CH. TARANNE
LIBRAIRE

LA VIE

DE

LA MÈRE MARIE

DE

L'INCARNATION.

LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION,

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES DE LA NOUVELLE-FRANCE,

Décédée à Québec, en odeur de Sainteté, le dernier jour d'avril 1672, âgée de 72 ans 6 mois 13 jours.

LA VIE

DE

LA MÈRE MARIE

DE

L'INCARNATION,

Fondatrice et première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France.

Édition dédiée principalement aux Communautés religieuses & aux âmes intérieures.

CLERMONT-FERRAND,

TYPOGRAPHIE DE FERDINAND THIBAUD, LIBRAIRE,

Imprimeur de Mgr l'Évêque et du Clergé, rue St-Genès, 8-10.

M. DCCC. LXII.

L

sem

être

A LA REINE

ELIZABETH

D'ESPAGNE.

MADAME,

Une femme forte et telle que le plus sage des Rois semblait désespérer d'en trouver jamais, ne pouvait être l'ouvrage que de cet amour sacré, qui, fort

comme la mort, ainsi que le même Salomon (Cant. 8, 6.) *le dit ailleurs, communique à ceux qu'il anime une force à laquelle rien ne résiste.*

C'est un feu divin, dont une seule étincelle fit courir au martyre Thérèse encore enfant; et * *toute l'eau de l'Océan, bien loin d'éteindre, ne fit qu'allumer davantage celui qui dévorait la Thérèse que le siècle précédent a donnée à la France, pour parler de Marie de l'Incarnation, comme en ont parlé les plus saints personnages de nos jours. Aussi de quoi ne l'a-t-il pas rendue capable? tout ce que la vie apostolique a de plus éminent, et qui demande un courage plus ferme : courir au-delà des mers, aller jusque dans le centre de la Barbarie, chercher des âmes pour les gagner à Dieu; n'épargner ni soins ni travaux, s'exposer à tout, prodiguer sa santé et sa vie même, pour apprendre à des sauvages à connaître et à aimer Celui qui seul est aimable et digne d'être connu : ce n'est là qu'une partie des effets de cet amour dominant dans une âme dont il s'était emparé, et où il a toujours agi sans obstacle.*

* Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem. *Cant.* 8, 7.

Mais que ne vient-il pas d'opérer en vous, MADAME, et puis-je découvrir les ressorts d'une suite si merveilleuse d'actions héroïques, et des plus nobles sentiments dont un grand cœur soit capable, sans mettre dans la plus grande évidence ceux qui ont produit le prodige que nous voyons éclater à nos yeux? Car enfin, si le monde chrétien, depuis que les plus puissants Monarques ont cru parer leur Diadème en y plaçant la croix de Jésus-Christ, a toujours eu des têtes couronnées qui ont honoré la Religion et protégé ses autels; il n'a encore été donné qu'à notre siècle, de voir en même temps renoncer à la souveraine puissance un jeune Roi et une jeune Reine, qui commençaient à peine à en goûter paisiblement les douceurs, et qui y avaient attaché tant de gloire. Et qui a pu procurer à la religion un triomphe si digne d'elle, et faire voir dans un siècle corrompu quelque chose de plus grand peut-être, du moins de plus difficile et de plus singulier, que ce qui a illustré les plus beaux jours de l'Eglise*

* Philippe V et Elisabeth Farnèse, héritière de Parme et de Toscane, qui abdiquèrent la couronne en 1724.

naissante, si ce n'est le même amour qui a fait tous les Héros et toutes les Héroïnes du Christianisme?

Rien donc, MADAME, ne justifie davantage la liberté que j'ai prise de mettre à la tête de cet Ouvrage votre auguste nom, que de voir combien naturellement ce qu'il contient de plus sublime se rapproche, par le principe d'où il part, du spectacle que VOTRE MAJESTÉ vient de donner à l'Univers étonné. En effet, si le monde ne peut rien offrir de plus brillant qu'une Couronne; s'il n'est point de qualité personnelle qu'on y estime, et qu'on y respecte davantage, que de savoir manier le Sceptre avec cette dignité qui distingue les grands Rois; si l'on n'y connaît point de situation plus flatteuse que de faire le bonheur et les délices de cent peuples divers répandus dans l'un et l'autre hémisphères; si rien n'attache plus à une grande fortune, que de la devoir à son mérite, autant et plus encore qu'à sa naissance, il faut que l'amour divin soit le maître absolu du cœur d'une Reine, pour lui faire mépriser tant d'avantages, pour la faire descendre d'un Trône qu'elle occupait si dignement, pour lui découvrir le faux éclat qui l'environne, pour lui donner de

l'aversion des hommages sincères qu'on s'empressait de lui offrir, pour lui rendre insipide le langage de la flatterie, le seul qu'on parle bien librement à la Cour, afin de l'engager à ne mettre plus sa gloire qu'à faire régner Dieu dans son cœur, à lui renvoyer l'encens dont les Palais des Rois fument bien plus souvent que les Temples du Seigneur, et à ne vouloir plus ni parler, ni entendre parler que le langage des Anges.

C'est ce langage, MADAME, si inconnu à l'homme charnel et animal, qui fait tout le fond du Livre que VOTRE MAJESTÉ a bien voulu prendre sous sa protection. Aussi n'ai-je rien eu tant à cœur, que de n'y point mettre du mien. Quel qu'il soit cependant, MADAME, je n'aurais jamais osé vous le présenter, si je n'avais fait réflexion, qu'en foulant aux pieds la pourpre et cè qu'elle a de plus brillant, VOTRE MAJESTÉ, sans rien perdre de sa Grandeur, et en la rendant même plus respectable, a écarté tout ce qui pouvait éloigner de sa personne Royale ceux qu'éblouit et intimide l'éclat de la Royauté; en cela, bien plus que sur le Trône même, l'image du Roi des Rois et du Seigneur des Sei-

gneurs, qui, malgré cette lumière inaccessible qu'il habite, se communique également aux petits et aux grands, et inspire à tous une confiance pour l'approcher, qui fait sentir qu'il est le maître des cœurs. Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

De Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Pierre-François-Xavier, de Charlevoix,

de la Compagnie de Jésus.

PRÉFACE.*

REDEVABLE, comme j'ai lieu de le croire, aux mérites de la Fondatrice des Ursulines de Canada, de ce que je n'ai pas fini mes jours dans une terre étrangère à la fleur de mon âge, il m'a semblé que je ne pouvais rien faire de moins pour honorer ma bienfaitrice, que de la bien faire connaître au public. Ce n'est pas qu'elle lui ait été inconnue jusqu'ici : les éloges qu'en ont faits de très-grands hommes, et ses propres ouvrages,

* Sauf la correction de quelques mots inusités et de quelques tournures de phrases un peu surannées, on a cru devoir reproduire dans le texte original cet ouvrage d'un auteur déjà connu et très-recommandable.

où l'on admire un goût exquis, une raison saine, un génie sublime, et cette onction divine qui distingue si bien les écrits des Saints, l'ont déjà placée au rang des plus illustres femmes. Mais c'est cela même qui faisait souhaiter une histoire de sa vie qu'on pût lire, et où l'on pût apprendre par ordre le commencement et les progrès de ce mérite éclatant et de cette éminente sainteté, qui l'ont fait nommer la sainte Thérèse de notre siècle. Il est vrai que ce dessein a déjà été exécuté, et même par un homme qui a passé constamment, et avec justice, pour un homme de mérite et pour un Saint. Mais cet Auteur écrivait l'histoire de sa mère. Il est certain qu'il en a recueilli avec trop de soin et avec une trop scrupuleuse exactitude, jusqu'aux moindres circonstances. Rien ne lui échappe, il s'étend surtout en de longues digressions ; il rapproche de son sujet des choses qui y sont

étrangères. Il ne distingue point ce qui est intéressant d'avec ce qui ne l'est pas ; c'est que, par un effet de l'amour filial, tout était intéressant pour lui. Le cœur a donc été consulté seul dans son ouvrage, et je ne crois pas devoir appréhender que ceux qui l'ont vu trouvent à redire que j'aie travaillé sur la même matière.

Mais plusieurs s'étonneront sans doute que l'on ait jamais pu penser à écrire une vie où il entre si peu de ce qu'on cherche en lisant de ces sortes d'ouvrages ; car il faut avouer que ces matières spirituelles, et surtout les sublimes voies de l'esprit, ne sont plus guère aujourd'hui de saison. Le seul nom de mysticité effarouche jusqu'à ceux même qui se piquent le plus d'une piété solide : mais je demanderais volontiers si la source de ces grâces purement gratuites, dont les ouvrages des Pères et les historiens des premiers siècles nous

fournissent tant d'exemples, est absolument tarie? depuis quand, parler d'opérations mystiques, de voix intérieures, d'effusions divines dans une âme innocente et fidèle, c'est parler dans l'Église un langage étranger, pour ne rien dire de plus? Que faut-il donc penser de ces merveilleuses promesses que Dieu fait par un Prophète: *Je répandrai mon esprit sur tous les hommes. Vos fils et vos filles prophétiseront. Vos vieillards auront des songes mystérieux, et vos jeunes gens des visions* (Joël. 2. 28). Que si l'on prétend restreindre l'effet de ces paroles à un certain temps, je demande sur quel fondement et quelles bornes en peut-on assigner à ce temps? de dire que la promesse a été accomplie dans la naissance de l'Église, et d'en conclure qu'elle n'a été que pour les premiers Chrétiens, c'est mal raisonner, et supposer ce qu'il faut prouver. Ce que je dis du passage de Joël,

je le puis dire de celui-ci de saint Paul : *N'éteignez point en vous la lumière de l'esprit : ne méprisez point les Prophéties : éprouvez tout : gardez ce qui est bon* (8. Thessal. 5. 15. 20). Ce que le Docteur des Nations disait aux Chrétiens de son temps, n'est-il pas pour tous les siècles ? et quelle preuve a-t-on que ces avertissements n'étaient point aussi pour nous ?

C'est pour cela que les SS. Pères se sont si fort appliqués à faire voir que de leur temps l'Église n'avait point perdu ce précieux trésor, dont le discernement est un des principaux effets de l'assistance du S. Esprit sur elle. A la vérité, elle ne juge pas toujours à propos de prononcer sur ces matières délicates, dont la décision n'est pas absolument nécessaire ; elle n'a pourtant pas laissé de permettre de temps en temps qu'on publiât un assez grand nombre de visions surnaturelles et d'autres sembla-

bles faveurs du ciel, où elle a cru que les fidèles trouveraient davantage de quoi s'édifier, se consoler et s'animer au service d'un Dieu qui élève de viles créatures à une union si intime avec lui. C'est ainsi que le Pape Eugène III approuva les révélations de sainte Hildegarde, du vivant même de la Sainte; que d'autres souverains Pontifes et tout un Concile ont donné la même autorité à celles de sainte Brigitte, et que l'Office de l'Église fait mention de quantité de grâces de cette nature accordées dans la suite des siècles à un très-grand nombre de Saints.

La discrétion des esprits, dont la plénitude a été donnée à l'épouse de Jésus-Christ, qui fait une partie de son dépôt, et qui réside particulièrement dans les chefs du troupeau, ne laisse pas d'être communiquée avec proportion et mesure à tous les fidèles selon leurs besoins et les occasions

où ils se trouvent ; car les paroles de saint Paul s'adressent en quelque manière à tous. Mais elle l'est avec bien plus d'abondance à ceux qui, sous la conduite des premiers Pasteurs, sont chargés de la direction des âmes ; et il n'y a point de doute que s'ils se comportent avec la sagesse et la circonspection que demande le sacré ministère qui leur est confié, Dieu ne les éclaire extraordinairement. Ç'a été le sentiment de tous les Pères, qui ont donné pour règle de connaître qu'on est poussé et inspiré par l'esprit de Dieu, l'approbation des personnes sages et spirituelles.

Nous avons encore d'autres règles générales, qui étant fondées sur le bon sens, sont à la portée de tout le monde, et nous sont données par les Docteurs de l'Église et par tous les maîtres de la vie intérieure, comme des moyens sûrs de nous garantir de la séduction. Je ne les rapporterai pas tou-

tes, parce que ce détail me mènerait trop loin et qu'on les trouve partout. Je ne parlerai que d'une des principales, qui renferme les principes de toutes les autres. Selon cette règle, on peut croire que ce qui se passe dans une âme, est une faveur du ciel, si, dans la conduite de la personne qui la reçoit, dans la chose dont il s'agit, dans la manière dont elle est arrivée et dans les effets qu'elle a produits, il n'y a rien qui ne porte à Dieu, rien qui se sente quelque peu de l'esprit propre ou qui puisse venir de la suggestion du démon. Car enfin, si dans une vision, dans une révélation ou dans quelque autre impression semblable, on ne peut rien découvrir que de conforme à la pure doctrine et à la sainteté des mœurs, s'il n'y a aucun lieu de craindre prudemment de la surprise ou de la tromperie, sur quel fondement peut-on prononcer que tout y est frivole. Il se pourrait

faire, après tout, que ce ne fût qu'un effet de l'imagination; mais du moins ne risque-t-on rien, si l'âme, à qui la chose est arrivée, demeure dans la défiance de soi-même et dans l'humilité.

Que si ce n'est qu'une opération de l'ennemi du salut pour séduire et entraîner dans le péché, un peu d'application et d'expérience fera connaître d'abord le venin caché sous des apparences de piété. Tout ce qui vient du malin esprit, dit Richard de Saint-Victor, se reconnaît à quelque marque qui n'échappe point à des yeux clairvoyants. Il se peut faire, dit saint Grégoire, Pape (*Homil.* 1, *in* 1. *Ezech.*), qu'un homme prenne pour parole de Dieu, ce qui vient de son propre esprit : mais il s'en faut bien qu'il ait alors la même certitude que quand Dieu lui parle véritablement : Saint Augustin le remarque aussi de sa mère. « Elle me

» découvrait, dit ce saint Docteur, ce qui
» s'était passé en elle; mais elle ne l'as-
» surait pas de la même manière que quand
» vous parliez en effet; au contraire, elle
» n'en tenait aucun compte (*L.* 6. *Conf.*
» *c.* 13). » Aussi saint Grégoire nous apprend que ceux qu'une véritable humilité tient sur leurs gardes, n'y sont jamais trompés, ou du moins ne le sont pas longtemps.

De plus, c'est une doctrine constante parmi les Théologiens, qu'avoir de fausses visions et soutenir opiniâtrément qu'elles sont de Dieu, cela vient de l'un de ces trois principes : ou d'un commencement de folie, ou de superbe et de présomption, ou d'une volonté perverse et déterminée à tromper. Or, il est facile d'être en garde contre ces trois sources d'illusions. Rien ne s'aperçoit plutôt qu'une tête faible; la superbe et la présomption ne sont jamais sans un désir

excessif de pénétrer dans le sanctuaire des opérations divines qui se fait aisément sentir, et elles produisent toujours, dit saint Vincent Ferrier (*Tracta. de vitâ spirit. c.* 12), une foi chancelante qu'on remarque d'abord. De sorte qu'il faudrait être bien simple pour être la dupe de ces insignes fourbes, qui des apparences de la plus haute vertu et même de la plus sublime spiritualité, se font un voile pour cacher des crimes énormes. Effectivement, ils ont beau faire, ils se trahissent eux-mêmes, et ne séduisent que ceux qui veulent bien être séduits. Ajoutons à cela cette excellente règle que nous donne le Sauveur du monde, et qui convient à tous ceux dont nous venons de parler : *Vous les connaîtrez par leurs œuvres.*

Lors donc que l'on nous parle d'une personne à qui l'on prétend que Dieu s'est communiqué d'une manière extraordinaire,

si cette personne est reconnue de tous ceux qui l'ont pratiquée, pour avoir une raison saine et droite, un esprit ferme, une imagination réglée, une vertu solide et fondée sur la simplicité chrétienne, sur l'humilité et sur la défiance de soi-même ; si sa conduite ne se dément en rien ; si jusqu'à la fin elle persévère dans la pratique exacte de ses devoirs ; si dans toutes les occasions elle fait des œuvres dignes de cet état sublime où on nous la représente, je veux bien convenir qu'il n'y a pas une obligation indispensable d'ajouter foi à ce qu'on nous en dit ; mais il semble qu'il y ait au moins de quoi fonder un préjugé raisonnable en faveur de cette personne, et qu'on ne peut guère se dispenser de faire tomber une partie du respect qu'on doit aux dons de Dieu, sur une âme qui a toutes les apparences d'en être si singulièrement ornée. Je pourrais peut-être exiger davantage ; et si un

grand homme* a bien prouvé la vérité de la Religion chrétienne, en montrant que tout y est conforme à la raison et que rien ne lui contredit, n'aurais-je pas quelque droit de prétendre qu'on peut reconnaître l'opération de Dieu dans une âme, lorsque ce qui s'y passe est parfaitement d'accord avec le bon sens, avec la foi, avec la raison et avec soi-même?

Je n'en dirai pas davantage sur cette matière, parce que je n'ai pas entrepris de faire un Traité. On peut voir ce que les Docteurs et les Théologiens en ont écrit. On reconnaîtra au soin qu'ils ont pris de traiter de ces choses, et à l'exactitude avec laquelle ils les ont examinées, le cas qu'ils en faisaient. Je laisse à juger à qui on doit plutôt s'en rapporter, ou à ceux que Dieu a établis les Docteurs et les Pasteurs de son

* Lactance.

Eglise, et qui ont joint la sainteté à la science, la pratique à la théorie; ou à ceux qui ne suivent point d'autre règle dans leurs jugements que leur sens propre, dans lequel ils abondent; qui rejettent tout ce qu'ils ignorent, et qui n'ignorent ce qu'ils réprouvent, que parce que la pureté de cœur et la sainteté de vie ne leur ont point donné la clé de cette science des Saints.

Il est cependant certain, et c'est la doctrine de tous les SS. Pères et des maîtres de la vie spirituelle, que comme il y a diverses demeures dans la maison du Père de Jésus-Christ, il y a aussi divers degrés d'honneur et de distinction dans le royaume que le divin Sauveur a établi par sa grâce dans les âmes qu'il possède, et que la plus précieuse portion de ce troupeau choisi, sont les âmes qu'il appelle à la vie intérieure et mystique, si elles sont fidèles à une vocation si sublime. Elles sont d'une

façon toute particulière les épouses du Bien-Aimé, qui s'unit à elles de la manière la plus intime, les admet à une privauté, leur découvre des secrets, opère en elles des choses qui les établissent dans un état peu différent de celui de la béatitude ; mais surtout leur donne des connaissances expérimentales des vérités les plus cachées de la religion, à la faveur desquelles il semble que tous les doutes soient évanouis, et que l'obscurité de la foi soit dissipée.

J'ajoute que c'est une erreur, qui toute commune qu'elle est, n'en est pas moins grossière, que de taxer cet état d'oisiveté, et de croire qu'on n'y est utile qu'à soi : il n'en est point où l'on fasse plus pour Dieu, où on lui procure plus de gloire, qui remplisse de plus de mérites les trésors de l'Eglise, parce qu'il n'en est point où l'on aime davantage, où l'on pratique de plus excellentes vertus, où l'on agisse par un

motif plus grand et plus digne du Dieu que l'on sert ; il n'y a même que ceux qui y ont passé qui sachent combien on y souffre ; et les souffrances y sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont pour fin et pour principe l'amour le plus pur qui se puisse trouver dans des créatures mortelles. Ses effets vont quelquefois bien loin : il martyrise l'âme, il consume le corps, il fait un holocauste entier de ceux qui se sont rendus ses victimes, et il en a coûté la vie à plusieurs. Heureuse mort ! qui doit bien moins être regardée comme la séparation de deux substances faites pour demeurer unies, que comme la délivrance de l'âme que les liens du corps empêchaient de s'unir au seul bien qu'elle désire.

Pour revenir à la Mère de l'Incarnation, je ne veux point prévenir mes Lecteurs sur ce qui la regarde, ni sur les conséquences qu'on doit tirer des principes que je viens

d'établir, pour se former une idée juste de sa personne, et de ce qui s'est passé entre Dieu et elle. Ce sera elle-même qui se peindra au naturel, et ce sera avec des traits qui feront sentir d'abord que, bien loin d'être de caractère à se flatter, elle fut bien plus portée à faire connaître ses fautes et ses faiblesses que ses grandes vertus. On aura tout moyen d'observer sa conduite dans les différentes situations où elle s'est trouvée : sur quoi l'on verra ce que l'on doit penser des éloges magnifiques que lui ont donnés les personnes de son temps les plus consommées dans la sainteté, et de nos jours, deux savants prélats*, qui n'ont pas toujours été de même avis, mais qui se sont pourtant accordés à la regarder comme une des plus vives lumières de son siècle.

Mais ce n'est peut-être pas assez pour

* Bossuet et Fénelon.

justifier le dessein de cet ouvrage, que de faire voir que le Seigneur, si libéral de ses dons et de ses faveurs spéciales aux temps des Patriarches et des Prophètes, et dans les premiers siècles du christianisme, n'a point raccourci son bras. On pourrait même encore me passer comme vrai tout ce que j'ai dit de la Mère de l'Incarnation, et cependant n'approuver pas une histoire de la nature de celle-ci. A quoi bon, diront plusieurs, parler d'une science qui ne peut s'apprendre qu'à l'école du Saint-Esprit, et donner au public la connaissance de choses qui doivent être secrètes entre l'âme et Celui qui les opère en elle d'une manière aussi cachée que merveilleuse? D'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu de craindre que la vue de ces voies extraordinaires ne fasse naître l'envie de quitter la voie commune, qu'on a toujours regardée comme la plus sûre, à quantité d'âmes faibles, qui n'auront pour

la vie mystique d'autre vocation qu'un naturel tendre et facile, une imagination vive et ardente, et beaucoup de vanité? enfin les personnes à qui il semble qu'on présente cette histoire comme un modèle domestique, sont appelées à une vie d'action; n'est-ce point les vouloir tirer de l'esprit de leur Institut, que de leur mettre devant les yeux une âme tout abîmée dans les plus intimes communications avec Dieu, et dans la plus profonde contemplation?

A cela je réponds, premièrement : qu'il n'y a nul inconvénient à apprendre aux personnes religieuses, et surtout par des exemples sensibles, combien le Seigneur est bon à ceux qui le servent avec un cœur droit et pur; le soin qu'il a de tempérer par l'onction de sa grâce, ce qu'une vie consacrée au service du prochain a de dur et de fatigant; de leur faire connaître quelle route il faut tenir pour arriver à ce

qu'il y a de plus éminent dans la vie intérieure et surnaturelle, et de leur faire remarquer que souvent c'est moins manque d'attrait et d'une vocation particulière de Dieu, si l'on n'y parvient pas, que pour ne s'être pas assez étudié à la pureté de cœur, au recueillement, à la simplicité, à l'anéantissement de tout soi-même.

J'avoue, en second lieu, qu'il est vrai que le Saint-Esprit est le grand maître de la science mystique; mais je soutiens qu'il ne fait pas tout par lui-même en ceux qui y sont appelés. Pour peu d'expérience qu'on ait dans la conduite de Dieu sur les âmes, on sait que parmi celles qu'il destine à posséder toutes les richesses de sa grâce, il s'en trouve qui, après avoir fait des progrès considérables, passent par des épreuves où elles courent risque de se perdre, si elles ne sont puissamment secourues; que d'autres, faute de conseil, sont malheureuse-

ment arrêtées au commencement de la carrière, et font toute leur vie d'inutiles efforts pour parvenir où elles se sentent fortement attirées; qu'il en est même en assez grand nombre qui ne connaissent jamais bien cette disposition favorable de la bonté divine à leur égard; que les premières, pour se conserver, les secondes, pour s'élever, les troisièmes, pour se connaître, ont besoin de modèles et de guides. D'ailleurs, que toutes celles dont l'Esprit sanctificateur semble s'être plus particulièrement réservé la conduite, ne sont jamais entièrement soustraites à celle des hommes; qu'il les éclaire, qu'il les attire par des touches secrètes; mais que de temps en temps il se cache, et veut qu'elles doivent quelque chose à l'humble dépendance où il les met à l'égard d'un directeur. Au reste, quand mon travail ne serait profitable qu'à ceux qui se trouvent employés dans la direction, je ne croirais

pas avoir perdu mon temps. Car enfin, si le simple fidèle, qui n'est comptable à Dieu que de sa propre perfection, peut ignorer des voies par où Dieu ne le mène pas, il n'en est pas de même de ceux que leur profession engage dans le sacré ministère. Il ne suffit pas à un directeur d'en savoir assez pour se sanctifier soi-même; l'auguste caractère dont il est revêtu, l'obligeant à être dans la main de Dieu comme ces esprits administrateurs dont parle saint Paul, les plus sublimes connaissances ne lui doivent point être étrangères.

En troisième lieu, je prétends que la plus parfaite contemplation ne nuit point à l'action que Dieu commande; et je n'en veux point d'autres preuves que l'histoire même que je donne au public. Il est sensible, il est sans réplique, il passe même pour incontestable parmi les maîtres de la vie spirituelle, que plus une personne

religieuse, obligée par état d'être plus unie à Dieu, est engagée dans des emplois qui jettent dans la dissipation, plus elle doit faire effort pour se rendre familières les pratiques de la vie intérieure, et ne rien omettre pour en avoir le goût. Qu'encore que tout ce que nous admirons dans les Saints, ne soit pas à imiter; Dieu, pour l'ordinaire, ménage tellement les choses, que jamais il ne tire ses élus de l'esprit de leur état; et que, dans ce qui leur arrive même de plus extraordinaire, il y a toujours à profiter pour ceux qui courent la même carrière qu'eux. Ainsi, ce serait une chose étrange d'entendre dire que la Mère de l'Incarnation n'est pas un modèle à proposer aux personnes qui ont embrassé son Institut. Qui en a jamais mieux rempli qu'elle les obligations? Qui a plus fait pour le service du prochain, et qui s'est plus parfaitement acquitté des emplois propres de sa

profession? Ce n'est pas que je ne sois d'avis, et que je ne juge même nécessaire d'avertir avec soin, qu'on aurait tort de s'imaginer qu'il faille passer par ces voies sublimes pour arriver au comble de la perfection religieuse; car, comme à l'égard des corps bien constitués, une nourriture peu délicate et quelquefois même grossière, fait les bons tempéraments, aussi assez souvent une conduite du Saint-Esprit plus rigoureuse, où il n'entre que des privations, et tout ce qui est plus propre à établir une âme dans l'anéantissement, est préférable aux plus sensibles caresses de l'époux; puisqu'il est plus aisé d'y devenir et de s'y conserver véritablement humble, et qu'à mesure qu'on creuse les fondements d'une plus solide humilité, on se met en état d'élever plus haut l'édifice de la sainteté.

Enfin, pour ne rien laisser sans réponse de tout ce qui peut être objecté contre le

sujet de cet ouvrage, j'ajoute que si parmi ceux entre les mains de qui il tombera, il se rencontre de ces imaginations ardentes et fécondes, sur lesquelles les choses extraordinaires puissent faire de fâcheuses impressions; assurément il n'y a rien à craindre ici pour elles. Tout est raisonnable et sensé dans l'exposition que la servante de Dieu y fait de son intérieur; et les avis qu'elle donne à ceux qui se trouveront dans les mêmes dispositions où elle s'est trouvée, seraient plus que suffisants pour prévenir les abus qu'on pourrait faire du détail où elle entre sur cela. On y trouvera même fort peu de ces termes contre lesquels on voit mal à propos se révolter certaines gens, qui d'ailleurs veulent passer pour spirituels; mais qui ne font pas assez d'attention que tous les arts et toutes les sciences ayant leur langage particulier, on n'est point en droit de disputer à l'état mystique la possession

du sien confirmé par l'usage de tant de Saints. Cependant la Mère de l'Incarnation n'a pas jugé à propos d'en user beaucoup, et ses écrits n'en seront que plus à la portée de tout le monde.

J'ai donc tout lieu d'espérer qu'il y aura à profiter dans la lecture de cette histoire, pour tous ceux qui s'y engageront avec un esprit bien préparé. Fasse le ciel que cette espérance ne soit pas vaine. Que les Ministres de l'Evangile s'y confondent à la vue d'une femme qui a exécuté ce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre. Que les faibles comprennent qu'il n'y a rien dont on ne puisse venir à bout avec du courage. Que les personnes religieuses sachent jusqu'où elles peuvent espérer de s'élever; mais en même temps, qu'elles se souviennent et qu'elles n'oublient jamais qu'une des plus essentielles dispositions pour recevoir les faveurs de ce chaste époux des âmes, est de

ne les désirer qu'autant que le demandent les intérêts de sa gloire ; d'éviter surtout la curiosité et l'empressement, et de s'abandonner sans réserve, mais toujours avec dépendance d'un sage directeur, à la conduite de celui qui connaît seul ce qui nous convient.

Quant à la forme que je donne à cette histoire, elle est assez nouvelle; mais je n'en ai pas été tout à fait le maître. Comme la Mère de l'Incarnation a écrit par ordre de ses confesseurs toutes les grâces qu'elle a reçues du ciel, je crus d'abord ne pouvoir rien faire de mieux, que de donner au public ses mémoires tels qu'ils sont sortis de sa main, sans en interrompre le fil, et de suppléer ce qu'elle ne dit point, par un abrégé des principales actions de sa vie. Mais n'ayant pas trouvé dans ses écrits la même suite qu'on voit dans sainte Thérèse, parce qu'elle les a faits à diverses reprises

et pour différentes personnes, j'ai reconnu que mon dessein était impraticable, et que je n'y pourrais jamais éviter la confusion et les redites. Qu'ainsi il fallait travailler à mettre toutes choses dans l'ordre naturel de l'histoire. D'un autre côté, eette grande religieuse, de la manière dont elle s'exprime sur les opérations divines, fait si bien sentir qu'il faut en avoir l'expérience pour en bien parler, que j'ai aisément compris la nécessité de mettre dans cet ouvrage le moins que je pourrais du mien, et de me borner presque toujours aux liaisons et à l'arrangement. On ne doit donc point être surpris de la longueur et de la multitude des citations, qui feront le fond de ce Livre, et je m'assure même que si l'on a sur cela quelque reproche à me faire, ce sera de ce que je n'ai point encore plus laissé parler une personne qui parle si bien.

LA VIE

DE

LA MÈRE MARIE

DE

L'INCARNATION,

Fondatrice et première Supérieure des Ursulines de la nouvelle France.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Sa naissance, son enfance et ses premières inclinations. Sa charité récompensée d'une manière merveilleuse. Les premières faveurs que Dieu lui communiqua, et quel en fut l'effet. Elle se croit appelée à la Religion. Dieu ne permet pas qu'elle y entre. Elle se marie par obéissance. Sa conduite et ses souffrances dans son mariage. Ses dispositions intérieures tout le temps que dure son engagement. Effets merveilleux de ses communions.

Ses sentiments touchant la parole de Dieu et les cérémonies de l'Église. Elle perd son mari, et refuse de fort bons partis qu'on lui présente. Dieu l'attache à son service d'une manière miraculeuse. Elle se retire. Ses occupations dans sa retraite. Elle en sort par un esprit de charité. Nouvelle faveur que Dieu lui fait. Dieu la dispose à un état plus parfait.

MARIE GUYARD, si célèbre sous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle reçut en prenant l'habit de Religion, naquit à Tours, le 18 d'Octobre de l'année 1599. Florent Guyard, son père, était marchand de soie, plus recommandable par sa probité et par sa droiture, que par les avantages de la fortune. Sa mère, Jeanne Michelet, descendait, par les femmes, de la maison de la Bourdaizière, mais ne se ressentait en rien de la grandeur de ses parents. La première enfance de Marie se passa sans aucune circonstance qui mérite d'être rapportée. On voit seulement, par les mémoires qu'elle nous a laissés, et dont nous sommes redevables à son fils, à qui elle les a adressés, et à deux de ses confesseurs, par l'ordre desquels elle les a écrits, que ses amusements les plus ordinaires à cet âge, et même plusieurs années après qu'elle eut atteint l'usage de la rai-

son, étaient d'imiter les cérémonies de l'Église, et que ces innocentes récréations, que les pères et les mères qui ont de la Religion regardent dans leurs enfants comme d'heureux préjugés, et une disposition naturelle à la piété, furent pour elle, dans la suite, un grand sujet de larmes pendant bien des années. Ce n'est pas qu'elle jugeât que ce fussent de véritables péchés; mais à la faveur de la lumière divine, qui fut alors répandue dans son esprit, elle comprit que Dieu exigeait d'elle une si extraordinaire pureté de cœur, que ces imperfections légères avaient pour quelque temps rendu moins féconde à son égard la source des faveurs célestes dont son âme fut dans la suite inondée.

La première passion qui parut en elle fut une charité vive, et une très-tendre compassion pour les pauvres et pour les malades. Il n'y avait point de compagnie où elle se trouvât plus volontiers que la leur. Elle les servait et leur rendait toutes les assistances dont elle était capable. Rien ne la rebutait, et elle assure qu'elle mangeait leurs restes sans aucun dégoût, et qu'elle se fût mise volontiers à leur place pour les soulager. Tout ce qu'elle trouvait sous sa main, elle le leur

donnait; et rien ne lui était plus sensible que quand elle se trouvait dans l'impossibilité de faire l'aumône. Elle convient qu'elle fit en cela de grands excès; mais son intention était bonne, et Dieu fit connaître d'une manière très-particulière que ces sentiments étaient selon son cœur. Un jour qu'elle portait l'aumône à plusieurs pauvres, elle se trouva proche d'une charrette qu'on chargeait par le derrière. Les voituriers ne la voyaient point, et sa manche s'étant accrochée au timon en levant la charrette, on l'enleva fort haut, et elle retomba ensuite avec une grande raideur sur le pavé. Tout le monde crut qu'elle était morte; mais elle n'eut aucun mal, et elle assure qu'au même moment elle demeura persuadée que la divine Providence l'avait conservée à cause des pauvres.

Nous ne savons pas quel âge elle avait lorsque Dieu lui donna une marque si sensible de sa protection; mais elle a eu soin de nous marquer le temps auquel la divine bonté lui fit une autre grâce, qu'elle a toujours depuis considérée comme le fondement de sa vie mystique. Le récit qu'elle en fait rappelle si naturellement à l'esprit la candeur et la simplicité des premiers siècles de l'E-

glise, qu'on se sent persuadé d'abord pour peu qu'on sache goûter les choses de Dieu. « Je n'a-
» vais qu'environ sept ans, dit-elle, lorsqu'une
» nuit, en mon sommeil, il me sembla que j'é-
» tais dans la cour d'une école champêtre avec
» une de mes Compagnes, où je faisais quelque
» action innocente. Ayant levé les yeux vers le
» ciel, je le vis ouvert, et Jésus-Christ en forme
» humaine qui venait à moi ; en le voyant, je
» m'écriai à ma compagne : Ah ! voilà notre
» Seigneur ! c'est à moi qu'il vient : et il me
» semblait que cette fille ayant commis une im-
» perfection, j'avais été choisie préférablement
» à elle. Néanmoins, elle était bonne fille ; mais
» il y avait un secret que je ne connaissais pas.
» Cette suradorable majesté s'approcha donc de
» moi ; et comme je sentis mon cœur tout em-
» brasé de son amour, je commençai à étendre
» les bras pour l'embrasser. Alors lui, le plus
» beau des enfants des hommes, avec un visage
» plein de douceur, m'embrassant amoureuse-
» ment, me dit : Voulez-vous être à moi ? je lui
» répondis, oui. Et dès qu'il eut mon consente-
» ment, nous le vîmes remonter au Ciel. »

L'effet de cette première visite dans l'âme de

la petite fille fut une pente au bien, qui, trouvant un cœur parfaitement docile, le forma comme naturellement à la vertu. Bientôt on aperçut dans sa conduite autre chose qu'une piété enfantinè ; mais ce qui surprenait davantage, parce qu'on le devait moins attendre de l'activité naturelle à cet âge, c'était de voir une jeune fille de neuf à dix ans, se cacher dans les lieux les plus retirés et chercher les Eglises les moins fréquentées, pour y passer une bonne partie du jour à s'entretenir avec le Seigneur. Elle a depuis assuré que son cœur souhaitait avec ardeur ces communications avec son Dieu, et qu'elle ne savait pas alors que c'était là faire oraison. Elle ajoute dans ses mémoires que, quand elle fut plus avancée en âge, ses parents lui laissèrent un peu plus de liberté de se procurer les divertissements, dont cette tendre jeunesse a coutume de faire ses plus sérieuses occupations; mais que N. S. lui en fit perdre dès-lors l'affection et le goût, et lui donna un esprit de retraite, qui l'occupait intérieurement dans l'amour d'un bien qu'elle ignorait, et lui faisait quitter la conversation des personnes de son âge, pour vaquer à la lecture des livres de piété.

L'Esprit saint, qui lui tenait ainsi lieu de directeur, l'éclaira en peu de temps, et l'éleva à une éminente sainteté, dont les fondements furent une innocence qui a eu peu de pareilles, et une humilité qui ne paraît pas même avoir été ébranlée par la moindre tentation d'enflure et de vanité.

Elle vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parents songèrent à la marier. L'extrême aversion qu'elle avait toujours eue pour le monde, et le puissant attrait qui la portait à la solitude, ne laissent point lieu de douter que, si elle eût été soutenue des avis d'un directeur, le cloître n'eût été dès-lors son partage. Elle s'en est déclarée depuis fort nettement. Dès l'âge de quatorze à quinze ans, elle avait eu une forte envie d'embrasser la règle de saint Benoît dans l'Abbaye de Beaumont, dont Madame de la Bourdaizière, proche parente de sa mère, était pour lors abbesse. Comme elle ne savait pas qu'il fallût parler à personne, même à son confesseur, des affaires de sa conscience qui ne regardaient pas la confession, elle se contenta de s'ouvrir à sa mère sur cette inclination. Cette femme, qui avait de la Religion, témoigna de la joie du des-

sein de sa fille, et lui dit qu'elle ne doutait pas que Madame de Beaumont ne lui facilitât les moyens de l'exécuter. Mais Dieu, qui avait d'autres vues, et qui n'avait laissé la vertueuse fille sans aucun secours humain que pour la guider lui-même, et la conduire plus sûrement aux fins qu'il s'était proposées, permit qu'elle s'imaginât qu'ayant déclaré une fois son penchant pour le cloître, elle avait fait tout ce qui était de son devoir, et que par timidité elle ne parlât plus de rien. D'un autre côté, ce silence fit juger à la mère, comme il était bien naturel, que l'affection de sa fille pour le cloître n'avait été qu'une ferveur passagère, et elle pensa tout de bon à l'établir. Elle lui proposa donc de profiter d'un parti qui se présentait, et que son père agréait. Marie sentit une très-grande répugnance à s'engager dans le monde. Elle se soumit néanmoins, et regarda cette destination de ses parents comme un ordre de Dieu même. Elle répondit à sa mère, que puisque c'était une résolution prise, et que son père le voulait, elle se croyait obligée d'obéir. Elle ajouta que, si Dieu lui donnait un fils, elle le consacrerait à son service; et qu'elle-même, si dans la suite elle recouvrait la liberté qu'elle allait

perdre, elle n'aurait plus d'autre époux que le Seigneur.

On voit par un écrit qu'elle envoya de Canada à ce cher fils, dont Dieu, comme elle paraît en avoir eu le pressentiment, ne tarda pas à bénir son mariage, et dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite de cette histoire, que, selon les apparences, un certain enjouement, et un air gai qu'on remarquait en elle, avaient donné sujet de croire qu'elle n'était pas propre pour le cloître; mais que pour elle, Dieu lui avait fait connaître évidemment, qu'il ne la voulait point à Beaumont, ni pour lors en quelque Religion que ce fût. « Et vous seriez étonné, mon cher » fils, poursuit-elle, si vous saviez toutes ces par- » ticularités de la conduite de la Providence de » Dieu sur moi. Vous les saurez dans l'éternité. » Elle ajoute qu'il avait fallu qu'elle fût engagée dans le mariage, pour servir au dessein que Dieu avait de le mettre au monde, et pour souffrir diverses croix.

Elle en eut effectivement à porter de bien rudes pendant les deux années que dura son engagement. N. Martin, son mari, en fut la cause innocente: c'est tout ce que j'en ai pu apprendre;

l'industrieuse charité de la mère et du fils étant venue à bout de nous cacher la connaissance d'un détail, qui aurait pu faire tort à la mémoire d'un père et d'un mari. Cependant le triste état où la jeune femme se vit bientôt réduite, et les peines excessives qu'elle avait à endurer, ne la firent jamais relâcher du moindre de ses devoirs. Elle sut les connaître, et sa fidélité à les remplir peut servir de modèle aux personnes de son état. Une raison droite et une prudence plus qu'humaine furent toujours son caractère dominant; et jamais elle ne fût tentée de donner dans ces travers de dévotion, qui faisant substituer de chimériques obligations aux devoirs essentiels, n'ont point d'autre effet que de mettre le trouble et le désordre dans la vie domestique, et de décréditer la piété.

Comme M. Martin était engagé dans la fabrique et le trafic de la soie, et qu'il entretenait chez lui un fort grand nombre d'ouvriers, madame Martin était plutôt la mère de ces bonnes gens que leur maîtresse. Il ne se peut rien ajouter à l'attention qu'elle avait à tous leurs besoins, et aux soins qu'elle prenait de leur salut. Eux, de leur côté, lui marquaient une confiance filiale, et

une tendresse mêlée de vénération, dont les divers mouvements se succédaient les uns aux autres à la vue de ce qu'elle souffrait, car tous en avaient la connaissance, aussi bien que de son inaltérable douceur au milieu de tant et de si rudes afflictions; tantôt ils ne pouvaient la regarder sans gémir; et d'autres fois la surprise et l'admiration suspendant la compassion, ils étaient tout hors d'eux-mêmes. Les sentiments de M. Martin avaient encore quelque chose de plus vif. Plus il pratiquait sa vertueuse épouse, et plus son chagrin de l'avoir rendue malheureuse augmentait; on l'a vu se jeter à ses genoux, et lui en demander pardon. Pour elle, quant à ce qui regardait son intérieur, tant de soins et de peines ne lui avaient rien fait perdre de son attrait pour la solitude; et sur l'étonnement où l'on paraissait être de voir dans une femme de dix-huit ans occupée d'un grand commerce, chargée d'un nombreux domestique, et sans autre guide dans les voies de Dieu que la Loi intérieure, une si exacte application à ses devoirs, tant d'assiduité à la prière, et une si héroïque patience, elle dit qu'on ne voyait pas ce qu'elle expérimentait dans le fond de l'âme, ni ce que

la bonté de Dieu y opérait; qu'elle-même ne le concevait pas; que tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'elle suivait son attrait dans l'oraison, et lui obéissait en pratiquant les vertus dont il lui faisait naître l'occasion. Elle entre ensuite dans un assez grand détail de tout ce qui se passait alors au-dedans d'elle-même, et je crois qu'on sera bien aise de voir ici ses propres paroles.

« La divine Majesté, non contente de m'avoir » donné le dégoût des choses vaines, et la force » pour porter les croix qu'elle avait résolu de m'en- » voyer, me fortifia l'esprit intérieur, et me don- » na une grande inclination à la fréquentation » des Sacrements. J'y acquérais un grand cou- » rage et une grande suavité dans l'âme, avec » une foi très-vive, qui établissait en moi une » ferme créance des divins mystères. Il est vrai » que la bonne éducation que j'avais reçue de » mes parents, qui étaient bons chrétiens et fort » pieux, avait fait un bon fond dans mon âme » pour toutes les choses du christianisme, et pour » les bonnes mœurs; et lorsque j'y fais réflexion, » je remercie Dieu des grâces qu'il lui a plu me » faire en ce point, vu que c'est une grande » disposition pour la vertu.

» Cette foi vive me faisait opérer plusieurs » bonnes œuvres. Elle engendrait en mon âme » un esprit d'oraison qui perfectionnait ce qu'il » y avait de bon en moi par les grâces et faveurs » que j'avais reçues du ciel. Je n'avais plus de » cœur ni d'esprit que pour le bien : plus j'ap- » prochais des sacrements, plus s'augmentait en » moi le désir d'en approcher, parce que j'ex- » périmentais que j'y trouvais ma vie, tout mon » bien et un attrait à l'oraison. » Parlant ensuite des effets que produisait en elle la sainte communion, elle dit : « Notre-Seigneur m'avait » révélé les vérités de ce divin Sacrement avec » tant de clarté, que je m'étonnais qu'on eût tant » de peine à captiver son entendement pour s'y » soumettre. Eclairée d'une lumière si vive, com- » ment n'aurais-je pas couru à l'amour ? C'était » de ce divin aliment que je tirais mes forces, » pour subsister dans toutes les peines et les fa- » tigues que j'avais à essuyer. »

Son assiduité à entendre la parole de Dieu était encore pour elle un merveilleux soutien. « Dès mon enfance, dit-elle, ayant appris que » Dieu parlait par les prédicateurs, je trouvais » cela admirable, et j'avais une grande inclina-

» tion à les aller entendre. La foi que j'avais dans
» le cœur, jointe à ce que j'entendais de cette
» divine parole, opérait de plus en plus dans
» moi un amour qui m'incitait à l'aller écouter,
» et j'avais une si grande vénération pour les
» prédicateurs, que, lorsque j'en voyais quel-
» qu'un dans les rues, je me sentais portée d'in-
» clination à le suivre, et à baiser les vestiges
» de ses pieds. La prudence me retenait, mais
» je les suivais de l'œil, jusqu'à ce que je les
» eusse perdus de vue. Je ne trouvais rien de
» plus grand, que d'annoncer la parole de Dieu;
» et c'était ce qui engendrait dans mon cœur
» l'estime de ceux que N. S. honorait de cet em-
» ploi. Lorsque j'étais au sermon, il me sem-
» blait que mon cœur était un vase dans lequel
» cette divine parole découlait comme une li-
» queur. Ce n'était point une imagination,
» mais la force de l'Esprit de Dieu, qui était
» dans cette divine parole, et qui, par une ef-
» fusion de ses grâces, opérait cet effet dans
» mon âme, laquelle ne pouvait plus ensuite con-
» tenir la plénitude qu'elle avait reçue, de sorte
» que j'étais contrainte de l'évaporer, en traitant
» avec Dieu dans l'oraison. Il m'en fallait même

» parler pour me soulager, ce que je faisais
» avec une grande ferveur, et même hors de
» l'oraison, je me déchargeais en parlant avec
» un grand zèle aux personnes de la maison.

» Une fois en un sermon du S. Nom de Jésus,
» que le prédicateur avait nommé plusieurs fois,
» cette divine parole, comme une manne céleste,
» me remplit si abondamment, que toût le jour
» mon esprit ne disait autre chose que Jésus,
» sans pouvoir finir. Dieu me donnait de grandes
» lumières en cette assiduité à entendre sa sainte
» parole. Mon cœur en était embrasé nuit et jour;
» ce qui me faisait parler à ce divin Maître d'une
» façon intérieure, et qui m'était inconnue. » La servante de Dieu ne doutait point, lorsqu'elle fut en Canada, que la Providence, en lui donnant ce goût de la divine parole, n'ébauchât en elle ce zèle ardent du salut des idolâtres, qui lui fit depuis entreprendre de si grandes choses. C'est ce qu'elle marque dans une lettre à son fils en ces termes: « Dès mon enfance, il semble que Dieu
» me disposait à la grâce que je possède; car
» j'avais plus l'esprit dans les pays éloignés,
» pour y considérer les généreuses actions de
» ceux qui y travaillaient, et enduraient pour

» Jésus-Christ, que dans le lieu où j'habitais. » Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques » d'une manière tout extraordinaire. » C'est ainsi qu'il ne faut rien négliger des attraits qui nous portent à la piété : ce sont toujours des grâces, et la moindre grâce exige de nous une fidèle correspondance, ne dût-elle avoir qu'un effet passsager ; mais quelquefois ce sont des dispositions à de grandes choses, où elles appartiennent à cet enchaînement de grâces par lesquelles Dieu veut nous sauver; et nous ne savons, quand nous les laissons périr, ni ce que nous perdons, ni à quels périls nous exposons le salut de nos âmes.

Enfin, de tous les secours extérieurs que l'Eglise emploie pour nous porter à Dieu, on peut dire, qu'après la prédication de la divine parole, il n'en est point de plus efficace que cet assemblage auguste, et ce bel assortiment de cérémonies qui forment notre culte religieux. Cela faisait sur le cœur de la jeune femme une impression qui montre combien sa piété était solide et fondée sur le véritable esprit du Christianisme.

« L'admiration, dit-elle, que me causaient la » sainteté et la majesté de nos mystères, aug-

» mentait mon amour, fortifiait ma foi, et me
» liait à Notre-Seigneur d'une façon toute sin-
» gulière. Lorsque je voyais aux processions la
» croix et la bannière, mon cœur tressaillait
» de joie. J'avais vu un Capitaine logé dans
» notre quartier, et j'avais observé que ses sol-
» dats le suivaient avec leur drapeau, lorsqu'il
» allait à quelque exercice militaire : considé-
» rant donc le Sauveur attaché à la croix, et la
» bannière qu'on portait devant, je disais en
» moi-même : *Ah! c'est celui-là qui est mon*
» *Capitaine ; voilà aussi sa bannière ; je le*
» *veux suivre, comme les soldats suivent le*
» *leur*. Et ainsi je suivais la procession avec un
» grand sentiment de ferveur. J'avais les yeux
» attachés sur le crucifix, et j'allais, répétant
» en mon cœur : *Ah! c'est là mon Capitaine;*
» *je le veux suivre*. Je me trouvais des pre-
» mières pour entrer dans l'Eglise, afin de ne
» rien perdre des cérémonies qui s'y prati-
» quaient. Toute mon occupation dans l'inté-
» rieur était sur ce que je voyais et entendais.
» De sorte qu'un jour, dans une procession du
» saint Sacrement, mon cœur et mon esprit
» furent si ravis en Dieu au sujet de ce Sacre-

» ment d'amour, que je ne voyais pas mon che-
» min ; de sorte que je marchais au hasard,
» comme une personne qui a trop bu. »

Il n'y avait que deux ans que Madame Martin était mariée, lorsque la mort lui enleva son époux. Elle demeura ainsi veuve à l'âge de dix-neuf ans, chargée d'un enfant, qui ne faisait que de naître, sans biens, et dans un état si triste, qu'elle avoue elle-même que ses peines étaient excessives ; mais elle ajoute « que Dieu la revêtit d'une force
» et d'un courage qui la rendit supérieure à tout.
» Son appui était fondé sur la promesse que
» Dieu a faite d'être avec ceux qui sont dans la
» tribulation : je croyais fermement, dit-elle,
» que Dieu était avec moi, puisqu'il l'a promis ;
» de sorte que la perte des biens temporels, les
» procès, la disette, ni mon fils, que je voyais
» aussi-bien que moi dénué de tout, ne m'in-
» quiétaient point. Mon esprit était sans aucune
» expérience humaine, mais l'Esprit de Dieu,
» qui m'occupait intérieurement, me remplis-
» sait de foi et de confiance, et me faisait venir
» à bout de tout ce que j'entreprenais.

Il ne faut pas au reste s'étonner que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité, ré-

pandît ses faveurs avec tant de profusion sur cette âme qui n'avait aucune réserve pour lui, ni de recours qu'à sa divine Providence. A peine la jeune veuve avait eu le loisir de reconnaître la triste situation où elle se trouvait, qu'on lui proposa plusieurs partis très-avantageux. Sa vertu, son bon cœur, son grand esprit, son habileté dans toutes sortes d'affaires, dont elle avait donné de bonnes preuves, lui tenaient lieu de biens, et la faisaient regarder comme pouvant faire la félicité, et même la fortune de quiconque l'aurait pour épouse. Il semblait que la Providence ne lui permît pas de négliger de si favorables occasions de se relever, et de donner une ressource à son fils. Mais une sagesse supérieure à toutes celles des hommes, lui faisait envisager les choses avec bien d'autres yeux; jusque-là, qu'un jour qu'on la pressait extraordinairement, et que, pour la vaincre, on lui représentait le bas âge de son fils, la nature du peu de bien qu'elle avait, qui dépérissait de jour en jour, et la bonne volonté où étaient ses amis de l'aider, supposé qu'elle se rendît traitable; ayant un peu balancé, elle en fut reprise intérieurement d'une manière très-sensible, et elle a toujours depuis

regardé cette espèce d'infidélité, comme une des plus grandes fautes qu'elle eût jamais commises. On voit dans quelques endroits de ses papiers, que l'aversion qu'elle avait alors du mariage provenait de ce que l'esprit de grâce, qui la conduisait, était incompatible avec d'autres liens que ceux du ciel ; que quoique la mort de son mari lui eût été fort sensible, néanmoins, se voyant libre et dégagée, son âme se liquéfiait en actions de grâces de ce qu'elle n'avait plus que Dieu, en qui son cœur et ses affections pussent se dilater dans sa solitude.

Ce n'est pas qu'elle eût été d'abord quitte de tout embarras des affaires, sa belle-mère, avec qui elle demeurait, était résolue de continuer son commerce ; et il ne lui convenait point de l'abandonner. Ce n'était pas aussi son intention ; mais la bonne femme ne laissa pas de l'appréhender, au point que le chagrin qu'elle en conçut, et qu'elle tint caché, la fit mourir au bout d'un mois. Cette mort acheva de mettre la jeune veuve dans une entière liberté, et ce fut alors que, malgré tout ce qu'on put lui représenter pour l'obliger, par la raison de ce qu'elle se devait à elle-même, et de ce qu'elle devait à son fils,

de reprendre un nouvel engagement, elle déclara nettement qu'elle n'y consentirait jamais; qu'elle voulait désormais vivre dans la pure providence; que Dieu aurait soin de son fils; qu'elle le lui avait consacré, et qu'elle n'omettrait rien de ce qui dépendrait d'elle pour lui donner une bonne éducation; mais qu'elle n'avait pas plus d'inquiétude sur ce qu'il deviendrait que sur ce qu'elle deviendrait elle-même; que celui qui leur avait ôté les biens était le même qui nourrit les oiseaux du ciel; qu'elle était assurée qu'ils ne manqueraient jamais de rien ni l'un ni l'autre, et qu'elle croyait plus faire pour son fils par cet abandon à la Providence, que si elle lui amassait de grandes richesses.

La suite de cette histoire convaincra les plus incrédules, que ni l'esprit d'indépendance, ni la paresse, ni l'humeur, fruits trop ordinaires d'une dévotion mal prise, n'avaient aucune part à cette résolution de Madame Martin. Elle fut toujours bien éloignée de tenter Dieu; elle ne refusa jamais de sacrifier le repos de sa solitude, quand la charité l'exigea d'elle; elle ne fit aucune difficulté de se jeter, pour le service de ses proches, dans de plus grands embarras, que

n'eussent été ceux où un second établissement l'aurait engagée, et cela uniquement parce qu'elle trouvait moyen d'y satisfaire sa charité, qui fut toujours sans bornes, et l'ardeur qu'elle se sentait pour les humiliations et la dépendance. Ainsi la conduite qu'elle tint au commencement de son veuvage, ne peut être attribuée qu'à une forte inspiration, et à un attrait dominant de la part de Celui qui seul peut assujettir les cœurs, et qui, dans un siècle où l'on est à l'excès esclave de la fausse prudence du monde, a voulu nous donner un exemple qui fût sans réplique, de la sage folie de l'Evangile.

Mais il ne faut point d'autre preuve que c'était l'Esprit de Dieu qui conduisait la sainte veuve, que ce qui lui arriva dans le temps même qu'on la pressait plus fortement de se remarier. Voici comme elle le rapporte elle-même :

« Après tous les mouvements intérieurs que » la bonté de Dieu m'avait donnés, pour m'atti- » rer à la vraie pureté de cœur, en laquelle je » ne pouvais entrer de moi-même, parce que » jusqu'alors je n'avais eu aucun directeur, et » que je ne savais pas même qu'il fallût traiter » des affaires de son âme avec d'autre qu'avec

» Dieu, sa divine Majesté voulut enfin me faire
» elle-même un coup de grâce, me tirer de mes
» ignorances, et me mettre en la voie où elle
» voulait me faire miséricorde. Ce fut la veille
» de l'Incarnation de Notre-Seigneur, de l'année
» 1620. Comme j'allais le matin vaquer à mes
» affaires, dans le moment que je me recom-
» mandais instamment à Dieu, avec mon as-
» piration ordinaire, *in te, Domine, speravi,*
» *non confundar in æternum;* paroles que j'a-
» vais profondément gravées dans mon cœur,
» avec une certitude de foi, que le Seigneur
» m'assisterait infailliblement; je fus tout à coup
» arrêtée intérieurement et extérieurement; cela
» se fit par une subite abstraction d'esprit, et le
» tout se passa ensuite dans l'intérieur. Je de-
» meurai debout, et je ne me souviens pas que
» j'eusse aucun usage des yeux, ni que je fisse
» aucune action extérieure. Toute pensée de mes
» affaires me fut ôtée. Les yeux de mon esprit
» furent ouverts, et tous les péchés, fautes et
» imperfections que j'avaiscommis, me furent
» représentés en gros et en détail, avec une
» distinction et une clarté qui ne peuvent venir
» que d'une lumière céleste. Au même instant,

» je me vis comme toute plongée dans du sang,
» et mon esprit eut une conviction que ce sang
» était celui du Fils de Dieu, de l'effusion duquel
» j'étais coupable, et qui avait été répandu pour
» mon salut.

» Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue, je
» crois que je fusse morte de frayeur, tant la
» vue du péché, quelque petit qu'il puisse être,
» est horrible et épouvantable. Nulle langue
» humaine ne le peut exprimer. Voir un Dieu,
» dont la bonté et la pureté sont infinies, of-
» fensé par un vermisseau de terre, cela sur-
» passe l'horreur même. En ce moment, mon
» cœur se sentit ravi en lui-même et tout changé
» en l'amour de celui qui lui avait fait cette in-
» signe miséricorde, et il s'ensuivit un re-
» gret de l'avoir offensé, le plus grand qu'il se
» puisse imaginer; mais non, il ne se peut ima-
» giner. Ce trait de l'amour est si pénétrant et
» si inexorable, que pour le satisfaire, je me
» fusse jetée dans les flammes, et ce qui est
» le plus incompréhensible, sa rigueur sem-
» ble douce. Elle porte des charmes et des chaî-
» nes qui lient et attachent l'âme, de sorte
» qu'elle la mène où elle veut, et que cette âme

» s'estime heureuse, de se laisser ainsi captiver.
» Or, en cet excès, je ne perdais point la vue
» de ce sang dans lequel j'avais été plongée, et
» qui avait été versé pour expier mes crimes ;
» et c'était ce qui causait mon extrême douleur.
» Enfin le même trait d'amour qui avait ravi
» mon âme, me pressait fortement de me con-
» fesser. Revenant à moi, je me trouvai debout
» arrêtée vis-à-vis la petite chapelle des Pères
» Feuillants, qui ne faisaient que de s'établir à
» Tours. Je m'estimais heureuse d'avoir le re-
» mède si proche. Je rencontrai un Père seul, au
» milieu de la Chapelle, qui semblait n'y être
» que pour m'y attendre. Je l'abordai, et pres-
» sée par l'esprit qui me conduisait, je lui dis :
» *Mon Père, je voudrais bien me confesser,*
» *car j'ai commis tel péché :* et je commençai
» à lui dire tous les péchés qui m'avaient été
» montrés, avec une effusion de larmes qui
» provenait de la douleur que j'avais dans le
» cœur. Une dame qui était à genoux devant le
» S. Sacrement, put facilement entendre tout
» ce que je disais; car je parlais fort haut; mais
» je ne me mettais guère en peine que d'apai-
» ser Celui que j'avais offensé. Après que j'eus

» tout dit, je m'aperçus que ce bon Père avait
» été extrêmement surpris de la façon avec la-
» quelle je l'avais abordé. Il me dit avec une
» grande douceur, que je m'en allasse, et que
» le lendemain je vinsse le trouver au confession-
» nal. J'obéis, et je ne fis pas seulement réflexion
» que je n'étais pas confessée. Le jour suivant,
» de grand matin, je me rendis à son confession-
» nal. Je lui redis tout ce que je lui avais dit la
» veille, et il me donna l'absolution.

» Comme Dieu, par un effet particulier de
» sa Providence, m'avait donné ce bon Père pour
» confesseur, je n'en pris point d'autre tout le
» temps qu'il demeura à Tours. Il se nommait
» Dom François de S. Bernard. Je ne lui dis
» pas néanmoins ce qui m'était arrivé, ni ce qui
» m'occupait l'esprit, toujours persuadée qu'il
» ne fallait parler à son confesseur que de ses
» péchés ; et plus d'un an entier, que je me
» confessai à lui, je me comportai de la sorte.
» Ce qui me détrompa, fut que j'entendis dire
» à une bonne fille, qu'il ne fallait point faire de
» pénitence sans la permission de son con-
» fesseur. Aussitôt je parlai au mien de celles
» que je faisais : il me permit de les continuer,

» et me régla l'ordre que je devais tenir par
» rapport à mes confessions et mes commu-
» nions. L'effet que produisit ce que je viens
» de rapporter, fut que je me trouvai toute
» changée. Je voyais à découvert mon igno-
» rance, qui m'avait fait croire que j'étais bien
» parfaite, que mes actions étaient fort inno-
» centes, et que j'étais bien aimée de Dieu;
» mais après que Notre-Seigneur m'eut ouvert
» les yeux, je me voyais telle que j'étais, et je
» confessais que mes justices n'étaient qu'ini-
» quités. »

Voilà ce que l'humble servante de Dieu appelait sa conversion. L'endroit où elle fut si miraculeusement saisie d'un transport extatique, un des plus singuliers qui se soient peut-être jamais vus, était un chemin sur le haut fossé de l'ancienne ville. Quand elle fut revenue à elle-même, elle se trouva dans un autre qui conduit à l'Eglise des Feuillants, et qui l'éloignait assez de l'endroit où elle voulait aller. Ces lieux ont changé depuis, et celui d'où l'esprit du Seigneur l'enleva, est aujourd'hui la place d'une fort belle fontaine, qui sert d'ornement au palais Archiépiscopal; mais revenons au récit que je viens d'interrompre.

» Après cette opération de Dieu dans mon » âme, je fus plus d'un an, que l'impression du » sang de Jésus-Christ demeura attachée à mon » esprit, avec celle de ses souffrances; et sans » cesse mon âme recevait de nouvelles lumiè- » res, qui me découvraient les moindres im- » perfections, desquelles j'étais inspirée de me » confesser. Je sentais mon esprit et mon » cœur dans une grande obéissance et soumis- » sion à Dieu, et je suivais toutes ces pentes. » Ce n'est pas que j'eusse des scrupules, au » contraire, je possédais une grande paix; mais » ce qui m'était montré être péché ou imper- » fection, c'était avec une si grande clarté, que » mon esprit était convaincu dans le moment. » J'en parlais à Notre-Seigneur, je lui représen- » tais l'effusion de son Sang; toutes mes dé- » marches, mon sommeil même, étaient dans » cette occupation. Je n'avais pas besoin de mé- » diter ce que j'avais à faire. L'esprit qui me » guidait m'enseignait tout, et me conduisait » où il voulait.

Ce divin Esprit, qui était alors plus que jamais le mobile de ses pensées et de ses actions, lui parlait plus fortement qu'il n'avait encore fait,

de terminer ses affaires, et lui en facilitait les moyens. Tout lui réussissait d'une manière qui étonnait. Enfin, rien ne la retenant plus dans le commerce du monde, elle congédia ses domestiques, ne garda qu'une servante, dont il paraît même qu'elle se défit bientôt; et malgré les sollicitations que renouvelèrent ses parents pour l'engager à ne pas ainsi enfouir le talent qu'elle avait pour le négoce, elle prit un habit fort simple, qui marquait un divorce entier avec le monde; et son père l'ayant appelée chez lui, elle se logea au plus haut étage, où elle ne pensait plus qu'à l'éducation de son fils et à la contemplation des choses célestes. « Je faisais, dit-elle, quel-
» ques ouvrages paisibles, et mon esprit portait
» toujours son occupation intérieure; mon cœur
» parlait sans cesse à Dieu, sans que je le fisse
» parler par mon action propre; ce qui m'éton-
» nait moi-même; mais il était poussé par une
» puissance supérieure, qui l'excitait continuel-
» lement.

Elle ajoute qu'elle voyait bien que cette puissance venait du Sang précieux et des souffrances du Fils de Dieu; que comme la chose lui était nouvelle, elle l'admirait, et que cette admiration

produisait en elle une tendre et respectueuse reconnaissance envers la bonté de Dieu, qui abaissant sa grandeur, voulait ainsi se communiquer à elle; que ce lui était une chose incompréhensible, que son cœur parlât si familièrement et si éloquemment à ce Dieu de Majesté; que néanmoins, bien loin de s'y opposer, elle s'y laissait aller, et suivait cette pente, qui produisait de plus en plus en elle une haine d'elle-même, un oubli de ses intérêts et de ceux de son fils, et une extrême aversion du monde et de ses façons de faire; qu'elle était comme la tourterelle retirée dans son nid, où elle gémissait pour les pertes de temps qu'elle avait faites; que la vue claire qu'elle avait que la miséricorde de Dieu serait son partage, et que la divine Providence aurait soin d'elle, la faisait courir au service d'un maître si aimable; qu'elle trouvait surtout sa vie dans la fréquentation des Sacrements, dans l'assiduité à entendre les sermons, dans l'exercice de la pénitence et dans la solitude; qu'elle ne pouvait parler que des choses de Dieu, si ce n'était dans les affaires d'obligation; qu'elle ne les regardait même qu'en passant, ses yeux et ses oreilles étant fermés à tout ce qui se

sentait tant soit peu des amusements du siècle.

Son fils, qui demeura avec elle jusqu'à l'âge de douze ans, et qu'elle ne quittait presque point, a depuis protesté qu'il était ravi hors de lui-même, lorsqu'il rappelait en sa mémoire les impressions saintes et les salutaires instructions qu'elle lui donnait, et qu'il ne pouvait revenir de son étonnement, lorsqu'il se représentait la vie céleste qu'elle menait; les soupirs enflammés qui sortaient continuellement de son cœur; sa modestie et la retenue de son maintien, n'étant pas moins grave et composée, seule et éloignée de la vue des hommes, que si elle eût été en la présence des personnes à qui elle aurait dû marquer plus de respect; en sorte, conclut-il, qu'il était aisé de voir qu'elle avait sans cesse devant les yeux la Majesté divine.

Cette forte application à Dieu ne lui faisait pas oublier le prochain. Elle savait sur cela les obligations des veuves, et ne pouvant aider les pauvres de ses biens, qu'elle avait perdus, elle s'appliquait à leur rendre les services les plus capables de mortifier la nature. Elle avait fait la recherche des pauvres qui avaient les jambes ulcérées et pourries, et leur avait assigné des

temps pour se rendre chez elle. Elle commençait par les faire placer dans un fauteuil; puis, se mettant à genoux devant eux, elle lavait et nettoyait leurs plaies, et y appliquait ensuite des fomentations et des onguents dont elle avait fait provision. Son fils, seul témoin, pour l'ordinaire, de ses actions de charité, ajoute qu'elle paraissait pénétrée de respect pour ces membres vivants du Corps de Jésus-Christ, et qu'elle approchait son visage si près des ulcérés qu'elle pansait, qu'il n'était pas possible qu'elle ne fût tout infectée de la mauvaise odeur qui en sortait.

Il n'y avait guère qu'un an que Madame Martin menait cette vie, lorsqu'elle eut occasion de faire voir que la charité pouvait plus sur elle que son intérêt propre et celui de son fils. Une de ses sœurs, qui était engagée dans un fort grand commerce, la pria de vouloir bien la soulager. D'abord, cette proposition l'effraya : elle sentit quelque répugnance à sacrifier ce même repos auquel elle avait sacrifié sa fortune. Cependant, après avoir consulté Dieu, elle fit de fort bonne grâce ce que sa sœur souhaitait d'elle, et le ciel ne tarda pas à l'en récompenser : « Notre-Seigneur, dit-elle, me voulut montrer que

» c'était lui qui m'avait engagée dans ce tracas,
» en me conférant un nouveau don d'oraison.
» C'était une liaison avec Jésus-Christ touchant
» ses sacrés mystères. J'expérimentais principa-
» lement que ce divin Sauveur était *la voie, la*
» *vérité et la vie* (S. Jean, 14. 6). La voie, que
» mon âme avait une inclination continuelle à
» suivre ; la vérité, qu'elle croyait avec la plus
» grande certitude, et qui lui paraissait si évi-
» dente, qu'elle disait : Je n'ai pas la foi, ô mon
» Dieu ! puisque vous me montrez vos biens et
» la vérité de ce que vous êtes avec tant de clarté,
» et d'une manière qui me dit tout. Vous êtes
» la vie qui me remplissez. Oui, *j'ai ouvert la*
» *bouche, et vous l'avez remplie de votre vie et*
» *de votre divin Esprit* (Ps. 118, 131). Ce Dieu
» de bonté me faisait encore expérimenter ce
» qu'il dit ailleurs : *Je suis la porte, si quel-*
» *qu'un entre par moi, il sera sauvé. Il en-*
» *trera et sortira, et trouvera des pâturages*
» (S. Jean, 10. 9). J'entrais en lui et par lui, et
» y découvrais les divins mystères, qui m'étaient
» comme des pâturages abondants. J'en sortais,
» sans en sortir, pour entrer dans les emplois
» où il m'avait mise ; et j'y rentrais par un re-

» doublement d'amour, qui portait mon âme à
» ne point cesser de prendre sa nourriture dans
» les biens de ce divin Pasteur, qui opérait en
» elle une communication de sa vie et de son
» esprit. »

Dans la suite de ce récit, la vertueuse veuve raconte que, lui étant alors tombé entre les mains quelques livres qui enseignaient la méthode de l'oraison mentale, où apparemment, selon la coutume de ceux qui traitent cette matière, on représentait avec force et avec quelque sorte d'exagération, le danger auquel s'exposent les âmes qui tiennent une autre route, elle se persuada que, pour marcher sûrement dans la pratique de la vie spirituelle, il fallait suivre avec une très-grande exactitude tout ce qui y était prescrit ; et que, pour s'y conformer, elle fit de très-grands efforts, qui n'eurent point d'autre suite, que de lui causer de violentes douleurs de tête; que, dans cet état, Dieu lui fit connaître qu'il avait eu pour agréable le motif qui l'avait fait agir; puisque, malgré la violence du mal qu'elle ressentait, elle n'avait point cessé de jouir d'un très-grand repos d'esprit, et de goûter une très-douce paix intérieure, accompagnée de la

présence de Dieu, aux volontés duquel la sienne demeurait tranquillement soumise et attachée ; que, sur ces entrefaites, le livre de l'Introduction à la vie dévote, composé par le B. évêque de Genève, lui ayant été communiqué, elle en tira beaucoup de lumières pour la vie intérieure ; qu'elle commença dès-lors à sentir que son esprit se débarrassait, et que son confesseur s'en étant allé, le P. Dom Raymond de saint Bernard, qui était un des hommes de son temps des plus éclairés dans les voies de Dieu, et qui fut alors envoyé à Tours pour y gouverner la maison des PP. Feuillants, prit soin de sa conscience, donna à sa conduite une application toute particulière, lui défendit de méditer, et lui commanda de s'abandonner entièrement à l'esprit de Dieu. Qu'au même temps, la Majesté divine lui imprima une si haute idée de la pureté qu'une âme doit avoir pour être digne de lui être entièrement consacrée, qu'il ne se peut croire combien elle devint sensible aux plus légères imperfections, et avec quelle attention elle veilla depuis sur elle-même pour n'en plus commettre.

« Notre-Seigneur, continue-t-elle ensuite, me » liait toujours de plus en plus à lui. Un jour

» que j'étais en oraison devant le Saint-Sacre-
» ment, je me trouvai dans un grand recueille-
» ment intérieur, et il me fut montré que Dieu
» était comme une grande mer, qui rejetait de
» lui tout ce qui ressent la mort et l'impureté.
» Il m'instruisait par là qu'il voulait de moi
» une très-grande pureté de cœur ; ce qui me
» donna une telle délicatesse intérieure, que le
» moindre atome d'imperfection me semblait une
» monstrueuse impureté qui séparait mon âme
» de ce Dieu de pureté. Je ne voulais autre chose
» qu'être abîmée dans cette grande mer, de
» crainte d'amasser des souillures qui me ren-
» dissent indigne d'être toute à Dieu. Je ne fai-
» sais que dire : O pureté ! ô pureté ! cachez-moi
» en vous, ô grande mer de pureté ! Rien ne me
» pouvait distraire, et il me semblait que cette
» grande mer eût rompu ses bornes sur moi, que
» j'y étais toute submergée et que je perdais de
» vue toute autre chose. »

Un auteur qui écrivait il y a environ cinquante ans, et qui avait été dépositaire d'une bonne partie des secrets de la servante de Dieu, dans un traité qu'il a fait pour exhorter ses frères à travailler au salut des âmes, et où, pour les engager

à un emploi si noble, il relève extrêmement la beauté et l'excellence d'une âme qui est en grâce, dit que Dieu fit voir un jour à notre sainte veuve, qu'il ne nomme pas, mais que l'on sait qu'il avait en vue, une âme qui est épurée, non-seulement de tout péché, mais encore de toute imperfection volontaire, et qu'elle disait depuis que c'était une chose si belle et si ravissante, que si les hommes la pouvaient voir, ils mépriseraient tout le reste, pour en faire leur félicité, en attendant que Dieu lui-même se découvrît entièrement à leur esprit. C'est apparemment la même vision qui est rapportée à la suite du journal que je viens de citer. Voici les propres paroles de la servante de Dieu :

« Je recevais tous les jours de nouvelles grâces » de Notre-Seigneur. Une fois, pendant mon » oraison, il me donna une vive lumière de la » pureté qu'il faut avoir pour s'unir vraiment à » lui. Je voyais d'une façon admirable une » âme, et tout ensemble la Majesté de Dieu. » Cette âme avait une pureté céleste, sans aucun » atome d'imperfection. Ainsi, sans entre deux, » elle se joignait à son Dieu, qui l'attirait comme » un aimant sacré, pour l'abîmer en son sein :

» et il me fut enseigné que telle était la pureté
» de la très-sainte Mère de Dieu. Cette façon
» de voir n'était point imaginaire et n'avait rien
» de ce qui peut tomber sous les sens. C'était
» une lumière toute spirituelle, qui faisait con-
» naître les choses plus parfaitement sans com-
» paraison, que ce que nous voyons des yeux du
» corps. J'ai vu depuis, dans la Théologie mys-
» tique de saint Denis, une expression qui peut
» m'aider à me faire entendre : c'est ce qu'il
» appelle *voir Dieu en de très-claires téné-*
» *bres.*

» Après cette vue, Dieu me fit voir si clair,
» que la plus petite chose me semblait impureté;
» et j'avais une continuelle attention que rien
» n'approchât de mon cœur qui pût l'empêcher
» de s'unir à son unique bien. Je trouvais de la
» faute partout. L'amour est si jaloux que, sans
» pitié, il veut que tout soit consumé et que ce
» cœur soit sans tache, puisque c'est le lieu où
» il fait ses divines fonctions. Aussi, quand j'ai
» commis quelque imperfection, la première
» chose à quoi je pense, lorsque je veux me fa-
» miliariser avec Notre-Seigneur, c'est à lui de-
» mander pardon. Je ne puis vivre qu'il ne me

» l'ait accordé, ce que je connais par la cessation
» du reproche intérieur. Un jour, j'étais tombée
» dans une imperfection qui me donnait bien
» de la confusion, et me rendait toute craintive
» devant Dieu. Il me fut dit intérieurement,
» mais en manière de plainte amoureuse : *Si*
» *un peintre avait fait un beau tableau, serait-*
» *il bien content qu'on jetât de la fange des-*
» *sus?* O Dieu! si j'avais été humiliée et péné-
» trée de honte, je le fus encore bien davantage
» après cette parole. Jamais je ne me vis dans
» un plus grand anéantissement. Une de ces
» paroles dite dans l'intérieur fait plus d'effet
» que tout ce que les créatures les plus sain-
» tes pourraient dire. Elle réveille l'âme en un
» instant; et quoique ce soit pour la reprend-
» dre et la corriger, elle n'en est point abattue,
» mais plutôt elle en court avec plus de promp-
» titude et plus d'allégresse dans la pratique des
» vertus. Elle n'a point de repos que sa paix ne
» soit faite avec celui qui l'avertit si amoureu-
» sement. Mais comment demande-t-elle par-
» don? Il faut qu'elle agisse comme elle se sent
» poussée. Quand j'eusse employé tout le jour
» à parler d'affaires nécessaires, cela ne m'eût

» point tiré de cette grande vue de Dieu. Mais
» si j'y avais été un peu trop libre, si je m'étais
» laissé aller à quelque parole inutile ou à quel-
» que évagation d'esprit, pour peu que c'eût été,
» je sentais cette liaison intérieure s'affaiblir en
» moi, et comme voulant s'écouler avec un très-
» grand reproche intérieur. Cela me faisait con-
» naître combien cette divine Majesté veut
» qu'une âme qui l'approche de près soit pure
» et aille droit, puisqu'elle ne lui permet pas de
» faire la moindre attention à d'autres objets
» qui la pourraient distraire, et qu'il lui fournit
» en soi tous les plaisirs capables de la conten-
» ter, afin qu'elle n'en cherche point d'autres
» hors de lui. »

Enfin, l'amour de la pureté se grava dès-lors si puissamment dans cette âme innocente, qu'elle se mettait toujours du côté de Dieu dans la vengeance, que, par un amour jaloux, il voulait tirer de ses fautes les plus légères, et quoique dans la suite nous la devions voir gémir sous les peines les plus accablantes, elle trouvait tant de justice en ce que les moindres impuretés fussent punies, au préjudice de tout autre intérêt, qu'elle consentait et souhaitait même que ses fautes les

plus légères le fussent avec la plus grande rigueur. Elle aurait même beaucoup mieux aimé souffrir les peines de l'éternité, pourvu que l'amitié de Dieu lui fût conservée, que de rien voir en elle qui fût contraire à cette adorable et infinie pureté. Elle était entrée si avant dans les intentions de cette pureté divine contre elle-même, que quand il lui refusait ses caresses et ses dons, elle en avait de la joie et l'en remerciait, parce que, disait-elle, les retenant en lui-même, il les conservait dans leur pureté ; au lieu que, s'il les lui eût donnés, elle les eût souillés par sa misère.

Ce qu'elle pratiquait ainsi pour elle-même, elle le conseillait à tous ceux à qui elle avait occasion de parler des choses spirituelles, et elle n'a jamais rien tant recommandé que cette admirable disposition d'esprit, si propre à s'attirer de plus en plus les grâces du ciel.

Cependant elle était chez sa sœur dans une situation assez étrange. Dès le moment qu'elle y était entrée, elle s'était mise à la cuisine, et s'était chargée de ce qui aurait dû être l'emploi des dernières servantes. Ce n'était pas pour cela qu'on l'avait appelée; mais Dieu, qui avait ses

desseins, permit qu'on ne pensât plus qu'elle pouvait être bonne à d'autres choses, et que pendant trois ou quatre ans, non-seulement les maîtres, mais les serviteurs mêmes, la traitassent avec une extrême hauteur. « L'Esprit de grâce » qui me conduisait, dit-elle, me faisait cacher » tous les talents que Dieu avait mis en moi, » afin de demeurer obscure, comme une pauvre » créature qui ne savait rien et n'était capable » de rien, que d'être la servante des serviteurs. » J'en faisais la fonction dans les occasions les » plus humiliantes, et la bonté de Dieu permet- » tait qu'on me traitât fort impérieusement. » J'aimais tant cette abjection, qu'une fois je » dis à mon confesseur, que je craignais d'y » avoir de l'attache. Il savait jusqu'où on pous- » sait les choses, et ma peur était qu'il ne me » tirât de cet abaissement, comme il le pouvait » sans peine. Plus je fais réflexion sur cette si- » tuation, plus je l'estime : l'âme est vraiment » cachée *dans les trous de cette pierre vive et* » *dans les cavernes de cette divine masure* » (Cant. 2. 14.), où elle est comme jetée, pour » ne plus vivre que de l'Esprit de ce divin Sau- » veur. »

Ainsi, bien loin que ni l'ingratitude de son frère et de sa sœur, ni la dureté des domestiques la rebutassent, ces mauvais procédés ne contentaient pas même encore l'insatiable désir qu'elle avait des croix et des humiliations. En faisant la cuisine, elle prenait plaisir à se brûler, tandis que son cœur se consumait dans un autre feu. Elle ne souffrait pas que d'autres qu'elle prissent le moindre soin des domestiques dans leurs maladies; elle leur rendait les services les plus bas. Au milieu de tout cela, elle goûtait une joie si grande que quelquefois elle en avait des scrupules. Elle regardait son frère et sa sœur, qui en usaient si mal avec elle, comme les personnes du monde à qui elle avait le plus d'obligation.

Quelque temps avant le départ de son premier confesseur, elle avait obtenu de lui la permission de faire vœu de chasteté perpétuelle. Elle avait alors vingt-un ans. Il y avait longtemps qu'elle s'y sentait intérieurement portée d'une manière fort pressante; mais son confesseur n'avait pas jugé à propos d'y consentir, qu'auparavant il ne l'eût mise à de très-fortes épreuves. Dès qu'elle eut fait son sacrifice, elle connut par un redoublement extraordinaire de grâce qu'il avait été

agréé. Voici ce qu'elle en dit elle-même : « Dès
» que je me mettais à genoux devant mon cru-
» cifix, mon esprit était emporté en lui. Tout ce
» que je pouvais faire, était de lui dire : C'est
» l'amour qui vous a réduit en cet état. Si vous
» n'étiez pas amour, vous n'auriez pas souffert
» de la sorte. Après cela, mon cœur ne pouvait
» plus souffrir que des impressions de cet amour.
» Si quelquefois il voulait sortir de cette forte
» contention, il ne pouvait dire que ces paroles :
» Non, si vous n'étiez pas amour, vous n'auriez
» pas fait des choses si grandes. En semblables
» occasions, je me suis trouvée dans un batte-
» ment de cœur si étrange, que je n'en pou-
» vais plus. S'il se fût fendu, cette mort eût été
» le comble de mes désirs, puisqu'elle m'eût
» mise en liberté d'aller jouir de celui que je ne
» pouvais concevoir qu'amour. Hors de là, mon
» âme était dans une *tendance* continuelle à sa
» bonté, pour qu'elle m'accordât la possession
» de son esprit : car je ne concevais rien de
» souhaitable que de posséder l'esprit de Jésus-
» Christ. L'âme le veut suivre d'une manière que
» ce divin Esprit lui fait concevoir. Elle dit avec
» l'Epoux : *Tirez-moi après vous, et nous cour-*

» *rons à l'odeur de vos parfums* (Cant. 1.
» 13). Cependant quoiqu'elle ait ces désirs, elle
» est dans un grand abaissement intérieur, se
» reconnaissant indigne de la possession où elle
» aspire. Elle cherche à anéantir la partie infé-
» rieure, qui se laisse conduire et réduire où l'es-
» prit la veut mener. L'esprit, de son côté, lui
» fait part de tous les biens par une onction sa-
» crée qui adoucit tous ses travaux. Et de la
» sorte, étant d'accord avec l'esprit, elle court
» après les abaissements, et comme si c'étaient les
» choses les plus précieuses, elle n'a point
» d'autre souci, que la crainte qu'on ne s'aper-
» çoive qu'elle souffre trop, et qu'on n'entre-
» prenne de lui ravir son bonheur. »

Un si grand amour des souffrances, tant de courage, et une si exacte fidélité à correspondre aux grâces du ciel, ne pouvaient pas manquer de gagner le cœur de Celui qui ne nous invite à l'aimer que pour avoir lieu de nous témoigner son amour et nous combler de ses bienfaits. Aussi ce fut alors que la servante de Dieu, ayant posé les fondements d'une solide humilité, d'une pureté de cœur incroyable et de la plus parfaite abnégation, commença à élever fort haut

l'édifice de la perfection, et c'est ici proprement que l'on commence à reconnaître la nécessité de la faire parler sur ce qui se passa dans son âme. Elle s'élève effectivement si haut, et parle un langage si divin, qu'il faudrait être inspiré du même esprit qui la possédait, pour trouver des expressions qui égalassent les siennes : c'est ce qu'on va voir au livre suivant, dans lequel je ne ferai guère que copier ses mémoires.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Dieu prépare la sainte Veuve à d'insignes faveurs par un grand dégagement des sens. Il lui donne un puissant attrait pour quelque chose qu'il ne lui fait pas encore connaître. Nécessité d'un Directeur, et quel il doit être. Ses austérités, sa prompte obéissance aux inspirations divines. Dieu commence à lui faire entrevoir ce qu'il a dessein de faire en sa faveur. Son Directeur la fait retirer de l'état humiliant où on la tenait dans la maison de son frère. Son application à Dieu parmi les plus grands embarras. Elle soupire plus que jamais après la qualité d'épouse du Sauveur. Elle connaît que Dieu l'appelle à l'état religieux, les raisons qu'elle a de différer de l'embrasser. Ses pensées sur les vœux de religion et sur les vertus qui y répondent. Elle fait des vœux pour le temps qu'elle restera dans le siècle. Dieu établit son âme dans une paix inaltérable, qui n'empêche point qu'elle n'aspire fortement à la qualité d'épouse. Effets sensibles de la communion dans son âme. Elle augmente ses austérités. Elle éprouve diverses sortes de tentations. Sa fidélité dans cette épreuve, et de quelle manière elle en est récompensée. Elle reçoit de nouvelles grâces qui l'unissent de plus en plus avec le Sauveur. Sa douceur et sa patience dans les occasions délicates. Ravissements extraordinaires, où elle reçoit de grandes lumières sur le mystère de la Sainte Trinité. Excellente instruction pour

discerner ces lumières célestes. Nouvelles préparations de la part de Dieu pour le mariage mystique. Elle rentre dans ses peines. Nouvel état d'oraison. Elle reçoit de grandes lumières sur les attributs de Dieu dans un ravissement. Dans un quatrième ravissement Dieu la prend pour son épouse, après lui avoir communiqué de nouvelles lumières sur le mystère de la Sainte Trinité. Son zèle pour empêcher que Dieu ne soit offensé. Elle en est récompensée par un redoublement de caresses de la part de son divin Epoux. Elle souffre un martyre d'amour, et en tombe malade. Elle change de disposition. Les mesures qu'elle prend pour éviter l'illusion. Elle pense sérieusement à se faire religieuse. Son attrait pour les Carmélites. On la presse d'entrer aux Feuillantines. L'Évêque de Dol la veut attirer dans sa ville, pour la faire Religieuse de la Visitation. On lui promet de la recevoir aux Ursulines. De fortes tentations, et puis la fuite de son fils, traversent ce dessein. Exemple admirable de son humilité, ce qui la soutient dans sa peine. On parle mal de sa sortie du siècle. Elle demande à son fils son agrément pour le quitter, et l'obtient. Elle entre aux Ursulines.

Si Dieu est admirable dans ses Saints, quand il fait par eux de grandes choses, quoiqu'alors ils ne soient que les instruments de ses merveilles, combien plus l'est-il lorsqu'il opère en eux ces miracles de son immense libéralité, qu'il les divinise en quelque sorte, les transformant en lui, par l'affluence des dons célestes dont il les inonde? Ce que nous avons vu jusqu'ici de la préparation que notre

sainte veuve a apportée aux opérations divines, peut nous faire juger que le Dieu de bonté voulait répandre sur elle ses faveurs sans mesure ; mais on ne laissera pas d'être encore surpris du récit qu'elle en fera. Voici comme elle le commence :

« Dès que la divine Majesté m'eût communi-
» qué le don d'oraison, elle m[illegible]nna, ce me
» semble, la grâce de sa sainte [illegible]e. C'était
» ce qui me soutenait et m'établissait dans un
» colloque continuel avec Notre-Seigneur, et,
» bien que pour lors mon esprit regardât cet
» aimable Sauveur comme Dieu-Homme, tou-
» tefois l'imagination n'y avait point de part.
» Tout se passait en l'entendement et en la vo-
» lonté, d'une façon toute spirituelle et avec
» une très-grande pureté. J'avais quelquefois
» un sentiment intérieur que Notre-Seigneur
» était proche de moi, et cette compagnie que je
» portais partout était si suave, que je n'ai point
» de termes pour l'exprimer. Dans cet état, tout
» ce qui se passe en l'âme est plus spirituel et
» fort abstrait. Dieu lui fait expérimenter qu'il
» lui veut retirer le soutien de ce qui est corpo-
» rel, pour la mettre dans une disposition où

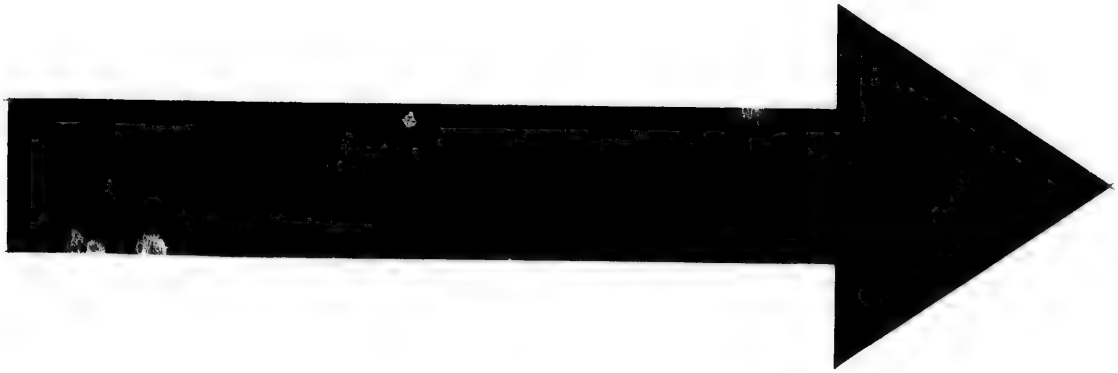
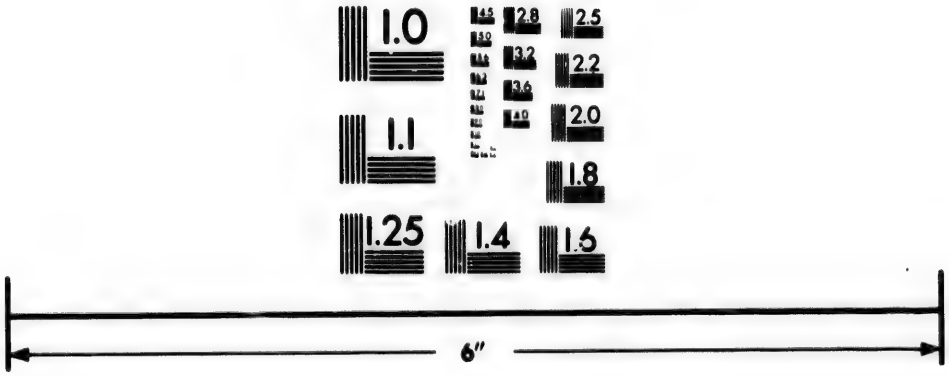


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

» elle soit plus détachée, ayant été jusque-là sou-
» tenue par les sens. Effectivement la douceur
» que lui procurait la divine présence de Notre-
» Seigneur lui faisait dire : *Votre nom est un*
» *parfum répandu. Les jeunes filles vous ont*
» *tendrement aimé ; elles ont sauté et tressailli*
» *de joie, en songeant à la douceur de vos ma-*
» *melles* (Cant. 1. 2). Ces jeunes filles sont les
» puissances inférieures de l'âme, et tout ce qui
» est de la partie sensitive. Ces premières ap-
» proches du divin Epoux y répandent une ju-
» bilation plus douce que toute suavité ; ce qui
» fait couler sans mesure des larmes plus pré-
» cieuses que tous les trésors imaginables.

» J'ai dit que l'âme se sentant plus épurée, ne
» sait où on la veut mener. Elle a *une tendance*
» à quelque chose qu'elle ne connaît pas. Ce-
» pendant elle s'abandonne, et ne veut que sui-
» vre le chemin que lui fera voir Celui à qui elle
» tient avec tant d'ardeur. On lui ouvre l'esprit
» de nouveau pour la faire entrer dans un état
» de lumière. Elle conçoit mieux qu'elle n'a en-
» core fait, que Dieu est comme une grande
» mer qui ne peut souffrir rien d'impur. Cette
» lumière produit de grandes choses en l'âme,

» et je vis pour lors une disproportion infinie
» entre la pureté de l'esprit humain, et celle
» qui est requise pour entrer dans l'union et
» la communication avec la divine Majesté. O
» mon Dieu! qu'il y a d'impuretés à purger,
» pour arriver au terme auquel l'âme, aiguillon-
» née par l'amour de son souverain et unique
» bien, a *une tendance* si ardente et si conti-
» nuelle! De quelle importance est la pureté de
» cœur en toutes les opérations tant intérieures
» qu'extérieures! L'Esprit de Dieu est un cen-
» seur inexorable. Et après tout, ceci n'est que
» le premier pas, et l'âme peut en déchoir en
» un moment. Je frémis quand j'y pense. La
» correspondance est ici absolument nécessaire,
» aussi bien que l'abandon de tout soi-même à
» la divine Providence et à la conduite d'un di-
» recteur, dont il faut suivre les ordres à l'aveu-
» gle, pourvu que ce soit un homme de bien, ce
» qui est fort aisé à reconnaître. Car le Seigneur
» ne permet pas qu'une âme qui s'est ainsi aban-
» donnée, s'y trompe. Mon Dieu, que je vou-
» drais publier bien haut l'importance de ce
» point! il conduit l'âme à la vraie simplicité
» qui fait les Saints.

Après que la servante de Dieu eut reconnu la nécessité de cet abandon, et combien la soustraction des secours et des consolations sensibles était profitable à l'âme, elle se porta avec un courage qui ne se peut dire, à entrer dans cet état de dévouement, et courut à pas de géant dans cette carrière.

« Cet état d'oraison, continue-t-elle, qui a » soustrait à l'âme le soutien qu'elle avait de » l'humanité sacrée de Notre-Seigneur, quoi- » qu'étonnante d'abord, lui fait expérimenter » qu'elle a gagné, et que cette soustraction n'a » été que pour l'avancer par la pratique solide » des vertus provenantes de l'Esprit de Jésus- » Christ, surtout de l'humilité, de la patience » et de la charité. A mesure que mon âme s'ap- » prochait de Dieu, la haine de moi-même et » l'humilité croissaient, et me faisaient faire des » actions de plus en plus humiliantes. Mon âme » cependant ne laissait pas de se porter vers » Dieu par une pente purement spirituelle. Je » le voulais posséder d'une façon qui m'était » inconnue, et à laquelle lui-même me dispo- » sait. Je le rencontrais dans toutes créatures, » et dans les fins pour lesquelles il les a faites :

» mais c'était par une contemplation si épurée
» de la matière, que rien n'était capable de me
» distraire. Quelquefois, m'adressant à la Ma-
» jesté divine avec ce passage dans l'esprit :
» *O Dieu! vous avez fait toutes choses, et par*
» *votre volonté elles ont été créées* (Apoc. 4.
» 4), mon âme connaissait plus que ces paroles
» semblent exprimer, et fondait en louanges et
» en actions de grâces ; et quoiqu'elle s'estimât
» ce qu'elle était, basse et vile créature, néan-
» moins *sa tendance* était de le posséder par un
» titre qui lui était encore inconnu et qu'elle
» pressentait ; mais on lui découvrait qu'il y a
» des dispositions nécessaires pour cela qui lui
» manquaient. C'est pourquoi elle eût voulu
» passer par les flammes pour arriver où elle
» prétendait. Il n'y avait point de travaux qu'elle
» n'embrassât ni le jour ni la nuit, pour tâcher
» d'acquérir cette dignité, quoiqu'elle vît bien
» qu'elle ne la devait attendre que de la pure
» bonté de son Dieu.

» L'âme, dans cet état, fait tout son possible
» pour gagner le cœur de Celui dont elle attend
» tout; et lui, de son côté, la remplit d'un nou-
» vel esprit de pénitence, qui fait qu'elle traite

» son corps comme un esclave. Elle le charge de
» haires, de cilices et de chaînes, le fait cou-
» cher sur le bois, couvert seulement d'un ci-
» lice; le fait passer une partie de la nuit à se
» mettre en sang par des disciplines; manger
» de l'absinthe, pour ne plus trouver aucun
» goût dans les aliments, et ne prendre de som-
» meil que ce qu'on ne peut lui refuser. Ce
» même esprit de pénitence lui fait panser les
» plaies les plus infectes, l'oblige à s'en appro-
» cher et à chercher même des charognes, pour
» mortifier l'odorat. Enfin il ne lui donne au-
» cun repos, et il invente continuellement de
» nouveaux moyens de souffrances. S'il se pré-
» sente quelque petit divertissement, l'esprit lui
» dit qu'il faut quitter tout pour aller faire quel-
» que pénitence, ou il la force à se retirer, pour
» s'entretenir avec Dieu dans la solitude. Le
» corps se laisse conduire comme un mort et
» souffre tout, parce que la vigueur de l'esprit
» de grâce l'a surmonté et réduit. »

Un jour cet esprit purifiant, par une manière d'inspiration, qui lui ôtait presque toute liberté de résister, l'obligea d'aller trouver son directeur, pour lui dire tous les péchés et toutes les

imperfections de sa vie, de les lui laisser par écrit, et de le prier de les exposer à la porte de l'Église, avec son nom, afin que tout le monde connût combien elle avait été infidèle à son Dieu. Elle ressentit dans cette occasion une contrition si véhémente et répandit tant de larmes, que son directeur vit bien que c'était l'Esprit divin qui la faisait agir, et que son âme était blessée d'une plaie que l'amour lui avait faite. Cependant il parut trouver fort mauvais son procédé, et la renvoya d'un air tout à fait capable de la déconcerter. Elle ne se découragea pourtant point Sa constance et son humilité charmèrent ce Religieux. Il prit son papier; mais au lieu de l'attacher à la porte de l'Église, comme elle l'en avait instamment prié, il le brûla.

L'obéissance que la servante de Dieu rendit à l'esprit qui l'avait inspirée, lui attira de nouvelles grâces. Une des principales, fut la manifestation de cet état inconnu, où elle dit qu'elle aspirait avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle s'entretenait familièrement avec Notre-Seigneur, et que son cœur était dans un mouvement extraordinaire *de tendance* à ce bonheur qu'elle ne pouvait comprendre, Jésus-Christ lui dit distinctement

ces paroles : *Sponsabo te mihi in fide ; sponsabo te mihi in perpetuum* (Osée. 2. 19) ; mais il lui fit voir en même temps qu'elle n'avait pas encore tous les ornements nécessaires pour ce mariage mystique, dont il lui donnait des assurances, et que lui seul pouvait la disposer à un état si sublime. Elle ne tarda pas en effet à sentir que Dieu opérait en elle de plus grandes choses qu'à l'ordinaire.

« Je changeai, dit-elle, tout à coup de dis-
» position : car au lieu que je sentais l'esprit de
» Dieu s'insinuer en mon âme avec une extrême
» douceur, aussitôt que je me mettais en orai-
» son, il me fallait chercher un lieu caché et
» m'asseoir ou m'appuyer, sans cela je fusse
» tombée devant tout le monde. J'étais puis-
» samment tirée ; et en un moment, sans avoir
» le loisir ni le pouvoir de faire aucun acte in-
» térieur, il me semblait que j'étais tout abî-
» mée en Dieu, qui ne me laissait aucun pou-
» voir d'agir. C'est une souffrance d'amour, et
» il faut patir tant qu'il lui plaît. Il semble à
» l'âme qu'elle est pâmée sur ce qu'elle aime.
» J'étais ainsi une heure ou deux. Cela se ter-
» minait avec une très-grande douceur d'esprit,

» et j'étais tout étonnée de me retrouver dans
» mon entretien ordinaire, me familiarisant
» avec Notre-Seigneur, mais plus fortement
» et plus puissamment que par le passé. Pour
» le corps, cela me l'affaiblissait plus que toutes
» les austérités que je faisais; mais je trouvais
» du soulagement dans les actions extérieures.
» Je courais à la pratique des vertus; et tout me
» servait à m'unir davantage au sacré Verbe in-
» carné, qui me pressait sans cesse, et il m'était
» impossible de m'entretenir d'autre chose. Per-
» sonne ne s'apercevait de ce qui se passait en
» moi, parce que dans l'action même, je m'en-
» tretenais aussi librement avec Notre-Seigneur
» qu'à l'oraison. Je chantais ensuite les louanges
» de mon Jésus; puis je prenais une plume, et
» j'écrivais mes passions amoureuses pour éva-
» porer la ferveur de l'esprit, car autrement la
» nature n'eût pu y résister. Cet état était une
» grande miséricorde de Dieu sur moi, mais il
» ne laissait pas d'être aussi bien crucifiant, et
» j'avais besoin d'une grande foi, d'autant que,
» quand je sentais quelque soustraction de grâce
» et que je n'avais plus ce soutien si fort, j'étais
» comme un oiseau en l'air qui n'a rien à quoi

» se prendre, et je demeurais dans la pure souf-
» france, en attendant qu'il plût à cette divine
» bonté de m'en retirer. »

Cependant son confesseur ne jugea pas à propos de la laisser plus longtemps dans l'état d'humiliation où on la retenait; et après quatre ans, il fit ouvrir les yeux à son frère et à sa sœur sur l'irrégularité de leur conduite à l'égard d'une personne qui les touchait de si près, qui n'avait par aucun endroit mérité un traitement si rude, et dont ils pouvaient tirer des services plus essentiels que ceux qu'elle leur rendait. Ils la prièrent donc de prendre la direction de toutes leurs affaires, et quelque répugnance qu'elle eût à y consentir, il fallut céder à l'autorité de celui qui lui tenait la place de Jésus-Christ. Son beau-frère était commissionnaire général pour le transport des marchandises dans toutes les parties du Royaume, et avait, outre cela, un office considérable dans l'Artillerie. A la faveur de ces deux emplois, il entreprenait quantité d'autres affaires, qui l'obligeaient d'avoir chez lui un nombre prodigieux de domestiques de toutes les sortes; car, pour ne dépendre de personne, il avait dans sa maison tout ce qui lui était nécessaire en hommes,

chevaux, harnais, coches, chariots. La charitable veuve se chargea généralement de tout cela, et ne relâcha rien des premiers soins que l'humiliation qui y était attachée lui rendait plus chers. Au milieu de tant d'embarras, elle assure qu'elle ne perdit rien de son application à Dieu, et que son esprit fut toujours abîmé dans la Majesté divine. A la voir, on eût dit qu'elle était toute entière à ce qu'elle faisait et à ce qu'on lui disait. Néanmoins, lorsqu'il ne s'agissait pas de ce qui était de son devoir, elle ne voyait et n'entendait rien. Quelquefois elle passait des jours entiers ou dans des écuries ou dans un magasin, et d'autres fois il était minuit qu'elle était encore sur le port à faire charger et décharger des marchandises. « Tout cela, dit-elle, ne me détournait pas de » Dieu, mais plutôt je m'y sentais fortifiée, » parce que tout était pour la charité et non » pour mon profit particulier. Quand j'étais sur- » chargée d'affaires, je m'adressais à Jésus, mon » refuge ordinaire, et ma confiance en lui me » rendait tout facile. Je le caressais et demeu- » rais aussi tranquille que si j'eusse été dans un » désert. Ce puissant secours me faisait embras- » ser courageusement et gaiement tout ce que

» je connaissais lui être agréable. Quelquefois je
» me retirais pour l'entretenir dans la solitude;
» aussitôt on me rappelait, et j'allais joyeuse-
» ment, en disant : Allons, mon doux amour!
» vous le voulez. Je suis contente, puisque je
» vous possède. Je sentais une légèreté nompa-
» reille, faisant tout pour le Bien-Aimé. J'étais
» de très-bonne humeur avec tout le monde,
» ce qui faisait croire que je faisais tout par in-
» clination; mais c'était mon union avec Dieu
» qui me donnait cette gaieté.

Dans un autre endroit, parlant de ces mêmes dispositions, elle dit : « J'étais étonnée de
» ce que Notre-Seigneur me faisait tant de grâ-
» ces, et me préservait si amoureusement, me
» donnant la hardiesse d'aspirer à la qualité d'é-
» pouse ; mais il me manquait encore quelque
» chose, et sur cela mon âme languissait, quoi-
» qu'elle fût unie de volonté à celui qui la fai-
» sait ainsi languir et souffrir. Je faisais mon
» possible pour gagner son cœur ; et un jour que
» j'étais dans ces sentiments, il me mit en l'es-
» prit le premier verset du Psaume : *Nisi Do-*
» *minus ædificaverit domum* (Ps. 126). Une
» grande lumière se répandit en même temps

» dans mon âme, et me donna l'intelligence de
» ces paroles. Je vis clairement l'impuissance de
» la créature pour s'élever d'elle-même à Dieu,
» si lui-même ne mettait la main à l'œuvre, et
» je me sentis établie dans une grande abnéga-
» tion de moi-même, et dans une humilité gé-
» néreuse, qui n'attendant rien de soi, espérait
» tout de Dieu.

» Il ne se peut dire combien les ardents dé-
» sirs qui sont produits par cet amour causent
» à l'âme de peines et de souffrances. Elle ne
» voudrait pourtant pas en sortir, si ce n'est pour
» posséder Celui qu'elle aime et à qui elle de-
» mande un baiser de sa bouche. Il lui semble
» qu'elle a sans cesse les bras étendus pour l'em-
» brasser; et comme si elle le possédait déjà,
» elle dit : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je*
» *suis toute à lui. Il est comme un autre moi-*
» *même; c'est mon tout, c'est ma vie.* Tous ses
» mouvements, toutes ses attentions, tout ce qui
» est en elle tend vers son bien-aimé; mais c'est
» dans les actions les plus humbles qu'elle l'em-
» brasse plus étroitement. Qui pourrait dire à
» quoi l'amour réduit la créature pour la faire
» courir après lui? Il la captive sous ses amou-

» reuses lois ; et elle n'estime rien sa vie, pourvu
» qu'elle le possède. Il n'y a rien qu'elle ne fasse
» pour en venir là. »

C'était dans les chemins, et partout où la conduisaient ses affaires, que ces choses se passaient, sans que rien ne fût capable de l'en détourner. Nuit et jour elle soupirait après ce qui lui avait été promis. Elle ne donnait presque plus d'autre nom à Notre-Seigneur, que celui d'amour ; parce qu'étant une fois en oraison, pénétrée des plus vifs sentiments d'humilité et de respect, ce divin Sauveur lui dit : *Tu m'appelles ton grand Dieu, ton maître, ton Seigneur, et tu dis bien, car je suis tout cela, mais aussi je suis charité. L'amour est mon nom, et c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaise davantage, ni qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes.* Son âme, à ces paroles, fut remplie d'une douceur inexprimable. Cet aimable nom lui demeura si fortement imprimé dans l'esprit et dans le cœur, que quand elle parlait à Jésus-Christ ou de Jésus-Christ, elle ne l'appelait plus que son Amour, son très-pur et très-chaste Amour.

Cependant, dès le moment qu'elle s'était vue

veuve, les premiers sentiments qu'elle avait eus dès son enfance pour l'état religieux, s'étaient fortement réveillés ; mais elle devait l'éducation à son fils. Ainsi, quoiqu'elle fût dès lors convaincue que Dieu la voulait en religion, elle crut que le temps n'en était pas encore venu, et qu'elle devait rester dans le monde, jusqu'à ce que son fils pût se passer de ses soins. « Je por-
» tais, dit-elle, ce joug nécessaire par acquiesce-
» ment aux ordres de Dieu, qui cependant te-
» nait mon cœur dans un cloître et mon corps
» dans le siècle. Mais comme il semblait ne se
» plaire qu'à me faire sans cesse de nouvelles
» miséricordes, dans les ardents désirs que j'a-
» vais de posséder l'esprit de Jésus-Christ, il me
» faisait expérimenter les grands et infinis tré-
» sors qui sont cachés dans les conseils du saint
» Évangile, à l'observation desquels il appelle
» les âmes choisies. Il me faisait voir surtout
» ceux que renferment la pauvreté, la chasteté
» et l'obéissance, que je voyais être des vertus
» éminentes, que Notre-Seigneur avait choisies
» et pratiquées dans tout le cours de sa vie mor-
» telle, afin de nous servir d'exemple. Dans la
» pauvreté d'esprit, mon âme concevait des cho-

» ses si hautes et si divines, que tous les royau-
» mes du monde et tout ce qui peut tomber sous
» les sens et dans la conception de l'esprit hu-
» main, ne lui paraissait que boue et néant.
» Elle en était si ravie et si charmée, que si c'eût
» été une chose qui eût pu s'acheter en donnant
» sa vie, et qu'elle eût un million de vies, elle
» les eût données pour posséder un si grand
» trésor ; mais elle voyait que son prix n'était
» pas de la terre. Ah! mon Dieu! il faut que
» toute parole et toute conception cesse ; car il
» n'est point de langue qui puisse dire, ni d'es-
» prit qui puisse penser ce qui était communi-
» qué à mon âme de cette glorieuse et magnifi-
» que pauvreté d'esprit, et des deux autres vertus
» qui en sont inséparables.

» Or, bien que ces hautes vertus s'entendent
» des vœux effectifs de la religion, regardant
» néanmoins la chose en elle-même, ces vertus
» ne sont que des premières démarches dans la
» voie de la sainteté, en comparaison de l'es-
» prit de ces mêmes vertus, qui n'est autre
» que l'esprit de Jésus-Christ; car, comme ce di-
» vin Sauveur est le chef de l'Eglise et que tous
» les fidèles sont sous son domaine, il y a dans

» ce domaine certaines âmes choisies qui sont
» les âmes religieuses et parmi celles-là, il y
» en a encore de plus singulièrement choisies,
» qui sont la plus noble partie de son royaume,
» et dans lesquelles ce divin Chef influe avec
» abondance sa vie et son esprit, plus ou
» moins, selon son choix et son divin plaisir.
» C'est à ces âmes qu'il communique cet esprit
» vivifiant, qui les mène à cette véritable pau-
» vreté substantielle et spirituelle qui ne peut
» être l'ouvrage que de sa main toute-puis-
» sante. »

Après que cette âme si élevée a ainsi expliqué la doctrine toute céleste qu'elle puisait à la source dans ses communications intimes avec la sagesse incréée, elle revient à ce qui la regarde personnellement. « Lorsque toutes ces lumières opé-
» raient dans mon esprit, je ne voyais pas qu'il
» me fût possible de parvenir à la possession des
» richesses immenses que je voyais enfermées
» dans ces sublimes vertus, auxquelles toutefois
» mon âme tendait, comme à ce qui formait la
» couche royale de l'époux. Elle voulait néan-
» moins gagner son cœur et ses amours. C'est
» pourquoi ayant déjà fait le vœu de chasteté,

» je me sentis puissamment inspirée de faire
» encore celui d'obéissance et de pauvreté, en
» la façon que mon état le pouvait souffrir. Mon
» directeur, après bien des examens, y consentit;
» mais tout le reste dépendait de Dieu ; car sa
» créature est trop faible pour avancer un pas
» d'elle-même. Ce qui dépend d'elle, c'est son
» consentement, l'obéissance et l'abandon de
» soi-même : car, encore que Dieu soit le maître
» absolu, néanmoins, ayant créé l'âme noble, il
» la traite noblement et lui laisse son libre arbi-
» tre. Mais cette âme, après qu'il l'a vaincue,
» lui donne tout. Elle ne veut rien qu'être en-
» tièrement dépouillée. Mon vœu d'obéissance
» était pour mes directeurs, pour mon frère et
» pour ma sœur. Je leur étais soumise comme
» un enfant l'est à son père. Il y avait à souffrir
» ce que Dieu sait ; mais j'étais encore traitée
» trop doucement. Pour la pauvreté, je n'avais
» rien à mon usage que ce que ma sœur me don-
» nait, et elle me donnait plus que je ne vou-
» lais. Toutes les affaires de mon fils étaient
» dans la pure providence de Dieu, qui me por-
» tait à en agir ainsi ; et comme je trouvais des
» biens immenses dans la pauvreté d'esprit, je

» ne pouvais procurer à cet enfant que ce trésor
» inestimable, de sorte que je ne faisais rien
» ni pour lui ni pour moi.

» Un jour, étant en oraison, où je caressais le
» divin Jésus, il me dit au cœur ces paroles: *pax*
» *huic domui*. Ce fut un nouveau charme pour
» me consumer d'amour; car cela fut plus péné-
» trant que la foudre. Cette parole eut un tel
» effet, que jamais depuis je n'ai perdu la paix
» intérieure un seul moment; quelque croix que
» j'aie eu à porter, rien ne peut empêcher mon
» cœur de se conformer à Dieu; et quoique j'aie
» quelquefois des peines extrêmes, je les vois
» toujours dans sa paix par une heureuse con-
» formité, ne voulant que ce que veut l'Amour.
» Il n'y a rien d'heureux en cette vie, comme la
» possession de cette paix. C'est une nourriture
» du Paradis et une vie de Dieu, ou du moins,
» c'est un gage de celle dont nous jouirons dans
» l'éternité. »

Cette paix charmante que goûtait la vertueuse veuve, ne diminuait en rien l'ardeur avec laquelle nous l'avons vue soupirer après l'heureux état qui lui avait été montré. Ce mélange admirable de dispositions qui paraissaient contraires, produi-

sait un amour qui souffrait une langueur continuelle. « En cet état, dit-elle, l'âme est en Dieu » et lui parle, son esprit lui donnant une amou- » reuse activité qui lui fait parler un langage » divin. L'âme n'est pas dans la possession des » biens qu'elle attend; et l'époux semble se plaire » à la faire ainsi mourir de langueur. Le plus » grand soulagement qu'elle trouve, est dans la » communion journalière, où elle est assurée » qu'elle possède sa vie. Non-seulement la foi » vive lui en donne la certitude, mais ce Dieu » de bonté lui-même lui fait expérimenter par » une liaison d'amour, que c'est lui qu'elle re- » çoit. Quand tout le monde ensemble lui dirait » le contraire, elle mourrait pour la confession » de cette vérité. Mon corps, brisé par les péni- » tences, et épuisé par les fatigues que je prenais » pour le service du prochain, rétablissait ses » forces en mangeant ce pain divin. Mais quoi- » qu'avec une certitude de foi et de jouissance, » j'eusse possédé mon Bien-Aimé dans la sainte » communion; néanmoins, mon âme revenait à » *sa tendance* ordinaire, ce qui me donnait de » très-grands désirs de mourir. *Enseignez-moi*, » *mon Bien-Aimé*, lui disais-je en gémissant,

» *où vous prenez votre repos pendant la cha-*
» *leur du midi* (Cant. 6). Emmenez-moi dans
» vos jardins et dans la solitude, où rien ne
» m'empêche de jouir de vos sacrés embrasse-
» ments. Quoiqu'il fût en moi, il semblait s'en-
» fuir de moi et se retirer dans sa lumière, inac-
» cessible aux Séraphins mêmes. »

Il fallait que les effets de la divine Eucharistie fussent bien sensibles en elle, pour lui conserver toute sa vigueur au milieu des austérités dont elle affligeait son corps, car elles étaient excessives. Quand au milieu de l'hiver elle s'était laissé transir de froid, elle se déchirait impitoyablement par des disciplines armées de pointes. Ensuite, elle se revêtait d'une haire dont les nœuds entraient dans les plaies qu'elle venait de se faire, et en cet état elle allait se jeter sur une planche pour prendre un peu de repos. L'été, elle se servait de disciplines d'orties, mais d'une manière si terrible, et se mettait le corps tellement en feu, qu'il lui semblait être dans une chaudière bouillante. Cela durait trois jours; après quoi elle recommençait. Nous avons vu qu'elle mêlait de l'absinthe dans tout ce qu'elle mangeait. Hors des repas, elle en tenait dans sa

bouche, pour en goûter l'amertume à longs traits; mais comme on s'aperçut que cette mortification lui ruinait l'estomac, on la lui défendit. A force de coucher sur le bois, elle se rendit insensible le côté sur lequel elle se mettait; mais il lui en coûta beaucoup, avant que d'en venir là. Elle avoue que de toutes les austérités, celle-là fut la plus sensible, parce que la dureté du bois et la pesanteur du corps lui faisaient entrer dans la chair les crins du cilice dont elle était revêtue; en sorte qu'elle ne pouvait presque dormir. Elle prenait plaisir à se refuser tout ce qui était de son goût, et il ne lui était presque plus possible de se contenter en quoi que ce fût. Quelquefois elle s'en allait passer la nuit dans une caverne, et elle l'y partageait, comme ailleurs, entre la prière, la pénitence et le repos, si l'on peut appeler repos un sommeil pris de la manière que nous venons de voir. Il est assez surprenant que son confesseur lui ait permis tout cela : mais elle assure que l'inspiration était si forte et si visible, qu'il n'était pas possible de s'y opposer. Ceux qui ont de l'expérience dans la conduite des âmes, trouveront cette raison bonne; les autres doivent au moins suspendre leur jugement. D'ailleurs,

jamais madame Martin ne fut incommodée de ses pénitences; au contraire, elle y recevait une nouvelle vigueur: mais ce qu'elle ajoute est encore, ce me semble, plus capable de la justifier, et celui qui avait la conduite de son âme. Voici comment elle parle.

« Je n'avais point d'heures pour mes pénitences, et il me fallait suivre l'inspiration sur-le-champ; car quoiqu'elle se fît sentir dans une grande paix, elle avait tant de force et de persuasion, qu'il fallait aller où elle me portait. Je ne manquais jamais d'y recevoir de nouvelles grâces, et une augmentation de ma paix intérieure. D'ailleurs, mes austérités n'ont jamais rien dérangé de mes devoirs, ni apporté aucun trouble à ceux avec qui j'étais. Tandis qu'ils s'entretenaient sur différentes choses, je me retirais doucement, et je donnais à Dieu le temps qu'il voulait; puis je revenais. Avoir toujours un Dieu présent et ne pas lui obéir, cela est impossible. Voir qu'il est l'amour même, cela est encore plus pressant. L'âme ne demande qu'à lui complaire et à faire amoureusement ce qu'il veut qu'elle fasse. Au moindre mouvement qu'elle ressent, elle dit:

» Allons, mon amour, allons à la croix. Alors il
» semble qu'elle vole. D'ailleurs, plus elle souf-
» fre, plus elle est unie à son Dieu; et elle est
» entre ses mains comme le fer entre les mains
» du forgeron. »

Madame Martin vécut ainsi jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Dieu qui n'avait point encore permis au démon de troubler la paix de son âme, voulut alors qu'elle fût mise à l'épreuve des tentations. Tout d'un coup elle perdit absolument le goût des choses de Dieu; et au lieu de cette allégresse avec laquelle elle se portait à tous ses exercices, elle y ressentait des répugnances extrêmes. La douceur et la patience à l'égard du prochain ne lui avaient jusque-là presque rien coûté; elle se trouva d'une sensibilité et d'une aigreur d'esprit qui lui eussent fait faire bien des fautes, si elle ne se fût extrêmement observée. Dépendre en tout d'un directeur, lui parut un joug intolérable; elle eut sur cela des assauts si violents à soutenir, qu'elle en était quelquefois hors d'elle-même. Les scrupules se joignirent aux tentations, et elle en eut surtout de très-importuns sur la conduite qu'elle tenait touchant ses affaires domestiques et les intérêts de son fils.

Elle se représentait à elle-même comme une mère dénaturée, et son abandon à la divine Providence était dans son imagination frappée comme une véritable présomption. La situation où elle se trouvait dans la maison de sa sœur, quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant qui ne fût volontaire, lui devint un esclavage indigne d'une personne d'honneur. Enfin, elle se vit attaquée de tous côtés, sans que personne ne pût ni la soulager ni la consoler. Elle proposait bien ses doutes, mais les décisions de son directeur ne la rassuraient point. Elle ne recevait pas plus de soutien du côté de l'intérieur; toutes les puissances de son âme étaient comme dans une entière stupidité; et quoique sa raison ne fût pas si troublée, qu'elle ne vît bien qu'il n'y avait rien à craindre, elle n'en était pas moins tourmentée. La crainte d'être trompée la saisissait souvent. Elle sentait toutes les puissances de l'âme comme liées, en sorte qu'elles ne pouvaient agir. Dans la peinture qu'elle nous a laissée de cet état, elle dit que d'elle-même elle n'aurait pu supporter la tentation, si cette parole du Prophète ne se fût vérifiée en elle : *Je suis avec lui dans la tribulation* (Ps. 90. 15). Elle ajoute que

cette expérience n'est pas sensible, mais que le Seigneur influe dans l'âme une vertu secrète et *foncière*, qui aide à porter le fardeau; ce qui rend invincibles ceux qui ont de la fidélité. La sienne fut héroïque dans tout le cours de cette épreuve; elle ne manqua à rien de ce qu'elle devait à Dieu, et ne tomba pas dans la moindre impatience. Lorsqu'elle y pensait le moins, elle se sentit tout à coup soulagée, et au même moment elle reconnut que l'état affligeant par où elle venait de passer, était une disposition nécessaire à de nouvelles faveurs. « Alors, dit-elle, » mon âme transportée par une puissance qui » la mettait dans un état passif, parlait à Dieu » dans une très-grande privauté, sans qu'il fût » en mon pouvoir de l'empêcher. Ce sont des » plaintes amoureuses, ce sont des gémissements » indicibles; chaque retour semble devoir con- » sumer l'âme. Un attrait la porte à l'amour du » Bien-aimé du Père éternel, et lorsqu'elle croit » en aller jouir et se perdre dans son sein, une » lumière sortie de la grandeur de sa Majesté » le lui dérobe; mais ce n'est que pour aiguil- » lonner davantage l'âme qui, dans ses retraites, » ressent de nouveau ses langueurs. Si j'eusse

» crié bien haut, cela m'eût soulagée. Ce sont
» des affections ardentes qui ne se peuvent dé-
» crire. Je m'enfermais dans un lieu à l'écart ;
» je me prosternais contre terre, pour étouffer
» mes sanglots, et tout ensemble pour gagner
» par un abaissement intérieur Celui pour qui
» soupirait mon âme, l'amour ni la privauté ne
» diminuant en rien le respect. Je ne trouvais
» de soulagement que dans les actions de cha-
» rité, c'était ce qui me faisait vivre ; j'en cher-
» chais les occasions. Les macérations me ser-
» vaient aussi beaucoup, quoique je ne les fisse
» que pour châtier mon corps, et pour adorer les
» souffrances du suradorable Verbe incarné,
» dont je voulais gagner le cœur, en revanche
» de ce qu'il avait ravi le mien.

» Il ne me laissait en repos ni le jour ni la
» nuit. J'avais regret du sommeil que je prenais,
» quoiqu'il fût fort court, et je m'éveillais fort
» souvent en oraison. Ce qui me faisait le plus
» souffrir dans le monde, c'est que je le voyais
» tout contraire à l'esprit de Jésus-Christ. Mon
» esprit, qui ne voyait rien d'estimable que les
» saintes et divines maximes du Fils de Dieu,
» ne pouvait comprendre comment elles étaient

» si peu suivies de ceux qu'on appelle bons chré-
» tiens. Comme j'étais dans ce sentiment, qui me
» faisait supporter une espèce de martyre, Notre-
» Seigneur, dont les amabilités sont infinies, me
» découvrait d'une manière très-spirituelle tout
» ce qu'il a fait pour les hommes, et à quel point
» son amour pour eux l'a réduit. Durant un Ca-
» rême, il me découvrit le sacré mystère de son
» Incarnation d'une façon dont je ne l'avais
» jamais conçu; mais depuis ce temps-là, j'ai
» lu quelque chose qui y avait du rapport.

» Cette vue et cette application continuelle me
» donnait un nouvel amour pour la Religion, où
» hors de l'embarras du monde se pratiquent les
» maximes du Fils de Dieu. Je gémissais et trou-
» vais de jour en jour plus pesants les liens qui
» me tenaient dans le monde. Cependant, ap-
» pliquée de corps aux choses extérieures, j'a-
» vais l'esprit lié au suradorable Verbe incarné.
» Si l'horloge sonnait et qu'il me fallût compter
» les heures, j'étais obligée de les compter par
» mes doigts, parce que cet intervalle mettant
» de l'interruption à mon colloque amoureux,
» j'étais dans un état violent. En écrivant, les
» temps de prendre de l'encre étaient de pré-

» cieux instants dont je ne perdais rien. Tout
» mon extérieur paraissait joyeux, à cause de
» la paix qui inondait mon cœur, et parce que
» mon âme était unie à un objet infiniment
» agréable.

Il est rare qu'on tombe dans l'illusion et qu'on prenne pour des illustrations divines et des touches d'un attrait violent les écarts d'une imagination échauffée, et les effets naturels d'un tempérament tendre, quand on cherche Dieu, sans se rechercher soi-même en rien. Que si avec cela on ne fait aucun fonds sur ses propres lumières, si on fait plus de cas des exercices de la charité, de l'humilité et de la patience chrétienne, que des faveurs du ciel, on peut dire qu'il n'y a rien à craindre dans ce que les voies intérieures ont de plus singulier ; et autant qu'on doit témoigner de zèle pour réprimer ces faux spirituels, qui, ne parlant que d'états surnaturels et d'opérations célestes, sont sur ce qui les touche d'une délicatesse inconnue à ceux qui paraissent agir davantage selon l'esprit du monde ; autant est-on obligé de prendre contre les prétendus esprits forts les intérêts de ce petit nombre de véritables mystiques, qui sont la gloire

de l'Eglise et l'une des plus précieuses portions du troupeau de Jésus-Christ. Or, il n'y eut peut-être jamais une personne de qui il fut plus aisé de juger de quel esprit elle était animée, que notre vertueuse veuve. Exposée tous les jours aux importunités d'une multitude de domestiques et d'ouvriers, on la vit toujours conserver une égalité d'âme qui ne convient point à la faiblesse d'un esprit trompé de bonne foi, ni à la vanité de celui que la présomption aurait entraîné dans l'illusion. On l'a même vue conserver toute sa tranquillité dans des conjonctures où il s'agissait de toute sa réputation. Je ne crois pas, au reste, qu'on trouve à redire que je rappelle de temps en temps ces sortes de considérations. Comme tous ne sont pas en état de reconnaître les véritables opérations de Dieu en elles-mêmes, il fau donner des règles pour les connaître par les effets. Il est vrai qu'il s'en trouve quelquefois d'un caractère si singulier et qui sont si bien marquées, qu'elles emportent conviction et désarment toute la sagesse humaine, et je crois pouvoir dire que tel est ce qui suit :

« La divine Majesté me poursuivant sans cesse » par la communication de ses grâces et de ses

» lumières, et voulant me faire quelque don ex-
» traordinaire, me donnait une disposition de
» pureté toute particulière, qui me portait à
» l'anéantissement de moi-même. Un matin,
» c'était la seconde fête de la Pentecôte, comme
» j'entendais la sainte Messe, ayant les yeux
» élevés vers le ciel, en un moment ils furent
» fermés, et mon esprit fut élevé et absorbé dans
» la vue de la très-sainte et très-auguste Trinité;
» toutes les puissances de mon âme étaient ar-
» rêtées et souffraient l'impression qui leur était
» donnée de ce sacré mystère, et cette impres-
» sion était sans forme ni figure, mais plus
» claire que toute lumière. D'abord elle me fit
» connaître que mon âme était dans la vérité;
» et cette vérité me fit voir en un moment l'ad-
» mirable commerce qu'ont ensemble les trois
» divines Personnes : l'amour du Père, qui se
» contemplant soi-même engendre son Fils, le-
» quel est de toute éternité. Mon âme était in-
» formée de cette vérité d'une façon ineffable.
» Elle était véritablement abîmée dans cette lu-
» mière. Ensuite elle voyait l'amour mutuel du
» Père et du Fils qui produisent le Saint-Esprit,
» ce qui se fait par un réciproque plongement

» d'amour, sans mélange et sans confusion. Je
» recevais l'impression de cette production, en-
» tendant ce que c'est que spiration et produc-
» tion, spiration active et spiration passive. Mais
» la pureté de cette spiration et de cette produc-
» tion est si sublime et si haute, que je n'ai point
» de termes pour l'exprimer. Voyant les distinc-
» tions, je connaissais l'unité d'essence entre
» les trois divines Personnes; et quoiqu'il me
» faille plusieurs mots pour le dire, en un mo-
» ment, sans intervalle de temps, je connais-
» sais l'unité, les distinctions, les opérations
» dans elles-mêmes et hors d'elles-mêmes.
» Néanmoins, en une certaine manière spiri-
» tuelle, j'étais éclairée par degrés, selon les
» opérations des trois divines Personnes hors
» d'elles-mêmes.

» Dans le même attrait et dans la même im-
» pression, la très-sainte Trinité instruisait mon
» âme de ce qu'elle opérait elle-même par com-
» munication en la suprême Hiérarchie des
» Anges, à savoir des Chérubins, des Séraphins
» et des Trônes, lui signifiant ses saintes vo-
» lontés, sans interposition d'aucun esprit créé;
» et je connaissais distinctement les opérations

» et les rapports de chacune des divines Per-
» sonnes dans chacun des chœurs de cette su-
» prême Hiérarchie. Que le Père Eternel habite
» dans les Trônes, par où m'étaient signifiées
» la pureté et la solidité de ses pensées éternelles.
» Que le Verbe par la splendeur de ses lumiè-
» res se communique aux Chérubins; que le
» Saint-Esprit se répand dans les Séraphins et
» les remplit de ses ardeurs. Qu'enfin toute la
» très-sainte Trinité, en l'unité de sa divine es-
» sence, se communique à cette suprême Hiérar-
» chie, qui manifeste les volontés divines aux
» autres esprits célestes, selon les ordres qu'elle
» en reçoit. Mon âme était toute perdue dans
» ces grandeurs. Il semblait que la divine Ma-
» jesté se plût à l'illuminer de plus en plus en
» des choses qui passent infiniment la faiblesse
» de la créature. Il me fut encore montré que
» quoique la Divinité ait mis de la subordination
» dans les Anges, pour recevoir l'illumination
» les uns des autres par degrés, toutefois, lors-
» qu'il lui plaît, elle les illumine par elle-même,
» ce qu'elle fait aussi en ce monde à quelques
» âmes choisies. J'entendais et expérimentais
» aussi de quelle manière mon âme était créée

» à l'image de Dieu ; que la mémoire avait rap-
» port au Père Eternel, l'entendement au Fils,
» et la volonté au Saint-Esprit ; et que par une
» espèce de ressemblance avec la sainte Trinité,
» l'âme est trine en ses puissances et une en sa
» substance. »

Il serait assez difficile de comprendre comment, sans aucune opération particulière de Dieu, une jeune femme ignorante a pu avoir des lumières si pures, et trouver des expressions si justes et si élevées sur ce qu'il y a de plus incompréhensible dans notre sainte Religion. On voit dans ses autres écrits plusieurs particularités de ce ravissement que je ne crois pas devoir omettre. Elle dit dans un endroit, que par intervalle elle revenait à elle, mais qu'aussitôt l'Esprit la ravissait de nouveau et l'absorbait toute en lui. Que l'impression qu'elle souffrit alors de la sainte Trinité, était sans forme ni figure sensible ; que le terme de lumière, ni celui même d'impression, ne lui paraissent pas propres, parce qu'ils tombent sous les sens et qu'elle n'en trouve point pour exprimer ce qui se passa en elle. Que son âme se trouvait dans la vérité et entendait en un moment l'ineffable commerce

des Personnes divines entre elles. « Lorsque je
» dis, ajoute-t-elle, que Dieu me le fit voir, je
» ne veux point dire que ce fut un acte, parce
» que cet acte est encore dans la diction et pa-
» raît matériel, mais c'est une chose divine. En
» un mot, l'âme était abîmée dans ce grand
» océan, où elle voyait et entendait des choses
» inexplicables. Quoique pour en parler il faille
» du temps, l'âme néanmoins voyait en un ins-
» tant le mystère de la génération éternelle du
» Fils, engendré par le Père, et de la production
» du Saint-Esprit, qui procède du Père et du
» Fils, le tout sans mélange ni confusion. L'âme,
» quoiqu'abîmée dans ce tout, ne pouvait pro-
» duire aucun acte, parce que cette immense
» lumière qui l'absorbait la rendait impuissante
» à lui parler; et quoiqu'ainsi anéantie dans cet
» abîme de lumières comme le néant dans le
» tout, cette suradorable Majesté l'introduisait
» par son immense et paternelle bonté, lui com-
» muniquait de grands secrets de ce divin com-
» merce du Père au Fils, et du Père et du Fils
» au Saint-Esprit par leur embrassement réci-
» proque et leur amour mutuel. Cette grande
» opération me fit changer d'état : je fus un long

» espace de temps que je ne pouvais sortir de
» l'application aux trois Personnes divines, ce
» qui me causa une très-grande appréhension
» d'être trompée, et que ce ne fût quelque piége
» du diable pour m'amuser et me retarder en la
» vie spirituelle et dans la pratique des vertus.

» Je demeurai ainsi toute craintive, jusqu'à
» ce qu'étant une fois en oraison, plus peinée
» qu'à l'ordinaire, une voix intérieure me dit :
» Demeure là comme la colombe dans son nid.
» En ce moment, je fus assurée et en paix. Je
» demeurai en ce mystère comme dans une
» couche divine, où je prenais mon repos et mon
» repas : car les paroles de Dieu sont des œuvres
» et une manne céleste. O Ciel ! qu'est-ce que
» demeurer en Dieu ? cela ne se peut dire.

» Et il est à remarquer qu'il n'en est pas des
» lumières qui viennent de Dieu par une forte
» impression, comme de celles qui se puisent
» dans les livres et qui viennent de l'instruction
» des hommes. Celles-ci s'oublient facilement,
» mais celles-là font une telle impression en
» l'âme, qu'on s'en souvient toujours et qu'on
» y demeure fortement établi. Lorsqu'on lit, ou
» qu'on entend parler des mystères de la foi

» après ces visions célestes, on voit que l'on a
» connu tout cela et que l'on voudrait mourir
» pour ces vérités, ce qui est d'une très-grande
» consolation à l'âme, qui ayant eu crainte d'être
» trompée, et connaissant ensuite que ce qui
» s'est passé en elle est conforme à la foi de l'E-
» glise, dont elle tient à souverain bonheur d'être
» fille, elle reste dans une parfaite et solide
» paix. » Après ce récit, la servante de Dieu établit plusieurs principes touchant les illustrations divines, qui font bien voir qu'elle avait été à l'école d'un grand maître.

Dans un autre mémoire, où elle donne le nom de *tendance* à la disposition dans laquelle elle était pour lors, elle en parle ainsi : « La *tendance*
» est le premier état de l'âme blessée du saint
» Amour, et qui ayant encore le dard sacré dans
» la plaie, souffre pour s'unir à son vainqueur;
» parce qu'elle ne le peut atteindre, n'étant pas
» encore dans la pureté requise à cette union.
» Il lui faut passer par divers feux et par divers
» maux, avant que d'y posséder son bien-aimé.
» C'est pourquoi elle soupire jour et nuit, et, par
» des élans continuels, elle ouvre ses bras, ou,
» pour mieux dire, elle étend ses ailes qui sont

» dans un mouvement continuel. Ce que je cou-
» che ici par écrit, continue-t-elle, n'est qu'un lé-
» ger crayon de ce qui se passait. Enfin l'esprit qui
» agissait en mon âme la remplissait de lumiè-
» res, auxquelles elle ne répondait que par son
» amoureuse activité ; ce qui faisait un entre-
» tien continuel, comme entre deux amis. La
» langue ne le saurait dire ; car cette compa-
» raison, quoique forte, est encore trop terrestre
» pour l'exprimer. La langueur était causée par
» de nouveaux écoulements et par des touches
» divines. Je crois que c'est ce que le Saint-Es-
» prit fait dire à l'Épouse des cantiques : *Sou-*
» *tenez-moi avec des fleurs, appuyez-moi avec*
» *des pommes, car je languis d'amour* (Cant.
» 2. 5). Mon âme voyait les beautés ravissantes
» de l'Époux ; elle voyait qu'on la préparait à
» s'unir à lui, mais ce délai la faisait mourir.
» Tout ce qu'elle pouvait, c'était de répéter
» sans cesse : Ah! mon amour, ah! mon bien-
» aimé. »

On peut juger de la sublimité de l'état où Dieu voulait élever sa servante par l'excellence des moyens qu'il employait pour l'y disposer. Souvent la seule vue de la Majesté divine lui faisait

connaître sa bassesse d'une manière infiniment sensible, et l'abattait de telle sorte, qu'on l'a vue tomber en défaillance. D'autres fois Dieu la réveillait par des touches intimes ; et comme s'il eût dit : *me voici*, il commençait à se faire voir, et elle, croyant que le moment désiré était venu, se présentait pour l'embrasser ; mais il se dérobait aussitôt, et la laissait dans un désir plus ardent qu'auparavant. Il se présentait de nouveau, puis se retirait encore : et ainsi, par ses approches et ses retraites, il prenait plaisir à faire croître son amour.

Après cela, il prenait une voie contraire, et la purifiait en la rejetant, en l'éloignant de sa présence ; mais ce n'était que pour l'attirer plus efficacement. Un jour, il lui fit voir son âme dans l'état de pureté où il la voulait. Le fruit de ce ravissement fut qu'elle conçut que Dieu lui faisait justice, en différant la grâce qu'il avait dessein de lui faire, et que depuis toutes les créatures ne lui furent plus rien. Enfin elle fut encore remise aux tristes épreuves des peines intérieures. Tout ce qui lui était arrivé jusque-là lui parut frivole. Les paroles de son directeur, bien loin de la soutenir, redoublaient ses frayeurs, et

la continuelle présence d'un Dieu, qu'elle croyait ne pas aimer, lui était un supplice intolérable. Elle fut plusieurs mois dans cet état. Enfin, un jour qu'elle tâchait de faire oraison, ces paroles lui furent dites dans l'intérieur : *C'est dans la foi que je t'épouserai* (Osée, 2. 19). Ce n'était pas, comme la première fois qu'elle avait entendu ces paroles, une promesse, mais un avertissement de ne chercher point d'autre voie pour arriver à cet état sublime que la foi, et d'en faire son unique soutien. Ses peines ne lui furent point ôtées, mais elles lui devinrent chères et aimables. « Depuis cette nouvelle lumière, dit-
» elle, il me fut plus aisé de m'entretenir avec
» Dieu par la foi, sans aucun autre soutien. Cela
» me nourrissait et me tenait contente et pai-
» sible. Je me regardais toujours comme un ob-
» jet vil et méprisable, indigne des miséricordes
» de mon Dieu. La partie supérieure s'était ren-
» due la maîtresse, et semblait même avoir de
» la joie de voir souffrir ses ennemis, à savoir
» l'imagination et les appétits, sans qu'ils pus-
» sent lui nuire. Peu à peu mes peines dimi-
» nuaient, et de moment en moment mon esprit
» se réveillait, pour arrêter Celui qui était mon

» amour ; ma
» ne laisser p
» tie inférieu
» par une trè
» timent. Eta
» nourrissait
» ma pauvre
» les trésors
» regarder D
» demandé q
» rieure, j'eu
» Celui qui e

Tant de co
de soi-même,
humble serva
une privauté
temps. L'Épo
gner, mais el
paroles du C
venez en mon
reconnaissait
voix, qui n'ét
nifestation de
était suivie d
dire dans ses

» amour; mais cet esprit était sévère et exact à
» ne laisser prendre aucune consolation à la par-
» tie inférieure, parce qu'il voulait aller à Dieu
» par une très-grande pureté et sans aucun sen-
» timent. Etant ainsi abandonnée à Celui qui me
» nourrissait de foi, je m'estimais plus riche en
» ma pauvreté spirituelle que si j'eusse eu tous
» les trésors imaginables. Mon plaisir était de
» regarder Dieu dans la foi, et si l'on m'eût
» demandé quelle était mon occupation inté-
» rieure, j'eusse répondu: Je me contente en
» Celui qui est tout et qui remplit tout. »

Tant de courage et un si généreux abandon de soi-même, engagea Dieu à se remontrer à son humble servante. Elle se sentit tout à coup dans une privauté qu'elle n'avait pas eue depuis longtemps. L'Époux paraissait vouloir encore s'éloigner, mais elle était portée à le rappeler par ces paroles du Cantique: *Venez, mon bien-aimé, venez en mon jardin* (Cant. 5. 1). Aussitôt elle reconnaissait qu'il était proche; elle entendait sa voix, qui n'était autre chose, dit-elle, qu'une manifestation de lui-même, faite à la dérobée, qui était suivie d'un tressaillement, et qui lui faisait dire dans ses élans amoureux: *J'entends la voix*

de mon bien-aimé. Voilà qu'il regarde ; il est derrière la muraille. Il regarde au travers des treillis (Cant. 2. 5).

« Ensuite Notre-Seigneur donna à mon âme » une nouvelle impression de ses divines perfec- » tions, qui était tout ensemble amour et lu- » mière ; mais il semble que l'amour engendrait » la lumière. Lorsque mon âme, dans son im- » pression, contemplait Dieu comme vie, ses » soupirs ne pouvaient rien dire, sinon *ô vie !* » *ô amour !* elle portait un amour substantiel et » *foncier*, qui lui faisait souhaiter que sa vie fût » perdue dans cette divine source de vie. Elle » concevait les hautes vérités du premier chapi- » tre de l'Évangile de saint Jean, où le Verbe est » représenté comme lumière et comme vie, où » il est parlé de la plénitude de cette vie divine » qui nous a rendus participants de son abon- » dance ; du bonheur infini des âmes qui sont » nées en Dieu et non point de la chair et du » sang ; de la communication ineffable de cette » vie par la grâce et par l'amour, et de l'influence » du Verbe comme chef des chrétiens, et sur- » tout des âmes saintes. Ah ! qui pourrait dire » l'excellence de cette communication. Je ne

» parle pas seulement de celle qui se fait par
» la grâce, mais de cette communication expé-
» rimentale. Il n'y a langue humaine qui la
» puisse exprimer. Néanmoins, de ce que j'ai dit,
» il est facile de concevoir que ces impressions
» sont à l'âme une nourriture divine. Je crois
» que je passai plus d'une année dans cette im-
» pression des divins attributs ; mais c'était avec
» tant de netteté et de simplicité, qu'il me sem-
» blait que je ne voyais la distinction des attri-
» buts que comme unité; au lieu que lorsque la
» connaissance de la très-sainte Trinité me fut
» donnée, je voyais et distinction et unité.

» Pour expliquer la manière dont la connais-
» sance des divins attributs me fut donnée,
» voici ce que j'en puis dire : Pendant une
» Semaine sainte, mon esprit se trouva appliqué
» à l'unité de Dieu; et dans cette unité, je vis
» cette grandeur immense, cette infinité adora-
» ble, l'éternité sans commencement et sans fin.
» J'étais hors de moi-même, et je m'écriais: O
» bonté! ô immensité! ô éternité! Tout ce qu'on
» peut dire en comparaison de cette vue n'est
» rien. Il faut s'abîmer jusqu'aux enfers pour
» adorer ce grand Dieu. J'y connaissais plus

» qu'on ne saurait dire ou écrire. Toutes ces
» perfections qu'on nomme, ce n'est point tout
» cela. Il faut laisser les mots et les noms, et se
» contenter de dire Dieu. O Ciel! en quel état
» était mon âme? cela me remplissait et me
» transformait entièrement. Je voyais que toutes
» choses appartiennent à ce Dieu, duquel dérive
» tout ce qui est bon et tout ce qui est beau, et
» dans cette vue, je m'écriais: Ah! vous êtes
» Dieu, et grand Dieu. Ce mot, *Dieu*, demeura
» gravé en mon âme, en sorte qu'elle ne savait
» plus que cela.

» Après ce grand attrait, mon esprit fut occupé
» en chacune des perfections divines, où il se
» consommait en actes d'adoration, d'admira-
» tion, d'anéantissement et d'abandon. Il voyait,
» ce me semble assez clairement, que tout ce
» qui est en Dieu est Dieu même, et il était
» bien éloigné de faire des recherches curieuses
» pour en savoir davantage. Pour le respect,
» j'étais comme un moucheron devant cette haute
» Majesté. Cela n'empêchait point l'amour; mais
» il était tout autre qu'auparavant, c'est-à-dire,
» fort et vigoureux, et non plus dans la tendresse
» et les larmes. Je ressentais une espèce de com-

» plaisance de ce que mon Dieu était si beau, si
» bon, si plein de majesté. J'étais ravie de n'être
» rien, et de ce que Dieu était tout, parce que si
» j'eusse été quelque chose par moi-même, il n'eût
» pas été tout. Quelquefois mon âme, se voyant
» comme absorbée dans la Majesté de Dieu,
» s'écriait: O largeur! ô longueur! ô profondeur
» infinie, immense, incompréhensible, ineffa-
» ble, adorable! Vous êtes, ô mon Dieu! et tout
» ce qui est n'est qu'autant qu'il subsiste en
» vous et par vous. O éternité! ô beauté, ô bonté!
» ô pureté! ô amour! »

Enfin, après tant de purifications et de préparations de la part de Dieu, l'humble veuve reçut dans sa vingt-septième année, ce qui était depuis si long-temps l'objet de ses vœux, et ce qui peut être regardé comme une des plus sublimes faveurs où puisse être élevée sur la terre une âme mortelle. Rien n'est plus admirable que le récit qu'elle en fait: Le voici.

« Un matin que j'étais en oraison, Dieu
» absorba mon esprit en lui par un attrait ex-
» traordinairement puissant. Je ne sais en quelle
» posture demeura mon corps. La vue de la
» très-sainte Trinité me fut encore commu-

» niquée, et ses opérations manifestées, mais
» d'une façon plus élevée et plus distincte.
» L'impression que j'en avais eue la première
» fois, avait opéré son principal effet dans l'en-
» tendement, et il me semble que la divine
» Majesté n'avait eu d'autre dessein que de
» m'instruire. Mais ici, quoique l'entendement
» fût autant et peut-être plus éclairé, la volonté
» eut le dessus, parce que la grâce présente
» était toute pour l'amour et par l'amour. Je
» voyais les communications internes des trois
» Personnes, comme je les avais vues la pre-
» mière fois; mais je fus bien plus amplement
» instruite de la génération éternelle du Verbe.
» Oh! que cela est ineffable! que le Père se con-
» templant, engendre un autre lui-même, qui
» est son image et son Verbe; que cette généra-
» tion ne cesse point, et que le Père et le Verbe,
» par leur amour mutuel, produisent cet Esprit
» d'amour qui leur est égal en tout. Cette vue
» a quelque chose de la vraie béatitude, parce
» que, non-seulement on connaît Dieu, mais
» encore on en jouit par une fruition amou-
» reuse.

» Etant donc tout abîmée en la contempla-

» tion de cette suradorable Majesté, je recon-
» naissais ma bassesse, je la confessais devant
» Dieu que j'adorais profondément. Tout d'un
» coup, j'oubliai la personne du Père et celle du
» Saint-Esprit, et me trouvai tout absorbée en
» celle du Verbe divin qui caressait mon âme,
» et lui donnait à entendre qu'il était l'époux de
» toutes celles qui lui sont fidèles. J'entendais
» cette vérité, et j'en avais une très-grande
» certitude, et cette connaissance était une pré-
» paration prochaine à voir cette vérité effectuée
» en moi. En ce moment, cette suradorable
» Personne s'empara de mon âme, l'embrassa
» avec un amour inexplicable, l'unit à soi, et
» la prit pour son épouse. L'embrassement se
» fit par des touches divines, et des pénétrations
» du Verbe en moi et de moi en lui; en sorte
» que n'étant plus à moi, je demeurai à lui par
» *intimité* d'amour et d'union. Mon âme se
» voyant si riche par la jouissance de son bien
» infini, voulait pourtant, par un doux acquies-
» cement, être sa captive. Elle voulait tout pour
» lui et rien pour elle, n'aimant rien que d'être
» dénuée de tout, et contente de pouvoir le
» posséder lui seul. Oh! que cette jouissance est

» douce! c'est un labyrinthe d'amour, où l'on
» est enivré et saintement enchanté. On ne sait
» ce qu'on est, ni si l'on est, parce que l'on
» est perdu dans cet océan d'amour. Par petits
» moments je me connaissais, et un rayon de
» lumière me donnait la vue du Père et du Saint-
» Esprit. Aussitôt je faisais des actes d'adora-
» tion, de soumission et d'amour; puis, sans
» que je m'en aperçusse, je retournais dans les
» embrassements du Verbe, où j'étais perdue
» comme auparavant, et alors je me voyais comme
» impuissante à rendre mes hommages au Père
» et au Saint-Esprit, parce que le Verbe capti-
» vait mon âme et toutes ses puissances, et me
» voulait toute pour lui. Dans l'excès de son
» amour et de ses embrassements, quand il me
» permettait de porter mes regards sur le Père
» et sur le Saint-Esprit, c'était afin que ces re-
» gards rendissent témoignage de ma dépen-
» dance. D'ailleurs, il me semblait que je ne sor-
» tais point de l'unité de l'essence : c'est là que
» je crus connaître et expérimenter que le Verbe
» est véritablement l'époux de l'âme. Cependant
» il ne se passait rien d'imaginaire en moi. Il
» faudrait que j'eusse la sainteté des Séraphins

» pour pouvoir dire ce qui se passa dans cette
» extase et ces ravissements d'amour. L'âme
» n'y fait que patir, et il ne lui serait pas possible
» de s'en distraire, ni d'y mettre du plus ou du
» moins, car elle a été prévenue et s'est plutôt
» vue dans la possession, qu'elle n'a connu qu'elle
» y devait entrer. Elle expérimente sans cesse ce
» moteur gracieux qui, dans l'accomplissement
» de ce mariage mystique, la consume d'un feu
» sacré infiniment doux et agréable, et lui fait
» chanter un épithalame continuel. Les livres ni
» l'étude ne peuvent en apprendre les façons de
» parler qui sont toutes célestes. Aussi viennent-
» elles du doux air des embrassements mutuels
» de ce Verbe suradorable et de l'âme, que, par
» les baisers de sa divine bouche, il remplit de
» son esprit et de sa vie. Je ne saurais penser à
» tout cela sans une nouvelle émotion de cœur,
» et le sentiment en est toujours demeuré en
» mon âme. Ce mot, *Verbe éternel*, m'est une
» nourriture qui me remplit sans cesse, et un
» parfum dont mon âme est continuellement
» embaumée.

» Cependant *la tendance* ayant cessé par la
» jouissance, ce sont des caresses, ce sont des

» amours qui consument l'épouse, qui la font
» expirer entre les bras de l'époux... Je m'arrête
» à penser si je pourrais trouver quelque com-
» paraison qui puisse servir à faire connaître
» ma pensée sur les embrassements du Verbe et
» de l'âme, mais je n'en trouve point. L'âme
» paraît sentir que le Verbe est Dieu, consubs-
» tantiel et égal à son Père, immense, éternel,
» infini; que toutes choses ont été faites et sub-
» sistent par lui. Toutefois, elle lui parle avec
» une familiarité inconcevable, et se regardant
» comme son épouse, elle lui dit : Vous êtes à
» moi et je suis à vous. Allons, mon époux, al-
» lons vaquer aux affaires que vous m'avez com-
» mises. Ainsi en tout elle recherche sa gloire,
» selon les connaissances qu'il lui en donne, et
» n'a plus d'autre passion que de le faire régner
» comme maître absolu sur tous les cœurs, quoi
» qu'il lui en doive coûter.

Tandis que ces choses se passaient dans l'intérieur de la jeune veuve, à l'extérieur elle ne paraissait occupée que des soins domestiques; on ne pouvait comprendre comment elle n'en était pas accablée. En faisant les affaires de sa sœur, elle songeait à assurer le salut du grand

nombre de serviteurs et de gens de travail qui avaient rapport à elle. Elle ne trouvait rien d'impossible, rien au-dessous d'elle, lorsqu'il s'agissait de les retirer des occasions d'offenser Dieu, ou de les porter à quelque action sainte; et elle était si bien entrée dans leur esprit, qu'avec une simplicité charmante, ils lui rendaient compte de toutes leurs actions, s'entr'accusant même charitablement de leurs fautes. Quelquefois, profitant de leurs bonnes dispositions, elle les assemblait pour leur faire des instructions sur leurs devoirs. Elle les reprenait avec bonté et avec zèle, quand ils s'en étaient écartés un peu; et ces bonnes gens lui étaient soumis comme des enfants à leur mère, jusque-là qu'elle les faisait lever quand ils s'étaient couchés sans avoir prié Dieu. Elle était leur refuge dans tous leurs besoins, et leur médiatrice auprès de son frère, quand ils avaient encouru sa disgrâce. Souvent ils tombaient malades par troupe, et elle se faisait tout à la fois leur garde, leur médecin et leur servante. Au milieu de tout cela, elle dit qu'elle était contrainte de céder aux touches intérieures de Celui qui possédait son cœur; qu'elle se prosternait à terre, pour le caresser en s'humiliant, et lui protes-

tait qu'il l'obligeait infiniment de lui donner les moyens de lui rendre quelque petit service par ces actions basses, dans lesquelles elle trouvait un trésor; qu'il continuait et redoublait ses caresses, et qu'alors elle était contrainte de s'enfermer, de peur d'être aperçue; car son âme brûlait d'un feu qui lui ôtait la liberté de respirer, et l'obligeait à lui parler tout haut, pour exhaler ce feu. *O mon amour!* s'écriait-elle, *je n'en puis plus: ou laissez-moi un peu respirer, ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce qu'une âme enfermée dans la prison d'un corps ne peut supporter.*

Quelquefois elle se sentait remplie d'un amour véhément, qui ne lui laissait pas le pouvoir de faire aucun acte extérieur pour se soulager. Cela durait deux ou trois jours, pendant lesquels il lui semblait que son cœur dût éclater, et elle en ressentait dans le corps une douleur si grande, que si ces accès eussent duré davantage, elle assure qu'elle en serait morte. La dissipation des affaires ne pouvait même la distraire, et ne laissait pourtant pas de la soulager un peu à l'extérieur. Enfin son cœur, comme une fournaise embrasée à laquelle on donne du jour, se dilatait avec des pa-

roles si ardentes, qu'il semblait, dit-elle, que ce fussent autant de flammes lancées par une vengeance d'amour vers Celui qui l'avait tant fait souffrir. Semblable à ces animaux mystérieux dont parle Ezéchiel, qui allaient et revenaient sans cesse sur leurs pas, selon que l'esprit les déterminait, elle disait à son divin Epoux tout ce que l'amour lui inspirait; mais le plus souvent, elle se plaignait à lui de ce qu'il ne la faisait pas mourir d'amour. « Je ne faisais, dit-elle, autre chose » ni nuit ni jour, et il m'était comme im- » possible d'arrêter cette impétuosité, n'ayant, » pour ainsi dire, aucun pouvoir sur moi. Cela, » continue-t-elle, se peut vraiment appeler un » martyre, mais il est très-aimable, parce qu'il » vient du bien-aimé. Le corps cependant souf- » frait, parce que je me voyais en un vide de » tout, et que la nature ne recevait point de sou- » lagement de l'intérieur; au contraire, elle en » recevait de la peine, jusque-là qu'il semblait » que la poitrine dût s'ouvrir. On ne le croirait » pas, mais il s'en faut bien que je dise tout ce » qui en est. J'ai été plus longtemps en cet état » qu'en aucun autre, et je m'en étonnais à cause » des occupations que j'avais et qui ne me parais-

» saient guère compatibles avec une telle disposi-
» tion. D'un autre côté, mon directeur craignant
» que ces violents assauts du divin amour ne
» m'affaiblissent trop, jugea à propos de modé-
» rer mes pénitences, et j'obéis. »

Dans ces transports, elle parlait quelquefois à Dieu avec une privauté dont ceux qui n'ont pas assez de connaissance des voies sublimes par où l'Esprit-Saint fait marcher certaines âmes choisies, seraient un peu surpris. Ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de la Théologie mystique en jugeront autrement. D'ailleurs, la sainte veuve n'épargnait rien pour se tenir dans le respect qui est dû à la Majesté divine, mais elle n'était pas la maîtresse de ces impressions.

« Toutes les grandeurs de Dieu, dit-elle, dont
» j'avais continuellement la vue, excitaient un
» si grand amour dans mon âme, qu'elle oubliait
» la majesté, sans l'oublier pourtant; mais c'est
» que je ne la voyais plus qu'amour. Attirée par
» ce regard, j'étais comme captive, ou plutôt
» comme une folle qui dit sans raison tout ce
» qu'elle dit. Il n'y a point de paroles plus char-
» mantes que celles que fournissait à mon cœur
» la véhémence de l'amour. Hors de l'oraison

» actuelle, ce n'était que transports et qu'élans.
» Allant à l'oraison, je tressaillais en moi-même
» et disais : Allons dans la solitude, mon cher
» amour, afin que je vous embrasse à mon aise,
» et que, respirant mon âme en vous, elle ne
» soit plus que vous-même par union d'amour.
» Enfin, dès que j'étais à l'oraison, je me sen-
» tais saisie par l'amour, et il me tenait collée à
» lui, en sorte que je n'étais plus à moi. Ces di-
» vins embrassements étaient interrompus par
» le sommeil, qui était une espèce de martyre à
» mon âme, et qui me faisait crier : Ah! mon
» bien-aimé, quand serai-je délivrée de cette mi-
» sère? Souvent, couchée sur mon cilice et ré-
» veillée par l'amour, je chantais, en l'honneur
» de mon bien-aimé, un cantique que son esprit
» me faisait produire. Puis, mon corps étant
» brisé de fatigues, j'étais contrainte de dire :
» Mon divin amour, je vous prie de me laisser
» prendre un peu de repos, afin que je puisse
» mieux vous servir, puisque vous voulez que je
» vive. La même chose arrivait lorsqu'au fort
» de mes occupations, ce bien-aimé m'occupait
» trop, car je le priais de me laisser agir, lui pro-
» mettant de me laisser après cela consumer

» dans ses chastes et divins embrassements. Je
» prenais quelquefois un livre, mais les efforts
» que je me faisais pour m'appliquer à ce que je li-
» sais, n'aboutissaient qu'à me causer de violents
» maux de tête, et il en était à peu près de même
» des prières vocales que j'étais obligée de par-
» tager, pour ne les pas manquer, sinon lorsque
» j'étais à la campagne à l'écart, où je chantais,
» car alors le chant me soulageait. De temps en
» temps aussi je jetais pour me distraire les
» yeux sur les campagnes; mais mon épithalame
» continuait toujours, et j'étais occupée de toute
» autre chose que de ce que je regardais. Aussi
» ce que j'en faisais n'était que pour amuser la
» partie inférieure, afin qu'elle ne pût nuire à
» l'esprit. »

J'ai déjà dit que son union avec Dieu, quoique très-intime, ne lui ôtait point la liberté de vaquer à ses affaires; mais il n'en était pas de même des conversations où elle se trouvait engagée, il ne lui était pas possible d'en suivre aucune. Ceux avec qui elle était plus souvent s'en apercevaient, et son beau-frère prenait quelquefois plaisir à lui faire des questions sur ce qu'on avait dit. Alors le rouge lui montait au

visage, et de peur de lui faire de la peine, on changeait de discours. Cette abstraction alla si loin, qu'elle ne reconnaissait pas même les personnes avec qui elle avait souvent traité d'affaires, et qu'elle fut obligée de faire de grands efforts, pour qu'on ne s'aperçût pas de ce qui se passait entre elle et le sacré Verbe incarné, dont elle continue à parler d'une manière toujours nouvelle et toujours inspirée.

« C'était, dit-elle, un continuel renouvelle-
» ment d'alliance entre mon âme et son bien-
» aimé. Si, sortant de l'union, il m'en eût fallu
» parler, cela m'eût fait voler, pour m'élancer
» encore en lui. Je m'y suis trouvée surprise en
» parlant à mon confesseur; car je me sentais
» ravir la parole, et il me fallait asseoir promp-
» tement, et *patir* en mon âme un plaisir indi-
» cible. L'union se fortifie de plus en plus, et il
» faut que ce Dieu d'amour soit le possesseur
» de tout. On ne peut plus lire ni écrire, ni ré-
» citer aucune prière. Ce sont des retours re-
» doublés, où l'âme se consomme. Elle languit,
» elle meurt sans cesse, et néanmoins cette lan-
» gueur est sa force, et cette mort est sa vie.
» L'esprit la mène où il veut, sans qu'elle lui

» résiste ; et lorsque, je ne sais par quelle incli-
» nation secrète, ou par inadvertance, quelque
» objet veut arrêter sa volonté, l'époux la ravit à
» soi, et par sa divine motion lui donne une acti-
» vité amoureuse, qui lui fait chanter ses amours.
» Ce sont des mouvements divins que la langue
» humaine ne saurait exprimer, une privauté
» des hardiesses, des retours d'amour inexpli-
» cables. Lorsque j'étais obligée d'aller à la cam-
» pagne, mon esprit était bien satisfait de se
» voir libre du grand tracas, et alors le divin
» Époux me faisait expérimenter dans le silence
» un nouveau mariage, me tenant plusieurs
» jours de suite, sans me permettre un respir,
» ni aucun retour. Je portais l'effet de ce que dit
» saint Paul, que *la parole de Dieu est efficace,*
» *qu'elle sépare l'âme d'avec l'esprit et qu'elle*
» *est plus pénétrante qu'une épée à deux tran-*
» *chants* (Hebr. 4. 12). En cette souffrance, je
» sentais une plénitude plus dure à supporter
» que toutes les douleurs d'une mort cruelle. Je
» prenais ma course pour me distraire, ou plu-
» tôt le corps, sans la participation de l'esprit,
» cherchait de la distraction. J'allais comme une
» insensée dans les allées des bois et des vignes.

» Puis l'esprit revenant à soi, abattait le corps
» qui se laissait tomber où il se trouvait. Alors
» il n'y avait rien autre chose à faire que de souf-
» frir la domination de la Personne sacrée du
» Verbe. L'âme en souffrant aime d'un amour
» fixe, qui lui est infus ; elle voit néanmoins
» qu'elle aura son retour par la privauté dont elle
» a été anoblie : mais elle veut la souffrance,
» parce qu'elle ne peut vouloir que ce que le
» Bien-Aimé veut et fait en elle par son amou-
» reuse loi. »

C'est apparemment sur de pareilles expériences que quelques mystiques ont soutenu que la volonté pouvait aimer sans le secours de l'entendement. Quoi qu'il en soit, la servante de Dieu dit encore qu'il y avait des temps où l'entendement et la volonté gardaient également le silence, et qu'alors le seul fond de l'âme chantait son Cantique d'amour : ce qu'il ne faut pas prendre dans l'exacte rigueur des termes, puisque l'âme ne peut agir que par les puissances. Mais alors le Cantique semblait tellement imprimé dans la substance de l'âme, que sans parler, ses respirs formaient l'harmonieuse mélodie qui ravissait son âme dans la pensée de ces paroles, *mon*

Dieu! mon Dieu! dont la signification avait pour elle une étendue infinie. Souvent à demi-endormie, elle les entendait au fond de son âme, et quelquefois même elle en était éveillée.

Son fils l'ayant priée, lorsqu'elle était en Canada, de dissiper certains doutes qu'il avait sur quelques expressions de ses écrits, qui lui paraissaient dures, elle répondit que tout cela ne se faisait point par méthode, mais par l'abondance de l'Esprit de grâce; en quoi l'âme éprouve ce que dit saint Paul, que *le Saint-Esprit prie pour nous avec des gémissements inexplicables.* (Rom. v. 26.) « Qui pourrait, ajouta-t-elle, » nombrer les jeux sacrés et les saintes inven- » tions du divin amour? Il n'y a que l'Esprit di- » vin qui meut ainsi ses enfants, qui les puisse, » écrire. On ferait un gros volume de chacun » de ces états, lorsqu'on en expérimente l'acte » formel, et cela délasserait la nature qui souffre.

Quelquefois, dans ces violents accès, il lui prenait un nouveau désir de mourir, qui la consumait de sorte qu'elle desséchait à vue d'œil. Elle s'en plaignait à Celui qui était l'auteur de sa peine. » O Amour! lui disait-elle, quand vous embras- » serai-je? n'avez-vous point pitié de moi dans

» le tourment que je souffre? Hélas! hélas! mon
» amour, ma beauté, ma vie! au lieu de me
» guérir, vous vous plaisez à mes maux. Votre
» amour le peut-il souffrir? venez donc, que je
» vous embrasse, et que je meure entre vos bras
» sacrés! Dans un autre transport, elle s'écriait:
» Amour! suradorable amour! le suprême ami
» de mon cœur, que fais-je ici-bas sur la terre
» parmi les souillures du monde? Ne savez-vous
» pas, ô mon Bien-Aimé! qu'aux âmes qui vous
» aiment, c'est une chose insupportable que
» d'être séparées de vous, et de vous voir offen-
» ser par de si misérables sujets? » Un jour, souf-
frant les assauts de l'amour, et tout ensemble la
vue de ses fautes, ces deux peines qui la pres-
saient également, la firent s'écrier: « O pureté!
» ô netteté! de quelle importance est la moindre
» faute! Retranchez donc en moi ce qui s'oppose
» au pur amour. Mon doux amour! mes délices
» adorables! ne savez-vous pas que mon désir est
» véritable? oui, vous le savez, car mon cœur
» est nu en votre présence. Que je sois donc
» toute vôtre, comme vous êtes tout mien : pos-
» sédez-moi, et que je vous possède par un
» mélange d'amour. Autel sacré, que ce sacri-

» fice se fasse sur vous! Brasier adorable, faites
» brûler celle qui ne veut vivre que dans vos
» flammes! Mais, ô secret impénétrable! je vis
» et je meurs tout ensemble. Je vis, parce qu'on
» ne peut être uni à vous sans vivre de votre
» vie; et je meurs, parce que cette union est une
» mort qui fait fuir tout ce qui n'est pas vous.
» Ainsi, vivante et mourante, je ne suis pas à
» moi, mais à vous. »

Il n'est pas étonnant que cette âme, ainsi livrée aux saintes saillies et aux plus extrêmes ardeurs de l'amour, tirât sa force de la communion; mais que des austérités, dont le récit fait frémir, fussent pour son corps, déjà abattu par ces opérations divines, une source de force, sans quoi elle aurait succombé, c'est un de ces mystères de la vie mystique, que ne comprennent pas même ceux qui en font l'expérience.

Le martyre d'amour qui faisait alors la disposition habituelle de la vertueuse veuve, consiste particulièrement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudrait aimer, et autant qu'on le connaît aimable; car plus on aime et plus l'on veut aimer: l'amour, par ses accroissements continuels, devient insatiable; et cette *insatiabilité*,

s'il est permis de s'exprimer ainsi, échauffe et dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort.

Le désir ardent qu'elle avait de voir Dieu aimé, la portait quelquefois à de saintes folies. Ayant rencontré dans la rue un Religieux de sa connaissance, elle l'aborda, et d'un air d'enthousiasme : « Mon Père, lui dit-elle, aimez-vous » Dieu ? car si vous ne l'aimez pas, je ne puis » vous parler. » Une autre fois, étant en oraison, elle entendit au fond de son âme ces paroles du Cantique : *Vulnerasti cor meum, Soror mea Sponsa; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum* (Cant. 4. 9); et aussitôt elle répondit: « Si je vous ai blessé, ce n'est qu'en vous ren- » voyant les traits que vous lanciez sur mon » cœur. » Ce qui suit dans son Journal, mérite encore d'être rapporté; il renferme de grands secrets de cet amour qui faisait tout à la fois sa joie et son tourment.

« D'autres fois, disait-elle, je sentais que » mon esprit voulait suivre l'Esprit du divin » Sauveur, qui semblait aussi le vouloir attirer » à lui. Le corps souffrait et ressentait vivement » cette division : mais la douceur de l'union de

» la Personne sacrée du Verbe avec l'Esprit
» répandait dans la partie inférieure une séré-
» nité qui la tirait de la langueur, et me faisait
» concevoir par expérience ce que dit l'Épouse
» au Cantique: *Mon âme est toute fondue d'a-*
» *mour, lorsque mon Bien-Aimé a parlé*, (Cant.
» 5. 6.) Puis je retournais dans un autre état
» d'union, qui causait l'activité amoureuse, et
» les douces privautés avec le divin Epoux. La
» nature n'y participait point par sentiment,
» mais elle y était soutenue par une voie fort
» secrète. Il n'est pas possible de dire combien
» il y a de ressorts dans ces voies de l'Esprit,
» surtout quand on continue dans un amour
» actuel, où l'Esprit de Dieu se plaît à découvrir
» à l'âme son épouse, ses richesses et ses magni-
» ficences divines.

C'est ainsi que le Verbe incarné faisait souffrir à son épouse tout ce que l'agonie a de plus douloureux. Souvent, pour exhaler son feu, elle était obligée d'aller à l'écart se plaindre tout haut à Celui qui la faisait souffrir. D'autres fois, la violence de ces assauts l'obligeait à se jeter par terre. Quand elle était devant le monde et qu'elle n'était pas en liberté de sortir, il lui fallait s'ap-

puyer, ou tenir ses mains attachées à sa ceinture; encore avait-elle bien de la peine à empêcher qu'on ne s'aperçût de quelque chose. De temps en temps elle perdait tout sentiment; ce qui se faisait avec beaucoup de douceur. Souvent elle sentait dans le cœur comme si on le lui eût percé à grands coups redoublés. Enfin elle est convenue depuis, qu'encore qu'elle soupirât après la solitude, jamais elle n'eût pu résister à la violence de l'amour, si elle n'eût été occupée autant qu'elle l'était dans les affaires extérieures.

Un jour elle tomba malade. Les médecins appelés la trouvèrent fort souffrante, mais ne comprirent rien ni dans son mal, ni dans la manière dont elle le déclarait. Entre autres choses, elle disait qu'elle sentait au cœur une douleur comme si elle eût été blessée avec un fer émoussé. On ne laissa pas de lui faire bien des remèdes, qui tous furent parfaitement inutiles. A la fin, les médecins la quittèrent, en disant que Celui-là seul pouvait guérir la plaie de son cœur qui la lui avait faite.

Ce fut ainsi que Madame Martin vécut jusqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, regardant tous ces transports, ces langueurs et ce martyre

habituel, comme les épreuves du noviciat de la vie intérieure qu'elle espérait de mener, et qu'elle mena en effet jusqu'à sa mort, dans une plus grande paix. Voici comme elle s'exprime sur ce changement. « Enfin, dit-elle, Notre-Seigneur » m'ôta ces grands transports et ces accès vio- » lents qui m'avaient tant fait souffrir, et depuis » ce temps-là mon âme est demeurée dans son » centre, qui est Dieu. Ce centre est en elle- » même, et elle y est au-dessus de tout sentiment. » C'est une chose si simple et si délicate, que je ne » la puis exprimer. On peut parler de tout, on » peut lire, écrire, travailler, et faire tout ce » que l'on veut, sans se distraire de cette occu- » pation, et sans cesser d'être uni à Dieu. Au » bout de quelque temps, je craignis de tomber » dans l'illusion ; et je m'adressai à Dieu, pour « le conjurer qu'il ne le permît pas. Il me ré- » pondit intérieurement : Demeure là; je veux » que tu fasses ici ce que les Bienheureux font » dans le ciel. Je compris par ces paroles que » cet état est d'une grande pureté, et que qui » sait s'appliquer à Dieu, bénir sa bonté, et de- » meurer collé à lui par union d'amour dans le » fond de son âme, où tout est calme et dé-

» gagé des sens, jouit, autant qu'il se peut ici-
» bas, des biens et de la félicité des Saints. Les
» orages des tentations n'arrivent point là, et
» rien ne peut tirer l'âme de cet heureux séjour,
» que son infidélité. »

Quoique la parole de Dieu l'eût rassurée sur son état, elle ne laissa pas d'en parler à son confesseur et à un autre Père Feuillant, nommé dom Eustache de Saint-Paul, fort habile homme dans la science des Saints. L'un et l'autre approuvèrent sa voie, et l'exhortèrent à la fidélité envers un Dieu qui se montrait si libéral à son égard. Ce qu'elle dit, que les tentations ne vont point jusqu'au séjour de l'âme dans la disposition qu'elle vient de décrire, elle l'explique ailleurs en ajoutant que, dans cet état, les tentations n'entrent point jusqu'au fond de l'âme, qui est le cabinet de Dieu, et où l'épouse jouit de l'époux dans la paix, tandis que les sens sont dans le trouble.

Cependant son fils, dont l'éducation seule l'avait jusque-là retenue dans le siècle, étant en âge de se passer de ses soins, elle songea tout de bon à suivre la voix du Seigneur qui l'appelait à la Religion. A mesure que le divin Sauveur la remplissait de son esprit, le monde lui deve-

nait insupportable; et bientôt la nécessité où elle se trouvait d'y demeurer encore, quoique Dieu lui donnât des assurances que cela ne durerait pas longtemps, fût pour elle un vrai martyre. Est-il possible, lui dit-elle un jour, dans un transport où cette peine l'avait jetée : « Est-il possi-
» ble, mon chaste amour, que vous ne soyez
» point touché de mes plaintes et de mes gémis-
» sements? Vous me faites voir et goûter les biens
» qui sont cachés dans vos trésors évangéliques;
» vous charmez mon âme par leur beauté; vous
» me consumez dans ma langueur : quel plaisir
» prenez-vous de me faire ainsi souffrir? Ah!
» il faut pourtant que vous m'éloigniez de ce
» monde, puisque son esprit est si contraire au
» vôtre. Accordez-moi donc cette grâce, ou ôtez-
» moi la vie. »

Jusque-là elle n'avait point encore fait choix d'aucune religion. La lecture des œuvres de sainte Thérèse la faisait pencher du côté des Carmélites ; mais le Général des Feuillants étant venu sur ces entrefaites à Tours, lui offrit une place aux Feuillantines, et lui ajouta que si elle voulait prendre ce parti, l'Ordre se chargerait de l'éducation de son fils. Cette proposition n'é-

tait pas, ce semble, à rejeter, d'autant plus qu'elle levait en un moment tous les obstacles qui retenaient la servante de Dieu dans le siècle. D'ailleurs les Feuillantines faisant profession d'une grande solitude, et leur règle étant très-austère, il y avait de quoi la dédommager de ce qui l'attirait aux Carmélites. Mais Dieu avait d'autres desseins, et cette âme fidèle ne pouvait se déterminer qu'à ce qu'elle connaissait être de sa volonté. Elle ne fit donc point de réponse positive au Général des Feuillants, et continua de consulter Dieu. Sur ces entrefaites, les Ursulines s'établirent à Tours. Madame Martin avait entendu parler de ces religieuses, et avant même qu'elle sût rien de leur institut, elle s'était sentie fortement attirée à se ranger parmi elles. La connaissance qu'elle eut de leurs fonctions fortifia cet attrait, et elle n'espéra point de trouver ailleurs de quoi contenter le désir extrême qu'elle avait de travailler au salut du prochain. Mais comme elle n'avait point de bien, elle ne voyait pas grande apparence qu'elle pût être reçue dans une maison qui n'était pas encore bien fondée; et elle croyait que la prudence ne lui permettait pas de refuser les offres du Général des Feuil-

lants. Après que sa raison eut ainsi longtemps combattu contre des désirs, un jour ces mêmes désirs furent changés en une inspiration si forte, qu'il lui semblait que tout ce qu'il y avait au monde la menaçait de ruine (ce sont ses termes) si elle ne se sauvait promptement aux Ursulines. La première chose qu'elle fit alors, fut d'exposer à son confesseur tout ce qui se passait dans son âme; et ce religieux, quelque envie qu'il eût de donner une sainte à son ordre, ne balança pas sur son exposé, à lui dire que, non-seulement Dieu la voulait aux Ursulines, mais que pour ne pas se rendre coupable d'infidélité, il fallait qu'elle usât de diligence, et ne différât pas d'un moment l'exécution d'un ordre qui lui était intimé d'une manière si sensible.

Ce n'était pas seulement aux Feuillantines qu'on avait voulu l'engager. Dans le temps de sa plus grande incertitude sur le choix d'une religion, l'évêque de Dôle passant par Tours, et surpris de ce qu'on lui disait de l'excellent esprit et de l'éminente vertu de la jeune veuve, la voulut voir. Il fut charmé de l'entretien qu'il eut avec elle, et n'omit rien pour l'engager à le suivre dans son diocèse, où il prétendait com-

mencer par elle, l'établissement d'un monastère de la Visitation, qu'il voulait y fonder. Elle le pria de lui donner le temps de consulter Dieu; et au bout de quelques jours, elle lui répondit qu'elle était bien mortifiée de ne pouvoir profiter de l'honneur qu'il lui faisait, mais qu'elle croyait que Dieu ne la voulait pas chez les Filles de Sainte-Marie.

Cependant la difficulté qui l'avait empêchée d'abord de songer aux Ursulines, subsistait encore toute entière, lorsqu'elle apprit que la Mère Françoise de Saint-Bernard, qui était fort de ses amies, venait d'être élue Supérieure de la nouvelle maison de Tours. Cette élection lui fit concevoir quelque espérance; mais il y eut plus. La Supérieure, que Dieu conduisait par des voies assez semblables à celles de Madame Martin, ne se vit pas plutôt chargée de la Communauté, qu'elle fut fortement inspirée d'y attirer son amie; et dès le jour même qu'elle fut élue, elle la fit appeler pour lui communiquer son dessein. La servante de Dieu reçut avec toute la reconnaissance possible la proposition que lui faisait la Supérieure; mais ce n'était pas sa coutume de rien conclure, sans en avoir

traité avec Dieu et avec son Père spirituel. Ainsi elle pria la Mère de Saint-Bernard de trouver bon qu'elle prît du temps avant que de rien résoudre. Etant retournée chez elle, et voulant examiner devant le Seigneur l'offre qu'on venait de lui faire, elle retomba tout-à-coup dans ses premières irrésolutions, mais d'une manière d'autant plus violente, que ce n'était plus qu'une pure tentation. L'artifice qu'employa particulièrement le tentateur pour la porter à résister aux volontés de Dieu, fut de lui remettre devant les yeux le peu de soin qu'elle avait des intérêts de son fils et des siens, et de lui faire croire qu'elle était dans l'obligation de rester dans le siècle, pour réparer les fautes qu'elle avait faites en cette matière. Cette attaque fut assez longue; mais enfin Dieu vint au secours de sa servante. Il lui fit connaître qu'elle n'avait rien fait que par son ordre, et lui inspira une ferme confiance que sa divine Providence aurait soin d'un fils, pour qui elle n'avait voulu amasser d'autre trésor que ceux du ciel. Dès que les ténèbres de son esprit furent dissipées, et qu'il n'y eut plus qu'à s'élever au-dessus des tendresses de la nature en se séparant de son fils, elle

se résolut à faire le sacrifice; et les Ursulines ayant consenti de la recevoir sans dot, le jour fut pris pour son entrée.

La vertueuse veuve croyait toucher le port, lorsqu'un orage imprévu l'en écarta. Son fils disparut tout-à-coup; ce qui la mit dans une grande inquiétude, et donna à penser à bien du monde. On ne manqua pas de dire qu'il fallait qu'une femme fût bien imprudente et bien dénaturée, d'abandonner son fils à l'âge où il avait le plus besoin de sa vigilance; et cela, après qu'elle ne s'était nullement mise en peine de lui amasser de quoi vivre honnêtement, et le pousser selon son état. L'esprit de ténèbres se mit de la partie, et transformé, à son ordinaire, en Ange de lumière, lui livra les plus rudes assauts. La pauvre mère, dans cette situation, crut devoir aller chercher de la consolation auprès de la Supérieure des Ursulines. A peine était-elle au parloir, que son directeur y entra. Il ne savait rien encore de ce qui faisait le sujet de la douleur dont sa pénitente était accablée; elle le lui apprit, et s'attendit bien que ce Religieux, qui avait pour elle une tendresse vraiment paternelle, prendrait part à sa peine; mais elle se

trouva bien loin de compte, lorsque le Père, prenant un ton extrêmement sévère, lui dit, ou qu'elle n'avait guère de foi, si elle ne croyait pas que cet accident fût arrivé par un ordre secret de la Providence; ou, si elle le croyait, qu'elle n'était guère soumise aux ordres de Dieu. Qu'elle faisait assez voir que ses vertus étaient superficielles, et qu'elle devait bien craindre que ce ne fussent plutôt des ruses du démon de l'hypocrisie, que le fruit d'une véritable piété.

Il y a beaucoup moins à craindre pour les grandes âmes d'une conduite austère de la part des directeurs, que de cette lâche complaisance où tombent la plupart, faute de savoir de quelle importance il est de ne pas laisser entrevoir aux personnes qu'ils dirigent, l'idée qu'ils ont de leur vertu. Dom Raymond de Saint-Bernard était un grand maître dans cet art, et il savait d'autant mieux la route par laquelle il fallait mener les âmes à la plus haute perfection, qu'il y marchait lui-même, et qu'il y avait fait de grands progrès. Tandis qu'il parlait, sa pénitente était à ses pieds, s'humiliant encore plus qu'on ne l'humiliait. Cependant son cœur, abîmé dans la tristesse, jeta un soupir : le directeur en prit

occasion de lui faire de sanglants reproches sur sa sensibilité. Il ajouta à cela les choses les plus dures et les plus méprisantes; après quoi il lui commanda de se lever, et de sortir, en lui disant que la maison de Dieu n'était pas faite pour des âmes aussi imparfaites qu'elle était. L'humble veuve obéit, fit une profonde révérence, et se retira. Dès qu'elle fut sortie, le Père et la Supérieure demeurèrent quelque temps comme immobiles dans l'admiration d'une vertu si rare, et la compassion succédant à l'admiration, ils ne purent se défendre de verser bien des larmes.

Mais quelque affligée que fût Madame Martin, le fond de son âme était dans sa paix ordinaire. Deux choses surtout la fortifiaient dans cette disgrâce. La première était la circonstance du temps auquel elle avait perdu son fils, qui était celui auquel on lit dans l'Évangile, que le Fils de Dieu resta dans Jérusalem à l'insu de ses parents, et qu'il fut trois jours perdu pour eux. La seconde était la prédiction que lui avait faite, quelque temps auparavant, un saint Religieux, qu'elle recevrait bientôt une grande faveur du ciel; mais que pour s'y disposer, il lui faudrait porter une grande croix. Elle ne douta

point que cette croix ne fût la fuite de son fils, et que par cette épreuve Dieu ne la préparât à son entrée en Religion. Elle ne se trompa point. Comme elle avait mis de tous côtés des gens en campagne, son fils ne put aller bien loin, et fut trouvé sur le pont de Blois, d'où on le ramena à Tours, le troisième jour de son départ. On a su depuis que son dessein était d'aller à Paris, chez le correspondant de son oncle, et que ce qui lui avait fait prendre cette résolution, était un certain air sombre et froid avec lequel son oncle et sa tante, dont jusque-là il n'avait reçu que des caresses, le regardaient, depuis qu'ils savaient la résolution de sa mère, que lui-même ne savait pas encore.

Le retour de cet enfant ne fit point cesser les murmures que sa fuite avait excités. Cependant une voix intérieure qui suivait partout la vertueuse mère, lui faisait comprendre qu'il était temps de quitter le monde. Son confesseur la pressait de son côté, et elle se résolut à obéir sans délai. Cette résolution ne fut pas plutôt prise, que tous ses doutes et ses scrupules s'évanouirent. Son union avec Notre-Seigneur fut accompagnée d'une impression si forte, qu'elle

en perdait le repos de la nuit. Le fruit de cette opération, fut un abandon général d'elle-même et des intérêts de son fils; une grandeur d'âme qui l'éleva au-dessus des sentiments de la nature; une paix inébranlable et une admirable allégresse, qui la fit voler à l'exécution des ordres du Ciel. Une âme si flexible aux moindres mouvements de la grâce, et si bien disposée à faire tout ce qu'elle connaîtra être la volonté de Dieu, peut s'assurer qu'elle n'agit guère que par l'impression que lui donne l'Esprit-Saint, et que c'est lui qui règle toutes ses démarches par son souffle divin. Madame Martin prit donc jour pour entrer au noviciat des Ursulines; et ce jour venu, elle appela son fils, et lui parla en ces termes :

« Mon fils, je ne puis plus différer à vous faire » part d'une chose que j'ai cru vous devoir tenir » cachée jusqu'à présent. Dès le moment que je » perdis votre père, avec qui je n'ai vécu que » deux ans, Dieu m'inspira le dessein de quitter » le monde, et d'embrasser la vie religieuse. Il » ne m'en demandait pas alors l'exécution, par- » ce que je vous étais nécessaire; mais aujour- » d'hui cette raison ne subsiste plus. Il faut donc, » mon cher fils, que j'obéisse. Quel honneur

» pour moi, que Dieu m'ait ainsi choisie pour
» le servir dans sa maison! et quel avantage
» pour vous d'avoir une mère qui ne sera plus
» occupée qu'à offrir au Seigneur des vœux pour
» votre salut! vous jugez bien que je n'ai pas be-
» soin de votre consentement, puisque le grand
» Maître a parlé : je veux cependant bien vous
» le demander, et je m'assure que vous ne me
» le refuserez pas. « A ces mots, elle regarda son fils sans rien dire, et d'un air sérieux mêlé de tendresse, qui le déconcerta; aussi fut-il assez long-temps interdit, et dans son étonnement il ne put faire que cette réponse d'enfant. « Je ne
» vous verrai donc plus, ma chère mère? Il ne
» s'ensuit pas, reprit la courageuse mère; vous
» me verrez, mon cher fils, tant qu'il vous
» plaira. Puisque cela est, repartit l'enfant en-
» core tout ému, je le veux bien. Alors la ser-
» vante de Dieu continua ainsi : J'aurais eu bien
» de la peine, mon cher fils, à me séparer de
» vous, si vous vous y étiez opposé; mais puis-
» que vous y consentez, je me retire, et vous
» laisse entre les mains de Dieu. Vous n'avez
» point de biens; mais celui que j'ai choisi pour
» mon héritage, sera aussi le vôtre, et si vous

» avez sa crainte, vous posséderez le plus pré-
» cieux trésor de la terre. Vous n'aurez plus
» de mère ici-bas ; mais dans le ciel vous en avez
» une qui vous dédommagera bien de la perte
» que vous allez faire. Soyez-lui fidèle, ayez en
» elle une entière confiance, et elle ne vous
» manquera jamais au besoin. Je vous ai re-
» commandé à ma sœur, qui m'a promis d'a-
» voir soin de vous. Ayez pour elle le même
» amour et le même respect que vous avez
» eus jusqu'ici pour moi. » Elle finit en donnant à ce cher fils de très-salutaires avis : elle l'embrassa et se disposa à partir.

C'était un matin 23 de janvier. Elle était allée de bonne heure recevoir la bénédiction de son Archevêque, qui voulut la voir : un assez grand nombre de ses amis et de ses parents lui firent cortége, et son fils était à ses côtés. La plupart de ceux qui l'accompagnaient, et presque tous ceux qui se trouvèrent sur son passage, voyant cet enfant fondre en pleurs, ne purent retenir leurs larmes. Elle n'y fut pas insensible, et elle a depuis avoué que son fils lui avait alors fait tant de compassion, qu'il semblait qu'on lui arrachât l'âme : mais rien ne parut de cette sen-

sibilité. A la porte du monastère, elle trouva son confesseur, et se jeta à ses pieds. Le Père lui donna sa bénédiction. Elle se prosterna ensuite devant la Supérieure, qui la reçut avec de grandes marques de joie. Elle ne s'attendait, n'ayant point apporté de dot, qu'à être sœur converse : mais elle avait affaire à une fille bien éloignée de ces manières intéressées, qu'on ne voit que trop souvent parmi les personnes qui devraient être les plus dégagées des biens de la terre. Elle fut reçue pour être Religieuse de Chœur, et commença dès le jour même les exercices du Noviciat.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

A son entrée en Religion on lui fait quitter toutes ses pénitences. La manière dont elle se comporte envers les autres Novices et à l'égard de ses Supérieures. Son fils lui cause de grandes inquiétudes. Dieu lui promet qu'il aura soin de son fils, et cette promesse commence d'abord à s'exécuter. Elle s'offre à souffrir pour lui tout ce qu'il plaira au Seigneur, et son offre est acceptée. Ses peines cessent, et elle jouit d'une grande paix. Elle est, pour la troisième fois, éclairée dans un ravissement sur le mystère de la sainte Trinité. Elle prend l'habit de Religion, et reçoit l'intelligence de la sainte Ecriture. Effets de cette faveur. Elle entre dans de grandes peines. Elle perd son directeur, et demeure sans soutien de la part des hommes. Un confesseur la fait beaucoup souffrir. Elle est délivrée pour quelque temps de ses peines, et fait ses vœux. Elle retombe dans ses peines. Elle est fort pressée intérieurement de se mettre dans la conduite des PP. Jésuites. On lui ordonne de s'ouvrir au Père de la Haye, qui lui fait mettre par écrit tout ce qui lui est arrivé jusque-là, et la console beaucoup. Le fruit qu'elle tire de ses peines. On la charge de l'instruction des Novices. Les commencements de sa vocation pour le Canada dans un songe mystérieux. Son exactitude à s'acquitter de son emploi, et la grâce qu'elle avait reçue pour cela. Elle compose son Catéchisme sous le titre d'Ecole Chrétienne. Quelques-

unes des maximes qu'elle inspirait à ses Novices, et les faveurs qu'elles produisaient. Nouveau ravissement, où le Canada lui est montré. On forme en ce pays-là le dessein d'y établir des Ursulines. Madame de la Peltrie est fortement inspirée de consacrer sa personne et son bien au service des Sauvages. Elle en reçoit l'ordre dans un ravissement. Elle s'y engage par vœu dans une maladie, et sur-le-champ elle est guérie. La Mère de l'Incarnation reçoit de nouvelles grâces de Dieu, qui la disposent à la vie apostolique. Sentiments de Monsieur de Bernières sur ce qui se passe entre Dieu et elle dans un ravissement. Sa vocation au Canada est approuvée de quelques-uns et combattue de plusieurs. Les obstacles qu'elle y rencontre. La manière dont on l'éprouve, et sa conduite au milieu de tout cela.

OUT ce que la Religion a de plus pénible, étant beaucoup au-dessous de ce que pratiquait déjà la nouvelle Novice depuis bien des années, on peut juger combien le joug du Seigneur lui parut doux, et quels charmes elle trouva dans la vie tranquille et retirée qu'elle commença de mener dans le cloître. La première épreuve à laquelle on mit son obéissance, fut de lui faire quitter toutes ses austérités pour la réduire au train de la vie commune; et sa prompte soumission à cet ordre fit bien voir que c'était l'Esprit de Dieu qui l'avait portée à exercer de si excessives austérités sur elle-même. Elle ne ressentit pas même le

moindre mouvement contraire à ce que l'on souhaita d'elle.

Une autre chose donna encore une grande idée de sa sainteté ; ce fut la manière simple dont elle se comporta avec les autres novices. On s'attendait qu'étant dans un âge mûr, et ayant des connaissances et une expérience qui devaient naturellement lui rendre assez insipide la conversation de ces jeunes filles, ce serait beaucoup gagner sur elle que de n'en rien témoigner à l'extérieur : mais on fut bien surpris de la voir s'accommoder avec un air fort aisé à toutes leurs manières, entrer même, autant qu'il était possible, dans leurs petits amusements; et leur cacher si adroitement tous les dons de la nature et de la grâce que le Seigneur avait mis en elle, qu'on l'eût prise pour la plus ignorante de toutes, et la moins versée dans les affaires du monde et dans les voies de Dieu. Il arriva de là, que toute cette jeunesse, charmée de cette simplicité et de ces manières franches qu'elle voyait en elle, et saisie en même temps de je ne sais quel sentiment intérieur de vénération, que leur inspirait un certain air de sainteté que respiraient ses actions les plus communes, conçurent pour elle cet amour

tendre et respectueux qu'on ne porte qu'aux saints. Sa conduite à l'égard de la maîtresse des novices n'était pas moins édifiante. Cette bonne religieuse, qui ne pouvait s'empêcher de la respecter, ne se lassait point d'admirer jusqu'où allait sa soumission et son exactitude dans l'observance des moindres règles et des plus légères pratiques. De cette sorte, la maîtresse et la novice se causaient mutuellement bien de la confusion; l'une par les marques de considération qu'elle se voyait forcée de donner à son élève; et celle-ci, par l'humble dépendance, et le respect profond qu'elle témoignait en toute rencontre à celle qu'elle regardait comme l'ange du Seigneur qui la devait conduire dans la terre de promission. Au reste, ce qui la fit si aisément descendre aux menues observances de la religion, c'est qu'elle comprit que la volonté de Dieu ne s'y trouvait pas moins que dans les plus grandes choses, et qu'elle n'oublia jamais que c'est uniquement de la conformité de notre volonté à celle de Dieu que les plus grandes actions tirent leur prix. Avec ces principes tout lui devint précieux, et on s'aperçut bientôt qu'on n'avait rien à craindre pour elle des dons qu'elle avait reçus du ciel.

Cependant la joie que goûtait la servante de Dieu dans sa chère solitude, ne fut pas longtemps bien pure. Plus son fils avait été facile à lui accorder le consentement qu'elle avait bien voulu lui demander, plus dans la suite fit-il d'efforts pour le rétracter, et pour rendre cette rétractation efficace. Ce changement ne vint pourtant pas de lui. Une des choses qui y contribuèrent le plus, ce fut qu'il entendit de tout côté blâmer la conduite de sa mère; mais ce qui le mit en feu, c'est que ses compagnons d'étude commencèrent à lui faire une cruelle guerre, sur ce qu'il avait souffert que sa mère l'eût abandonné sans biens, pour s'aller enfermer dans un cloître. Quelques-uns même lui firent remarquer qu'étant sans ressources, il ne pouvait manquer de tomber dans le mépris, et il ne s'aperçut que trop qu'il en était déjà quelque chose. Cela joint aux tristes réflexions qu'il avait déjà faites, lui firent prendre sans peine les impressions qu'on voulut lui donner; et un jour que ses compagnons le trouvèrent plus ému qu'à l'ordinaire, ils l'abordèrent en fort grand nombre, et prenant sur-le-champ leur résolution : « Allons, » lui dirent-ils, tous ensemble, allons faire tant

» de bruit à la porte des Religieuses, que nous » les obligions à te rendre ta mère. » Il les crut, et les suivit; et en un moment, ils mirent en alarme tout le quartier.

La grâce ne détruit point la nature ; et la servante de Dieu a avoué, dans ses mémoires, que cette épreuve lui fut extrêmement sensible. Entendant les cris étranges de cette jeunesse mutinée, elle distingua bientôt la voix de son fils qui, d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, criait de toute sa force qu'on lui rendît sa mère. C'était à chaque fois autant de coups de poignard qui lui déchiraient le sein, et ce qui redoubla sa peine, ce fut la crainte qu'elle eut que la communauté, lassée de tant d'importunités, et effrayée de tous ces tumultes, ne la renvoyât. « J'en traitais, dit-elle, humblement et » amoureusement avec Notre-Seigneur, pour » l'amour duquel j'avais abandonné mon fils, » et par ce moyen mon âme demeurait en paix. » Nos Mères pleuraient de compassion, entendant les cris et les pleurs de cet enfant. Il venait à l'église lorsqu'on disait la messe, et passant la tête par la fenêtre de la grille de la » communion : Hé! disait-il, les larmes aux

» yeux et d'une voix entrecoupée de sanglots, » rendez-moi ma mère. Il allait au parloir, et » pressait la tourière de dire qu'on me rendît, » ou qu'on le fît entrer avec moi. On m'en- » voyait le voir : je le consolais, je l'apaisais par » quelque petit présent que me fournissaient » les Religieuses; et je remarquais qu'en s'en » allant, il marchait à reculons pour me voir » par les fenêtres du dortoir, et qu'il n'en dé- » tournait point les yeux qu'il n'eût perdu de » vue le monastère. »

Cette bourrasque dura longtemps, et c'était presque tous les jours à recommencer. D'ailleurs, on parlait plus mal que jamais du dessein de la vertueuse mère, et elle n'ignorait rien de tout ce qu'on en disait. Car il se trouve toujours de ces esprits mal faits, officieux à causer du chagrin, et qui prenant les choses par le plus mauvais endroit, veulent encore qu'on leur ait obligation des mauvais quarts d'heure que leurs rapports indiscrets ont fait passer. Marie de l'Incarnation (c'est le nom que Madame Martin prit en entrant en Religion, et que nous lui donnerons désormais) soutint tous ces assauts avec une fermeté qui étonnait les uns, choquait les autres,

et ravissait d'admiration tous ceux qui se connaissaient en vertu et en grandeur d'âme. « J'a-
» vais, dit-elle, devant les yeux tout ce qui pou-
» vait arriver, et j'en portais amoureusement
» la croix pour l'amour de mon cher Jésus, le-
» quel un jour, comme je montais les degrés de
» l'appartement des Novices, m'assura par pa-
» roles intérieures, et avec un grand amour,
» qu'il aurait soin de mon fils. »

L'effet suivit d'assez près la promesse. Le Père Recteur des Jésuites de Rennes étant venu à Tours vers ce même temps, l'Archevêque de cette ville et Dom Raymond de Saint-Bernard, l'engagèrent à se charger de faire étudier l'enfant dans son collége. Il était temps de lui procurer une semblable éducation : le chagrin qu'il avait conçu de la perte de sa mère, l'avait tellement dérangé de ses exercices de piété et de ses études, qu'on eut tout sujet de craindre qu'il ne se débauchât tout-à-fait. Ce devait être une chose bien sensible à une mère qui n'avait jamais souhaité à son fils que l'innocence et la piété, et qui, pour lui procurer ces deux précieux trésors, avait différé de douze ans son entrée en Religion. Aussi l'ennemi de son

salut s'en était-il servi pour lui persuader de retourner dans le siècle. « Mon entendement, dit-
» elle, fut tellement obscurci, que je commen-
» çai à regarder comme des imaginations toutes
» les certitudes que j'avais cru avoir touchant ma
» vocation. Pour tout cela néanmoins je ne sor-
» tais pas de la familiarité avec Notre-Seigneur.
» Un jour il m'inspira la pensée de lui demander
» de souffrir encore davantage pour mon fils, et
» aussitôt je lui dis avec beaucoup d'ardeur :
» O mon amour ! faites-moi souffrir toutes les
» croix qu'il vous plaira, pourvu que cet enfant
» ne vous offense point; car j'aimerais mieux
» mille fois le voir mourir que de le voir tomber
» dans un seul péché. Oui, je consens d'être
» martyrisée en toutes manières, pourvu que
» vous en preniez le soin. A peine avais-je dit
» cela que je me sentis exaucée. » Nous verrons dans la suite le besoin qu'avait le jeune enfant de ce saint pacte que fit sa mère avec la divine Majesté, et les effets qu'eurent les souffrances de la mère à l'égard du fils.

Cependant à peine la servante de Dieu respirait-elle après cette seconde attaque, qu'il lui en fallut soutenir une troisième qui eut encore quel-

que chose de bien rude. Quoique depuis son mariage elle n'eût presque point vécu avec son père, si ce n'est la première année de son veuvage, cependant ce bon homme fut si touché de la voir entrer en Religion, que quand elle alla lui dire adieu, il l'assura qu'il en mourrait. Effectivement il mourut au bout de six mois. On prit encore occasion de cet accident pour déclamer contre sa retraite; mais Dieu, qui ne permet point qu'on soit éprouvé au-dessus de ses forces, la soutint dans toutes ces occasions d'une manière si sensible, que jamais elle ne goûta plus de douceurs et ne jouit d'une plus grande paix.

Enfin tous les orages cessèrent, et le monde, tout corrompu qu'il est, commença de rendre justice à son courage ; elle avoua qu'il fallait qu'une sagesse toute céleste fût l'âme et la règle de sa conduite. On en jugea ainsi par la manière tout-à-fait admirable dont elle se comportait parmi tant de sujets de s'affliger et de se troubler. « Mais si l'on avait vu, dit-elle, ce que » Dieu opérait dans mon Âme, assurément on » m'eût aidée à chanter ses miséricordes. L'état » d'union où j'étais pour lors, ajoute-t-elle, » tenait l'âme même en silence; et j'étais comme

» une personne à qui, sortant du combat, on
» donnerait un lit de fleurs odoriférantes pour
» se reposer. Mon âme en ce temps était adhé-
» rente aux douces impressions de l'esprit du
» sacré Verbe incarné, qui la disposait à de gran-
» des choses dont il ne lui découvrait pas en-
» core le secret. Mais elle n'en désirait pas sa-
» voir davantage, car elle ne voulait qu'aimer. »
Cette curiosité que Marie de l'Incarnation dit ici qu'elle avait soin d'éviter dans les voies spirituelles, elle l'a toujours regardée comme une des choses des plus capables de faire de faux pas dans le chemin de la perfection. « Cette démangeaison de savoir a cependant, ajoute-t-elle,
» quelque chose d'assez spécieux, puisqu'il s'agit
» de connaître des choses saintes et divines;
» mais elle renverse et trouble les puissances;
» en sorte qu'à peine peut-on distinguer l'es-
» prit de grâce d'avec l'esprit de nature, ce qui
» fait tomber l'âme en de lourdes fautes, et la
» tient continuellement errante dans la voie de
» l'esprit. Si j'étais capable, continue-t-elle, de
» donner conseil aux âmes que Dieu appelle à
» la contemplation, ce serait de rendre aux di-
» recteurs de leur conscience un compte fidèle

» de tout ce qui s'y passe ; car la candeur émousse
» la pointe de la curiosité, et rend l'âme simple
» et capable des grâces de Dieu. » La ferventeNo-
vice pouvait, bien mieux que beaucoup d'autres,
donner des leçons de simplicité et de discrétion
aux personnes qui aspirent à s'unir de plus en
plus avec Dieu, elle à qui Dieu se communiquait
sans réserve à mesure que ces vertus croissaient
en elle; c'est ce qui paraît par ce qui lui arriva
au temps dont je parle. Je crois que l'on verra
avec plaisir le récit qu'elle en fait elle-même.
« Le jour de la fête de l'Ange Gardien, étant
» dans ma cellule, il me vint une pensée que
» les cellules sont comme des cieux, ainsi que
» dit saint Bernard, et que les anges y habitent.
» Sur cela je me sentis fortement élevée en es-
» prit par le maître des Anges, qui m'unissait à
» lui, mais avec une très-grande souffrance.
» Cela se faisait sans que j'eusse aucune vue
» particulière ; seulement j'étais comme une
» matière que l'on prépare à quelque chose de
» fort rare. L'extérieur même s'en ressentait,
» et j'y souffrais de la douleur. Je fus trois ou
» quatre heures dans cet état violent, jusqu'à ce
» qu'il fallût aller au chœur pour l'oraison. Dès

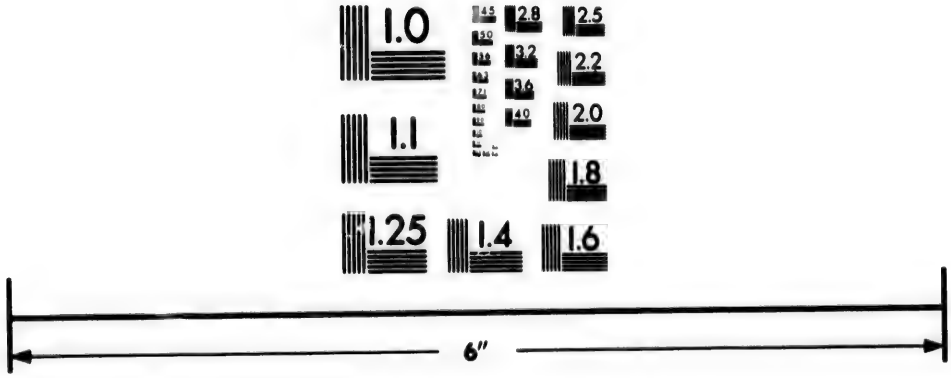
» que je fus devant le Saint-Sacrement, cette
» grande violence cessa, et avec une douceur
» que je ne puis dire, je me sentis toute chan-
» gée dans l'intérieur. Il me fallut asseoir, parce
» que mes sens se retirèrent peu à peu. En un
» moment mon entendement fut illustré de la
» vue de la très-sainte Trinité, avec l'impres-
» sion de ces paroles du suradorable Verbe in-
» carné: *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'ai-*
» *mera; nous viendrons à lui, et nous ferons*
» *notre demeure en lui.* (Joan. 24.) Cette im-
» pression portait l'effet de la promesse faite
» dans ces paroles; et les opérations des trois
» divines Personnes en moi furent plus émi-
» nentes qu'elles n'avaient encore été. Elles me
» les donnaient à connaître et à expérimenter
» par une pénétration d'elles en moi, et la très-
» sainte Trinité en son unité s'emparait de mon
» âme, comme d'une chose qui lui était propre,
» et qu'elle avait rendue capable de sa divine im-
» pression. Il me fut déclaré que la première
» fois que j'avais reçu une semblable faveur,
» c'était pour instruire mon âme du plus au-
» guste et du plus incompréhensible de nos mys-
» tères : la seconde, afin que le Verbe me prît

» pour son épouse; mais qu'à cette troisième
» fois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, se don-
» naient et se communiquaient à moi, pour
» posséder entièrement mon âme. Alors l'effet
» s'ensuivit; et comme les trois divines Per-
» sonnes me possédaient, je les possédais aussi
» dans la participation des trésors du ciel. Le
» Père éternel était mon père; le suradorable
» Verbe, mon époux; et le Saint-Esprit, celui
» qui par son opération disposait mon âme, et
» lui faisait recevoir les impressions divines. J'a-
» vais la vue très-vive de mon néant, et je ne
» parlais que de cela dans les moments où je
» pouvais m'écrier. Je me voyais perdue dans le
» tout; et dans cette perte, je jouissais d'un
» plaisir indicible. Je crois que cette jouissance
» a quelque chose de semblable à celle des bien-
» heureux. La Majesté divine, dans laquelle j'é-
» tais abîmée, agissait, demeurant dans mon
» âme pour la caresser, et semblait lui rendre
» tout permis. Aussi les actes qu'elle faisait
» n'étaient pas d'elle-même; mais elle sentait
» qu'ils étaient produits par Celui dans lequel
» elle était. Ah! qui pourrait dire avec quel
» honneur Dieu traite l'âme lorsqu'il l'élève à

» ses divins embrassements ! je crois qu'elle ren-
» trerait dans le néant, sans la douceur dont il
» a la bonté de tempérer son opération. Ce ra-
» vissement dura une demi-heure, au bout de
» laquelle je me trouvai appuyée sur ma chaire.
» J'eus assez de liberté pour dire Complies,
» malgré les restes des écoulements divins dont
» mon âme avait été inondée, et dont elle était
» encore toute liquéfiée; semblable à un vais-
» seau, qui demeure humecté, après même
» qu'on en a tiré la liqueur dont il était rempli.
» Je m'aperçus au sortir de l'église, que j'étais
» comme une personne ivre, et qui ne peut
» comprendre les choses qui se présentent à ses
» sens, et je demeurai longtemps renfermée en
» moi-même, sans pouvoir être attentive à rien. »

Tout ceci se passait avant que la servante de Dieu fût revêtue du saint habit de la religion. On lui donna enfin le voile, et pendant la cérémonie, il parut en elle quelque chose de céleste, dont toute l'assemblée fut extrêmement surprise. Ce fut environ dans le même temps qu'elle reçut dans un degré fort éminent l'intelligence de l'Ecriture; en sorte que sans le secours, ni des versions françaises, qu'on ne connaissait guère

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

encore parmi les catholiques en France, ni des explications des interprètes, elle pouvait lire, sans être arrêtée, tous les livres saints. A la faveur de la lumière qui répandit dans son âme une clarté si divine, bien des secrets cachés dans l'un et l'autre testaments, lui furent découverts. « J'y vois, dit-elle, toutes sortes de viandes pour » la nourriture des âmes, et les différentes ma- » nières de s'en repaître; les uns tournant tout » en corruption, et les autres en recevant une » vie de grâce et d'amour. J'y découvre aussi » une grande quantité de fautes qui se com- » mettent, même par des personnes fort spiri- » tuelles; les pertes qu'elles font, pour ne pas » suivre les conseils qui nous y sont donnés; et » les grands biens qu'y reçoivent les âmes fidèles, » je dis vraiment fidèles; car Dieu veut une » exacte pureté en toute chose, à proportion des » grâces qu'il départit. De temps en temps je me » lance en lui pour lui parler de tout cela; puis » je reçois de son infinie libéralité de nouvelles » connaissances. Enfin tout se termine à l'amour. » L'esprit se sent libre et fortement uni à Dieu » par un nouvel embrassement qui se fait à la » faveur de toutes ces découvertes, lesquelles,

» bien qu'elles ne soient pas aussi présentes et
» aussi distinctes hors de l'oraison qu'elles le
» sont à l'oraison, ne laissent pas de revenir à
» propos, dans les occasions, selon le besoin où
» je me trouve. »

Dans un autre endroit, elle dit que lorsqu'elle était au chœur, l'intelligence d'un passage de l'Écriture, qui lui était donnée pendant l'Office, lui enlevait l'esprit avec tant de violence, que si le chant ne l'eût soulagée, elle eût été contrainte d'éclater. « Mes sens, dit-elle encore, étaient tel-
» lement touchés, que j'avais de puissants mou-
» vements de battre des mains, et de provoquer
» tout le monde à chanter les louanges d'un
» Dieu si grand et si digne que tout se consume
» pour son amour et pour son service. Je me
» sentais portée, comme l'épouse des Cantiques,
» *à me réjouir, et à sauter d'aise, dans le sou-*
» *venir des mamelles de l'Époux* (Cant. 1. 3),
» que souvent je suçais par l'esprit de ses divines
» paroles. Je voyais dans les Psaumes, ses jus-
» tices, ses jugements, ses grandeurs, ses amours,
» son équité, ses beautés, ses magnificences,
» ses libéralités ; enfin, qu'il avait au sens de
» l'Église son épouse, *des mains d'or faites au*

» *tour, pleines d'hyacinthes* (Cant. 5, 14), et » propres pour faire découler leur plénitude sur » les âmes ses amantes. Je connaissais que la » bonté de ce divin Epoux avait mis mon âme » dans un pâturage gras et fertile, où elle s'en- » tretenait dans un admirable embonpoint, et » où elle avait des biens à regorger. »

Quelque attention qu'eût la Sœur de l'Incarnation à ne rien laisser apercevoir des grâces extraordinaires qu'elle recevait du ciel, elle ne put cacher celle-ci. Dès qu'on l'eut remarqué, presque tous les entretiens que la règle permet ne roulèrent plus que sur l'Écriture sainte, et cette divine parole que ces Religieuses écoutaient dans un esprit de simplicité pour s'édifier, et non par vanité pour paraître savantes, produisit de merveilleux effets dans tous les cœurs. Un jour une Novice ayant prié la servante de Dieu de lui dire le sens de ces paroles, par où commence le sacré Cantique, *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*, la maîtresse des Novices, qui se trouva présente, lui fit apporter une chaire, et lui ordonna de dire tout ce qui lui viendrait à l'esprit sur ce passage. Elle obéit, et, dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla longtemps, selon que

l'amoureuse activité la possédait, et mit aussi toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. A la fin, elle perdit la parole, et fut quelque temps dans une espèce d'extase : la même chose lui arrivait assez souvent au chœur, et elle dit elle-même que jour et nuit, quoi qu'elle fît, elle était dans un continuel transport. « Le 18e Psaume » surtout avait pour moi des attraits qui me ra- » vissaient le cœur et emportaient mon esprit. » Oui, oui, m'écriais-je, mon amour, *vos té-* » *moignages sont véritables ; ils se justifient* » *d'eux-mêmes*. Ils rendent sages ceux qui ont » moins de lumière. Envoyez-moi par tout le » monde, afin de les enseigner à ceux qui les » méprisent. A ce trait, il en succédait un au- » tre : c'était une suite qui ne finissait point ; » et une fois, dans le transport que me causait » la psalmodie, comme on eût entonné le Psau- » me *Laudate Dominum de cœlis*, je dis du » français pour du latin, louant la sacrée per- » sonne du Verbe, par laquelle toutes choses » ont été faites. En marchant, je ne me sentais » point toucher la terre. Tout cela au reste n'é- » tait point une impression qui s'épanchât dans » les sens : tout ce que je voyais dans la Religion

» me paraissait grand. Je ne trouvais que de la
» douceur dans l'obéissance. Je me sentais une
» ouverture de cœur parfaite pour mes supé-
» rieures ; et j'étais véritablement mortifiée,
» lorsqu'elles n'agissaient pas sur moi avec la
» même autorité que sur les autres Novices. Une
» des choses qui me contentaient le plus, c'est
» que les Novices ne se mêlent de rien. Oh! que
» c'est un grand repos à une âme religieuse! »

Enfin ce torrent de grâces sensibles et de délices spirituelles commença de s'arrêter ; et Dieu voulut faire comprendre à sa servante qu'il était temps de communiquer à ses vertus cette force et ce courage qui s'acquiert dans l'infirmité, comme il le dit lui-même à saint Paul. Marie de l'Incarnation s'était toujours bien attendue qu'elle ne serait pas exempte des rigueurs et des épreuves par lesquelles tous les Saints ont passé, et auxquelles ceux qui ont été les plus chéris de Dieu ont toujours eu la meilleure part ; et elle s'y disposa par une soumission parfaite à tout ce qu'il plairait à son époux d'ordonner d'elle. Elle concevait bien que si, à l'égard des pécheurs qu'il veut gagner, sa bonté lui fait tempérer les rigueurs d'une pénitence nécessaire, par tous les

adoucissements que peut permettre sa justice irritée, il est de sa sagesse de mêler parmi les bénédictions de sa douceur, et les tendres caresses dont il prévient les âmes fidèles, une salutaire amertume, qui les purge de leurs plus petites souillures et donne une grande solidité à leur vertu. Il y avait donc à peine deux mois qu'elle avait quitté le monde, lorsqu'elle ressentit les premières approches de l'ennemi ; mais cela se dissipa bientôt, et ce ne fut que quelques jours après avoir été revêtue de l'habit de Religion, qu'elle se trouva tout de bon aux prises avec toutes les puissances de l'enfer auxquelles Dieu semblait l'avoir abandonnée. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'elle a écrit de ses combats. Ceux qui ont quelque expérience dans la vie spirituelle savent ce qui se passe dans une âme qui est réduite en cet état; les autres n'ont pas besoin, et peu même sont capables de ce récit.

Il suffit de dire que la sainte Novice, attaquée par les plus violentes tentations de blasphème, d'impureté, de désespoir, d'orgueil et d'infidélité ; en apparence sans aucun secours du ciel, qui semblait être de fer pour elle ; sans aucune consolation de la part de son confesseur, pour

qui elle ne se sentait plus de confiance et dont les paroles ne la touchaient plus ; livrée aux agitations d'une imagination troublée et féconde en expédients pour la tourmenter ; persuadée que tout le passé n'était qu'illusion ; et que, trompée la première, mais par sa faute, elle avait ensuite trompé son directeur ; sans goût pour les choses du ciel ; ne pouvant plus souffrir l'oraison, ni aucun exercice de piété ; s'imaginant à tous moments consentir aux plus extravagantes et aux plus impies suggestions de l'ennemi ; en un mot, n'ayant plus que ténèbres dans l'esprit, qu'erreurs dans l'imagination, que révolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens, elle se vit, presque sans milieu, transportée des plus tendres embrassements de l'époux dans une espèce d'enfer. Dieu ne fait passer par cet état que les plus grandes âmes, et c'est une des plus infaillibles marques pour les distinguer. Une main invisible les soutient au bord de tant de précipices. Certains rayons du Soleil de justice percent de temps en temps les nuages épais qui les enveloppent, les éclairent et les raniment ; mais cela ne dure pas, et il n'en reste aucune trace. On y pratique dans le degré le plus sublime toutes

les vertus, surtout la soumission aux ordres de Dieu et le désir de souffrir pour lui. On y amasse des trésors inépuisables de mérites, et rien ne contribue davantage à élever à une éminente sainteté. Mais il n'est pas possible d'exprimer ce qu'il en coûte. Marie de l'Incarnation ne fut point épargnée par son céleste Epoux, dont l'amour réfugié au fond de son âme y faisait en même temps, par un mélange et une alternative incroyable à ceux qui ne l'ont point éprouvé, sa force, son soutien, sa paix, son espérance et son plus sensible martyre. Pour comble d'affliction, elle perdit son directeur qui fut appelé à Feuillans pour y être Supérieur. Quoique dans cette sorte d'épreuves il semble qu'on ne tire aucun secours de son père spirituel, pour qui même d'ordinaire on se sent une grande haine, et qu'on évite autant qu'il est possible, on le trouve néanmoins fort à dire quand on le perd. Aussi n'y a-t-il point de situation où l'on ait plus besoin d'un guide; mais il serait presque aussi dangereux d'en avoir qui ne fussent pas également fermes, éclairés, prudents, compatissants, attentifs à distinguer ce qui vient de Dieu ou de l'opération du démon, et ce qui ne doit être at-

tribué qu'à l'humeur et au tempérament, que d'en manquer tout-à-fait. Effectivement, sans cela les âmes ne profitent point, et quelquefois périssent par cela même qui, dans les desseins de la Providence, devait les établir dans une éminente sainteté.

Dom Raymond de Saint-Bernard avait toutes les qualités que je viens de dire, et celui qui lui succéda n'en avait aucune. D'ailleurs, le nouveau directeur ne connaissait point sa pénitente, et selon toutes les apparences, il ne savait pas douter dans une matière où les plus clairvoyants ne marchent qu'à tâtons, et ne jugeait pas à propos de consulter. Ainsi, on ne peut juger combien la servante de Dieu eut à souffrir sous une telle conduite; mais sa vertu était au-dessus de ces fâcheux contre-temps, et son expérience dans les choses de Dieu, ou plutôt la direction intérieure de l'Esprit-Saint, suppléait à ce qui manquait à son confesseur. Tout son recours était à Dieu; et comme elle savait que cet état était dangereux, si elle n'en profitait pour devenir parfaitement humble, presque toute son occupation intérieure était de s'anéantir devant la majesté de Dieu. Elle ne laissait pas néanmoins de se re-

lever par une grande confiance. Quelquefois Dieu lui laissait entrevoir qu'elle n'avait rien perdu de ses bonnes grâces; le plus souvent elle le trouvait insensible à tout ce qu'elle pouvait faire pour le toucher : mais de quelque manière qu'il en usât, elle confessait qu'il agissait par amour, et elle acquiesçait à tout par un retour amoureux, qui l'affermissait de plus en plus dans une résignation parfaite aux volontés de son époux.

Son confesseur ne lui parla de ses premières dispositions que comme de très-dangereuses illusions, pendant lesquelles on l'avait mal conduite. Il ne croyait apparemment qu'une partie de ce qu'il disait, mais il hasardait beaucoup; et dans une épreuve où la tentation de désespoir est presque continuelle, s'il n'eût eu affaire à une femme forte, il en serait peut-être arrivé quelque accident funeste. Avec cela, il abandonnait trop sa pénitente à elle-même, jusque-là qu'il fut une fois plusieurs mois sans la voir. Pour surcroît d'affliction, on apprit de Rennes que le jeune Martin, après y avoir été pendant quelque temps l'exemple du Collége, commençait à se déranger, et qu'il y avait à craindre qu'il ne se perdît entièrement. Il n'en fallait pas tant

pour jeter cette mère désolée dans un abîme de douleurs. Elle n'y succomba pourtant pas. Elle pensa d'abord que le démon faisait jouer ce nouveau ressort, pour mettre obstacle à sa profession, dont le temps approchait. Aussitôt elle se soumit à tout ce que le ciel en ordonnerait. Il semblait que Dieu n'attendît que ce sacrifice de son humble servante, pour mettre fin à l'inquiétude que lui causait la conduite de cet enfant. Il la consola intérieurement, et l'assura qu'il aurait soin de son fils. Peu de temps après, l'enfant revint à Tours; une de ses tantes le prit chez elle, et il commença à mener une vie plus réglée. Sa sainte mère, délivrée de ce souci, fut enfin avertie de se préparer à faire ses vœux. L'accablement de peines où elle était toujours, ne lui permit pas de goûter d'abord la joie que devait lui causer une si heureuse nouvelle : mais le sacré Verbe ne voulut pas qu'une épouse si fidèle et si chaste éprouvât des rigueurs, dans le temps même qu'elle s'unissait à lui par des liens indissolubles. La veille de sa profession, elle sentit en un moment toutes ses peines cesser et se trouva dans une disposition intérieure, qu'elle seule peut nous bien faire connaître.

« Il semblait, dit-elle, que toutes les impres-
» sions de mes souffrances fussent changées en
» des sentiments d'un amour le plus tendre que
» j'eusse encore ressenti. Je disais, ô mon cher
» amour! quoique jusqu'à présent j'aie été votre
» épouse par les vœux que je vous faisais, je
» vais l'être encore d'une toute autre manière.
» Toutes les puissances de mon âme étaient
» tellement plongées dans un océan d'amour,
» qu'elle n'en sortait point, non plus qu'une
» personne qui serait abîmée dans le fond de la
» mer. Je suppliais ce divin Epoux que cela ne
» parût point au dehors, et qu'il me laissât libre
» pour l'action que j'allais faire. Il me l'accorda:
» toutefois, pendant la cérémonie, j'eus beau-
» coup de peine à conserver toute l'attention
» nécessaire pour ne rien omettre, et ce ne fut
» pas sans de grandes difficultés que je vins à bout
» de lire et de proférer la formule de mes vœux.
» Après l'action, j'expérimentai en mon âme des
» choses dont j'ai encore la mémoire bien ré-
» cente, mais dont je ne puis rien exprimer.
» Dès que je fus retirée dans ma chambre, les
» assauts du divin Amour furent si pressants,
» qu'il fallut me prosterner, ne sachant en

» quelle posture tenir mon corps. J'étais si trans-
» portée, qu'en marchant par la maison, il me
» semblait que tout fût mort pour moi. Je ne
» pouvais entendre ni comprendre que mon
» Epoux. Toutes mes puissances étaient retirées
» au fond de l'âme, où elles étaient avec Dieu
» comme dans leur centre, de sorte que l'exté-
» rieur demeurait aussi sans sentiment. Plu-
» sieurs jours après, je ressentais encore dans le
» corps la douleur que m'avait causée cet at-
» trait.

» Le lendemain de ma profession, étant pros-
» ternée devant mon oratoire, je sentis mon
» cœur s'élargir dans un entretien avec mon di-
» vin Epoux, sur la grande miséricorde qu'il
» m'avait faite. Ce fut alors qu'il me donna à
» entendre avec une très-grande clarté, qu'il vou-
» lait que désormais je volasse continuellement
» à lui, à l'imitation de ces esprits suprêmes
» qui sont les plus proches de lui, qui le con-
» naissent, qui l'aiment, et qui sont comme
» l'habitation de sa divine Majesté. Ces paroles
» m'animèrent de nouveau, et je voyais le che-
» min de l'amour si aplani et généralement
» toutes choses si faciles, que je m'offrais et

» m'abandonnais sans cesse au Bien-Aimé, pour
» faire et souffrir tout ce qui lui serait le plus
» agréable. Je passai ainsi huit jours ; après quoi
» me voilà replongée dans l'abîme de mes croix.
» Il ne me semblait pas qu'il dût jamais y avoir
» de consolation pour moi. J'offrais tout cela à
» Notre-Seigneur, et je lui sacrifiais de grand
» cœur l'inclination que je sentais à chercher du
» secours hors de lui. Je croyais que toutes les
» créatures m'avaient en horreur, et je pensais
» que c'était avec justice. Plus je me voyais
» basse, plus je sentais un instinct intérieur qui
» me disait : Cherche encore à t'avilir davan-
» tage. Que les peines qu'on ressent en cet état
» sont grandes ! c'est une division des deux par-
» ties, qui fait connaître combien leurs préten-
» tions sont opposées. L'esprit plus éclairé et
» plus délicat que jamais, ne veut aucun mé-
» lange de la partie inférieure, qui se voyant
» ainsi privée de tous les biens dont l'esprit jouit,
» cherche ailleurs du soulagement : mais elle
» n'en trouve pas, et souffre une peine qui tient
» de l'agonie. Quand je découvrais mes souf-
» frances à ma Supérieure, elles diminuaient
» un peu : mais je fus intérieurement portée à

» me priver de ce petit soulagement, le seul que
» je reçusse.

On n'est jamais plus près de recevoir la consolation du ciel, que quand on renonce à celle de la terre; mais parmi les personnes, même spirituelles, peu savent faire un sage discernement entre le secours qui vient de l'homme et que la nature recherche, et celui qui vient de Dieu, et que l'esprit de grâce fait désirer et poursuivre. On ne saurait prendre plus de précautions qu'en prit la nouvelle professe, pour ne pas faire de fausses démarches dans une occasion si délicate, où pour peu qu'on s'écarte, on s'égare à l'infini. Dès le moment qu'elle eut perdu dom Raymond, elle se sentit fortement inspirée d'avoir recours aux Pères de la compagnie de Jésus, qui n'étaient point encore établis à Tours : cependant, comme elle espérait que dom Raymond de Saint-Bernard reviendrait, elle se persuada qu'en attendant son retour, elle ne devait point quitter le confesseur qu'elle avait alors; mais enfin, n'en recevant absolument aucun secours, ses premiers mouvements revenaient sans cesse, et ce combat la fit assez longtemps souffrir. Elle ne se serait peut-être même jamais déterminée à

parler à aucun Jésuite, si sa Supérieure ne l'y eût obligée.

Il y avait alors à Tours un de ces Pères, nommé le Père George de la Haye, qui y avait prêché l'Avent, et qui y devait prêcher le Carême. Il venait de temps en temps faire des exhortations aux Ursulines, et il avait rempli toutes ces Religieuses d'une très-grande estime pour sa vertu et pour sa capacité. La Mère de l'Incarnation avait été touchée plus que personne de ses discours, et la seule crainte de tomber dans l'inconstance et la légèreté, si ordinaire et si pernicieuse aux personnes dévotes, l'empêchait de lui ouvrir son cœur. Sa Supérieure, qui savait la manière dont son confesseur se comportait avec elle, et qui était convaincue qu'elle ne ferait jamais d'elle-même aucune démarche pour s'adresser à un autre, lui ordonna de découvrir son cœur au Père de la Haye, qu'elle pria de venir la voir, et lui recommanda de ne rien cacher à un homme qui méritait toute sa confiance. Le Père de la Haye n'eut pas été un quart d'heure avec la servante de Dieu, qu'il reconnut les grands trésors de grâces dont Dieu l'avait remplie. Elle de son côté fut entièrement surprise, qu'en deux

paroles il eût remis le calme dans son cœur, et l'eût délivrée de quantité de mauvaises craintes, qui lui faisaient un tort considérable, et, persuadée par cette expérience, que c'était là le guide qu'elle devait désormais suivre, elle s'abandonna sans réserve et sans qu'elle pût s'en défendre, à sa conduite. Le Père cependant ne se contenta pas de la déclaration verbale qu'elle lui avait faite de ses tentations, de ses peines intérieures et des faveurs célestes dont Dieu l'avait prévenue, il voulut en avoir un écrit suivi et exact. Elle connut en même temps que Dieu approuvait ce commandement, et elle se sentit une ferme confiance qu'il l'aiderait dans l'exécution. Elle assure qu'elle était charmée qu'il lui fût permis de dire tous ses péchés, et de faire voir le mauvais usage qu'elle avait fait des grâces dont elle avait été favorisée; et qu'en un moment toute sa vie lui fut remise devant les yeux; de sorte que son écrit ne lui coûta rien à faire.

Le Père de la Haye n'eut pas plutôt lu ce mémoire, et pris tout le temps de s'instruire et de consulter le Seigneur sur une affaire qui lui paraissait délicate, qu'il dit à la Mère de l'Incarnation, qu'il reconnaissait l'esprit de Dieu dans

tout ce qui s'était passé en elle, qu'elle serait bien coupable, si jamais elle aimait quelque autre chose qu'un bienfaiteur si magnifique. A ces paroles, toutes ses peines se dissipèrent, et son Epoux, redoublant ses caresses, lui fit sentir que ce changement était le fruit de son obéissance. Elle passa ainsi tout le temps pascal, jusqu'à l'Ascension; puis, tout d'un coup, elle se trouva replongée dans ses plus grandes peines. Mais il paraît que cela ne dura pas, et n'eut aucune suite. Voici de quelle manière elle dit que tout cela prit fin. « Un soir, comme je me promenais par obéissance dans une allée du jardin, » fortement unie à Dieu, à qui je faisais de » nouvelles protestations de vigilance sur moi-» même, j'eus un instinct très-puissant de m'ar-» rêter, de demander pardon du plus profond de » mon cœur au céleste Epoux, et de lui pro-» mettre une éternelle fidélité. A peine eus-je » obéi, qu'à l'instant toutes mes tentations et » toutes mes croix s'évanouirent. Il me sembla » que je n'avais jamais souffert, et je demeurai » remplie d'une paix très-profonde. »

Elle rapporte ensuite les grands avantages qu'elle tira de ses peines; la nécessité qu'il y

avait pour elle de passer par ces épreuves pour parvenir à la parfaite pureté de cœur et à la perfection de l'humilité chrétienne; le désir que cet état de souffrances intérieures lui laissa dans le cœur de souffrir encore davantage. Elle ajoute qu'elle préférait ces croix et ces tentations aux douceurs et aux consolations spirituelles, à cause des biens inestimables qu'en retirent ceux qui les prennent de la main de Dieu, et qui en font un usage conforme aux adorables desseins de sa Providence. « J'y ai connu, dit-elle, le grand » amour que Dieu me portait, et ce qui était en » moi de contraire à cet amour. J'y ai appris à » mourir à mes sentiments, et à me défaire, quoi » qu'il m'en doive coûter, de tout ce qui peut » me retarder dans ma course. Quand je réfléchis sur mes sentiments mortifiés, et privés de » leurs désirs, mon esprit se satisfait : je prie » Notre-Seigneur de n'en avoir point de pitié, » mais de me rendre digne de n'avoir ni désirs » ni sentiments que pour lui; car, dans mon » âme, je vois clairement et j'expérimente combien cela est nécessaire, et combien l'esprit » tend toujours à cette grande pureté. Or, il est » impossible d'avoir ces connaissances par d'au-

» très voies que par celle de la croix. Dans » l'abondance des plaisirs sensibles, on porte » joyeusement tout ce qui arrive, et quelquefois » l'imperfection se cache dans cette joie et n'est » pas connue ; mais, lorsque tout est retiré au » fond de l'âme, et que la partie inférieure est » privée de tout secours, on connaît tout ce qui » a encore vie et sentiment; on est bien désa- » busé de l'opinion qu'on avait de sa vertu, et » on voit avec évidence qu'on n'a pas encore » commencé à se mortifier parfaitement. C'est » ce qui fait mettre tout d'abord la main à l'œu- » vre, et on n'attend point à étouffer les senti- » ments de cette partie imparfaite, qu'ils com- » mencent à se vouloir soulever. »

Cependant sa supérieure la voyant tout-à-fait rendue à elle-même, songea à tirer d'un si excellent sujet tous les secours dont Dieu l'avait rendue capable. Elle la fit d'abord sous-maîtresse des Novices, puis elle la chargea absolument des instructions qu'on a accoutumé de faire à ces jeunes filles; et ce fut alors que Dieu commença à lui faire sentir les premiers mouvements de sa vocation pour le Canada. Voici comme elle en parle : « Une nuit, après avoir entretenu très-

» familièrement mon divin Epoux, je m'endor-
» mis; et, pendant mon sommeil, il me sembla
» que j'étais seule avec une Dame, que j'avais
» rencontrée par je ne sais quel hasard. Je la
» pris par la main, et je l'emmenai avec moi,
» marchant à grands pas et avec bien de la fa-
» tigue, parce que nous avions bien des obs-
» tacles à surmonter pour arriver où nous aspi-
» rions. D'ailleurs, j'ignorais la route qu'il fal-
» lait suivre. Je ne laissais pas d'avancer tou-
» jours, tirant avec moi cette bonne Dame.
» Enfin nous arrivâmes à une belle place, à
» l'entrée de laquelle il y avait un homme vêtu
» de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les
» Apôtres. Il était le gardien de ce lieu-là ; et
» par un signe de main, il nous fit connaître le
» chemin qu'il fallait prendre pour y entrer. Ce
» lieu était ravissant; le pavé était comme de
» marbre blanc ou d'albâtre, par carreaux, et
» les liaisons d'un beau rouge. Il y régnait un
» grand silence, qui inspirait je ne sais quel
» charme. J'avançai, et de loin j'aperçus à ma
» gauche une petite Eglise de marbre blanc,
» d'une très-belle architecture antique; et sur
» cette Eglise la sainte Vierge était assise, tenant

» le petit Jésus entre ses bras. Au bas de ce lieu,
» qui était très-éminent, il y avait un grand et
» vaste pays plein de montagnes et de vallées,
» et tout couvert de brouillards épais, excepté
» une petite maison qui servait d'Eglise à tout
» le pays. La Mère de Dieu regardait ces vastes
» contrées, qui causaient autant de pitié que
» d'effroi, et où l'on ne pouvait descendre que
» par un chemin rude et étroit. D'abord la Vierge
» sacrée me parut aussi inflexible que le marbre
» sur lequel elle était assise. Je ne laissai pas de
» m'avancer vers elle. Dès que je fus proche, je
» lâchai la main de ma compagne, et par un
» tressaillement d'amour, je courus vers cette
» divine Mère, étendant les bras, en sorte qu'ils
» pouvaient atteindre aux deux bouts de la pe-
» tite Eglise. J'attendais qu'elle me fît quelque
» grâce; mais comme elle regardait ce pauvre
» pays, je ne la pouvais voir que par derrière.
» Peu de temps après, je la vis tout-à-coup de-
» venir flexible et jeter les yeux sur son divin
» Fils, auquel elle faisait entendre quelque
» chose d'important, et il me semblait qu'elle
» lui parlait de ce pays et de moi. Cependant,
» les bras toujours étendus, je soupirais après

» elle. Alors, avec une grâce ravissante, elle se
» tourna vers moi en souriant amoureusement
» et elle me baisa sans me dire mot. Puis elle se
» retourna vers son Fils et continua de lui par-
» ler, ayant toujours, ainsi qu'il me paraissait,
» quelque dessein sur moi. Elle se tourna une
» seconde fois et me baisa derechef. Elle parla
» encore à son très-adorable Fils, et me baisa
» pour la troisième fois. Mon âme fut remplie
» d'une onction toute céleste; la beauté de cette
» divine Mère me parut ravissante; mais ma
» compagne ne la vit point, parce qu'elle s'était
» arrêtée pour descendre dans ce grand pays
» dont j'ai parlé. Je me réveillai là-dessus, por-
» tant en mon cœur une paix et une douceur
» qui ne peut venir que du ciel. Cela me dura
» plusieurs jours, et m'unit très-intimement
» avec la Mère et le Fils. »

Dans quelques autres écrits, où la servante de Dieu parle de ce songe mystérieux, on trouve quelques circonstances dont elle ne parle point ici, et qui ne doivent point être oubliées; il y en a même qui feraient juger qu'elle en avait eu un second assez peu différent du premier. Elle dit qu'elle et sa compagne marchaient dans l'impé-

tuosité de l'esprit vers la mer, du côté où l'on faisait les embarquements ; que cette grande place où on la fit entrer, était environnée de grands édifices, qui paraissaient des monastères : que de ce lieu, qui était fort élevé, il y avait un petit degré pour descendre dans un pays immense et ténébreux : qu'on n'y pouvait passer sans un péril éminent, parce qu'il était fort étroit et embarrassé de précipices dont la vue seule faisait frayeur : qu'elles franchirent néanmoins ce pas, et qu'elles allèrent jusqu'à un lieu nommé la Tannerie : que tandis que la sainte Vierge s'entretenait d'elle avec son Fils, son cœur s'enflammait de plus en plus, et son âme ressentait je ne sais quoi de divin : que jusque-là, et dès sa plus tendre enfance, elle avait eu un grand zèle du salut des âmes ; mais qu'après les caresses de la sainte Vierge et l'onction que ses sacrés baisers laissèrent dans son âme, son esprit fut en un moment tout hors de lui, et commença de voler par tout le monde, pour chercher des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ ; qu'il accompagnait partout les ouvriers de l'Evangile ; qu'il se joignait à eux dans leur ministère pour aider ces âmes abandonnées, et

qu'il parlait avec une sainte hardiesse au Père Eternel en leur faveur.

La Mère de l'Incarnation n'était pas de ces personnes qui, uniquement occupées des projets d'une sainteté peu commune, à laquelle elles se flattent aisément qu'elles sont appelées, mais qu'elles envisagent toujours dans un avenir éloigné, négligent absolument la pratique des vertus propres de leur état présent, et surtout celle de l'humilité du cœur et de l'exactitude à remplir tous leurs devoirs. Elle ne perdait point de vue les desseins que Dieu avait sur elle, et qui se développaient insensiblement avec une très-grande évidence; mais l'attention qu'elle y apportait, ne faisait que donner de la vivacité à son application aux emplois qui lui étaient confiés. Son office était, comme je l'ai dit, d'enseigner aux Novices et aux jeunes Professes, les principes de la morale et de la doctrine évangélique, et de leur faire prendre l'esprit de l'Institut qu'elles avaient embrassé; il ne se peut rien ajouter au soin qu'elle se donnait pour cultiver ces jeunes plantes; Dieu lui avait donné beaucoup de facilité à s'énoncer sur les mystères de la foi. Elle avait sur cela des lumières qui ne lui pou-

vaient venir que d'en haut, et l'Esprit-Saint l'avait remplie d'une grâce de sagesse qui la faisait parler d'une manière inspirée. Quelquefois, pendant ses instructions, certains passages de l'Ecriture lui venant à la bouche, il fallait qu'elle s'arrêtât pour souffrir en silence, ce sont ses termes, tout ce que son esprit concevait, après quoi ayant recouvré la liberté de parler, elle répandait abondamment de sa plénitude sur ses élèves.

Elle ne se bornait pas aux instructions verbales qu'elle faisait aux jeunes filles dont elle avait la direction. Elle composa pour leur usage un Catéchisme qui est peut-être le meilleur que nous ayons en notre langue ; on l'a donné au public sous le nom de l'Ecole Chrétienne, et on peut assurer au moins qu'il n'en est point où les choses soient expliquées avec plus d'ordre, de précision et de netteté, et que le choix et l'application des passages de l'Ecriture font bien voir que la Mère de l'Incarnation a été une des personnes de son siècle qui ont le mieux possédé les livres saints. Ceux qui ne cherchent dans la lecture de ces sortes d'ouvrages qu'à s'instruire de leur Religion, n'en sauraient trouver qui la leur apprenne mieux que celui-ci ; et tout y respire cette

merveilleuse simplicité, laquelle fait éviter une sorte de curiosité qui ne manque guère de produire l'orgueil et le libertinage de l'esprit et l'insensibilité du cœur. On a aussi trouvé parmi les papiers de la servante de Dieu plusieurs Sentences qu'elle remettait souvent devant les yeux de ses Novices, et qui ne sont qu'une très-petite partie de ce qu'elle en avait recueilli. Je crois qu'on verra ici avec plaisir ces précieux restes qui ont échappé à deux incendies et à la modestie de l'humble Institutrice. Rien n'est plus capable de faire connaître son véritable esprit.

I. Une âme que Dieu appelle à la vie continuelle de l'esprit, doit s'attendre à passer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme. Il faut l'avoir éprouvé pour concevoir jusqu'où cela va, et dans quel abandonnement doit être l'âme pour se laisser conduire où Dieu la veut mener.

II. Plusieurs s'efforcent d'avoir le don d'oraison, et ne se mettent nullement en peine d'avoir l'humilité et la vraie abnégation d'eux-mêmes; sans quoi néanmoins il n'y a point de vraie oraison, et dont le défaut doit rendre toutes nos dévotions suspectes.

III. Le grand parleur n'a pas le don d'oraison ; il n'a pas même celui de la dévotion. Il n'est pas possible d'avoir le cœur et la bouche ouverts en même temps à Dieu et aux hommes.

IV. La pureté de l'âme est une disposition essentielle pour s'unir à Dieu. Car comme la mer ne peut rien souffrir d'impur, ainsi Dieu qui est un Océan infini de perfections, rejette les âmes qui ne lui sont pas semblables en pureté.

V. Il n'y a rien qui soit plus capable de perdre l'âme que la curiosité dans l'oraison, et le désir de savoir plus que Dieu ne veut apprendre. Il n'y a que dans le désir d'aimer qu'on ne puisse pas excéder.

VI. On dit que la contemplation est oisive, et cela est vrai en un sens ; mais son oisiveté est active et accompagnée de grands travaux, que la nature ressent au-delà de ce qui se peut dire, quelque soumis que soit l'esprit. La vie la plus sublime consiste dans ces deux points : dans la pratique extérieure des vertus de l'Évangile et dans la familiarité intérieure avec Dieu. Je ne l'aurais jamais cru, si je n'en avais été assurée par une voie que je ne puis mettre sur le papier. Oui, nous

obligeons Dieu, s'il est permis de parler ainsi, quand nous nous jetons entre ses bras pour les caresser.

VII. Le Père Éternel a fait voir à une personne, que ce qu'on lui demande par le cœur de son Fils, il est toujours disposé à l'accorder.

VIII. Dès qu'un cœur est navré, il aime partout, pourvu qu'il entretienne les plaies de l'amour et qu'il ne les referme point par de misérables médicaments, c'est-à-dire, par les fausses raisons de l'amour-propre.

IX. Il faut tous les jours commencer à aimer Dieu, et croire aujourd'hui qu'hier on ne l'aimait pas véritablement. Les degrés de ce saint commerce sont de voir défectueux tout ce qui est derrière soi.

X. Je ne puis comprendre comment une âme s'amuse à s'entretenir avec les créatures, ayant toujours en soi le Créateur.

XI. Si une âme, qui a Dieu pour Père, n'est pas contente, c'est qu'elle réfléchit trop sur elle-même.

XII. Plus l'âme s'approche de Dieu, plus elle connaît son néant; et quoiqu'elle soit dans un très-haut degré d'amour, elle s'en humilie da-

vantage en sa présence. Cela me fait comprendre le sens de cette parole de Notre-Seigneur : *Celui qui s'humilie sera exalté* (Luc, 18, 14), et de cette autre : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (Matth. 11, 29).

XIII. L'obéissance, quand on a l'intention droite, supplée à tout. Comment une âme religieuse pourrait-elle vouloir aimer Dieu et être aimée de lui, ayant de la peine à se soumettre ?

XIV. Point de chemin plus court pour parvenir à la perfection de la vie intérieure, que le retranchement universel de réflexions, non-seulement sur tout ce qui peut donner de la peine, mais même sur tout ce qui ne porte point à Dieu et à la pratique de la vertu.

XV. L'empressement que l'on a d'achever une chose pour en commencer une autre, fait que toutes les deux sont imparfaites.

XVI. Il n'est pas possible de mener longtemps la vie de l'esprit sans passer par de grandes épreuves.

XVII. Avoir de la résignation dans les souffrances, c'est une marque certaine qu'on est pro-

che de Dieu et de ses miséricordes. Dans les infirmités que Dieu nous envoie, nous ne devons rien désirer, sinon qu'elles ne nous empêchent point de le servir. Quant aux souffrances qui y sont attachées, c'est un présent qu'il nous fait, et que nous devons chérir.

XVIII. Prier et souffrir, c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux pour obliger les Églises triomphante, militante et souffrante, et pour nous-mêmes.

Voilà le lait dont la sainte Mère nourrissait ses filles. Il ne faut pas s'étonner, si une si excellente nourriture, dans des sujets parfaitement disposés, produisit ces fruits de bénédiction, qui ont donné tant de saintes à la Congrégation des Ursulines ; on en a fait connaître quelques-unes au public. Mais on sera peut-être bien aise d'apprendre que, parmi ces religieuses, qui, sous la direction de la Mère de l'Incarnation, se sont élevées à la plus sublime vertu, une des plus distinguées fut Angélique de la Vallière, dite la Mère de la Conception, qui, après avoir illustré son Ordre par la pratique des plus héroïques vertus, finit une vie si sainte par une mort encore plus précieuse ; s'étant faite une victime

souffrante et mourante, pour obtenir du Ciel la conversion de son illustre nièce, et a ainsi procuré à l'Église, dans un siècle corrompu, un des plus rares exemples de la pénitence chrétienne.

Je ne dis rien ici de la Mère Marie de Saint-Joseph, qui fut encore une élève de la Mère Marie de l'Incarnation, parce que j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler dans la suite de cette histoire. Au reste, rien n'était plus selon le cœur de notre sainte institutrice, que l'emploi dont l'obéissance l'avait chargée. Effectivement, et par l'intérêt que sa qualité d'épouse lui faisait prendre à ce qui regardait la gloire du sacré Verbe, et par la vue des desseins qu'il paraissait avoir sur elle, il ne lui était pas possible de s'occuper d'autre chose, que des moyens de le faire connaître et aimer; et l'unique désir que formait son cœur était que Jésus-Christ fût adoré dans toutes les parties du monde. « Dès mon entrée aux Ur-
» sulines, dit-elle, un certain instinct me dit que
» la divine bonté me mettait dans cette sainte
» maison, comme en dépôt, jusqu'à ce qu'elle
» disposât de moi selon ses desseins. Je repous-
» sais toujours ce sentiment, dans la crainte que
» ce ne fût un piége du diable; mais il revenait

» sans cesse. Je ne raisonnais point, je n'exa-
» minais point; seulement je m'abandonnais
» entre les mains de Dieu. Enfin, à l'âge de
» trente-quatre à trente-cinq ans, j'entrai dans
» l'état qui m'avait été montré. Je fus saisie
» d'un esprit apostolique, par le mouvement
» duquel je me promenais dans la vaste étendue
» des Indes, de la Chine et du Japon, et j'y
» accompagnais les ouvriers de l'Evangile, aux-
» quels je me sentais étroitement unie, parce
» qu'ils se consumaient pour les intérêts de mon
» céleste Epoux. Je perçais jusque dans les ré-
» gions les plus inaccessibles, où il y avait des
» âmes raisonnables, que je connaissais appar-
» tenir toutes à Jésus-Christ. Je voyais le démon
» en triompher et les ravir au domaine de mon
» divin Maître, qui les avait achetées de son
» sang. Ces vues me faisaient entrer dans des
» langueurs extrêmes. J'embrassais ces pauvres
» âmes, et mon cœur ne cessait point de pres-
» ser le Père éternel, par une activité amou-
» reuse, d'avoir pitié de leur égarement. L'Es-
» prit de grâce m'emportait en une si grande
» hardiesse, qu'il me paraissait que je n'étais pas
» libre de faire autrement. O Père! lui disais-

» je, que tardez-vous, puisqu'il y a si longtemps
» que mon Bien-Aimé a répandu son sang? c'est
» pour les intérêts de mon Epoux que je prie,
» et vous lui avez promis toutes les nations. Par
» une lumière qui était infuse en mon âme, je
» voyais clairement et comme en plein jour, le
» sens des passages de l'Ecriture sainte où il est
» parlé du souverain pouvoir que le Père a donné
» au Verbe incarné sur tous les hommes, et ce
» que le Saint-Esprit dit de lui. Ce grand jour,
» qui me découvrait tant de merveilles, embra-
» sait mon âme d'un amour qui me consumait.
» Il est juste, m'écriais-je, il est juste, Père éter-
» nel, que mon Epoux soit le maître. Donnez-
» moi une voix assez puissante pour être enten-
» due des extrémités de la terre, et pour pu-
» blier partout que mon divin Epoux est digne
» de régner dans tous les cœurs. Mes gémisse-
» ments, comme autant de flèches embrasées,
» allaient percer les cieux. Portée en esprit parmi
» les âmes qui ne connaissent pas Jésus-Christ,
» je lui rendais pour elles les hommages qu'elles
» lui doivent; je les embrassais et les voulais
» concentrer dans le sang précieux de cet ado-
» rable Seigneur. »

Il n'était pas possible qu'un feu si dévorant se contînt dans l'intérieur ; aussi fit-il de si grandes impressions sur les sens, que la Mère de l'Incarnation parut toute changée, et qu'on appréhenda pour sa vie. On lui ordonna donc de se distraire autant qu'il lui serait possible. Elle fit tout ce qu'elle put pour obéir ; mais ses efforts furent inutiles, et il fallut s'abandonner à Celui qui mortifie et qui vivifie. Son directeur était alors le Père Jacques Dinet, recteur du nouveau collége de Tours, et qui fut, peu de temps après, appelé à la cour, pour y être confesseur du roi Louis XIII. Un jour que la Mère de l'Incarnation lui rendait compte de ses sentiments par rapport au salut des âmes, et qu'elle lui parlait du songe mystérieux que nous avons rapporté, elle fut bien surprise d'entendre dire au Père qu'il n'y avait rien là qui ne pût arriver, et qu'apparemment le Canada était le pays qui lui avait été montré. Jamais elle n'avait entendu parler du Canada, et il ne lui était point encore venu à l'esprit qu'elle dût contribuer à la conversion des infidèles autrement que par ses prières et par celles des autres, qu'elle avait un fort grand soin de procurer à ces âmes infortunées. Il est pourtant

Interpolation - et après p. 288

pleurs, lui disaient des choses si touchantes, qu'elle en avait le cœur percé. Puis, comme chacune craignait de n'avoir pas été remarquée, elles allaient dans sa chambre, les unes après les autres, renouveler leurs instances, et les accompagnaient de tout ce qui se peut imaginer de plus touchant. De là, elles allaient au parloir faire la même chose auprès de M. de Bernières, le prier d'intercéder pour elles auprès de Madame de la Peltrie, sur l'esprit de laquelle on leur avait dit qu'il pouvait plus que personne. Cette ferveur dura tout le temps que Madame de la Peltrie fut dans cette maison, et pendant lequel on fit, avec l'agrément de l'Archevêque, les prières de quarante heures.

Il n'y avait de tranquille dans toute cette nombreuse Communauté, que la Mère de l'Incarnation, qui était assurée de son sort, et une jeune Religieuse de vingt-deux ans, nommée Marie de Saint-Bernard, qui n'avait pas moins d'envie que les autres d'aller en Canada, mais qui, plus timide et plus persuadée de son indignité pour un ministère qui lui paraissait demander une vertu héroïque et une sainteté consommée, n'osait faire aucune démarche. C'était un Ange sur

terre, et il est difficile de voir une âme plus prévenue des bénédictions du ciel, plus fidèle à la grâce, plus courageuse et plus accomplie dans tout ce qui peut rendre recommandable aux yeux de Dieu et des hommes une épouse de Jésus-Christ. Dès sa plus tendre enfance, elle avait ressenti de très-vives atteintes de ce zèle du salut des âmes, qui l'a dévorée jusqu'à sa mort, et dont elle a été la victime. La Mère de l'Incarnation qui l'avait élevée, et pour qui elle n'avait rien de caché, n'avait jamais douté qu'elle ne fût la compagne que Dieu lui destinait, surtout depuis que la sainte fille lui eut fait le récit d'une chose assez extraordinaire, qu'elle-même ne regardait que comme un songe, mais où sa sainte maîtresse trouvait toutes les marques d'une véritable vision, ce que l'événement justifia. Mais indépendamment de toute autre chose, la Mère de Saint-Bernard était sans contredit le meilleur sujet que l'on pût choisir pour l'expédition du Canada. Sa vertu avait extrêmement mûri sa raison, et dans une si grande jeunesse, elle faisait voir par toute sa conduite une prudence que les années ne donnent pas toujours. Dès que Madame de la Peltrie fut entrée dans le Monastère,

cette jeune religieuse sentit tout son zèle et toute sa ferveur se ranimer ; mais n'osant se présenter ni à la Dame ni à M. de Bernières, elle se contenta de s'offrir à Dieu, comme une victime toute prête à être immolée pour sa gloire. Après qu'elle eut fait ce sacrifice, elle se tint en repos. Elle ne laissait pas cependant de ressentir quelques mouvements qui la faisaient rôder tantôt autour du parloir où M. de Bernières passait presque tout le jour, tantôt auprès de la chambre de Madame de la Peltrie, sans pouvoir se résoudre à y entrer : jusqu'à ce qu'enfin la Mère de l'Incarnation, l'ayant rencontrée, la prit par la main, et sur-le-champ l'alla présenter à M. de Bernières, qu'elle pria de l'examiner avec bien de l'attention. Le serviteur de Dieu commença par engager la jeune Religieuse à lui rendre un compte exact de tout ce qui s'était passé dans son intérieur au sujet de la Mission de Canada ; et comme il avait un discernement exquis, il jugea d'abord de cette fille ce qu'en avait jugé la Mère de l'Incarnation. Il lui dit donc d'avoir bon courage, et qu'il ne tiendrait pas à lui que ses vœux ne fussent accomplis.

La vertueuse fille, encouragée par ces paroles,

alla du parloir droit à la chambre de la Mère Supérieure. C'était encore la Mère Françoise de Saint-Bernard qui gouvernait cette maison. Elle reçut fort mal la jeune Religieuse; et, pour lui ôter d'abord toute espérance de rien obtenir, elle lui dit qu'elle se préparât à prendre la chambre et l'office de celle qui serait choisie pour la Mission. La servante de Dieu fit paraître en cette occasion son humilité et sa confiance. Elle se retira sans rien répliquer à sa Supérieure, et ne songea plus qu'à fléchir le Ciel dont elle attendait tout. Elle renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie; le conjura, avec les plus fortes instances, que ses péchés ne missent aucun obstacle aux desseins de la divine Providence sur elle; prit saint Joseph pour son protecteur en cette affaire auprès du Seigneur, et lui promit de prendre son nom, s'il lui obtenait la grâce qui faisait l'unique objet de ses vœux.

Enfin, les prières de quarante heures finies, la Communauté fut assemblée pour faire l'élection. Toutes les Religieuses furent proposées, parce que toutes s'étaient mises sur les rangs; mais il n'y en eut aucune en qui on ne trouvât quelque obstacle qu'il n'était pas aisé de sur-

monter. Marie de Saint-Bernard fut la seule en qui on ne vit aucun empêchement qui ne pût être facilement levé. La Supérieure même, qui avait témoigné d'abord qu'elle ne consentirait jamais qu'on jetât les yeux sur elle, se trouva tout-à-coup changée, et, ne pouvant se dispenser de reconnaître quelque chose de merveilleux dans ce changement, elle déclara qu'elle donnerait les mains à tout, si on pouvait avoir le consentement des parents de la jeune Religieuse, pour lesquels on devait avoir de grands égards.

Marie de Saint-Bernard était fille de M. de la Troche Savonnière, d'une des meilleures familles d'Anjou. On députa à ce gentilhomme un exprès, pour lui apprendre ce qui se passait à Tours. Il en fut surpris au-delà de ce que l'on peut dire, aussi bien que madame de la Troche, et ils ne répondirent à l'envoyé qu'en ordonnant qu'on mît les chevaux au carrosse, pour aller s'instruire eux-mêmes d'une chose qu'ils ne pouvaient encore croire, et pour s'y opposer au cas que l'avis fût véritable. Pendant qu'ils se disposaient à partir, un Religieux Carme entra dans le château, et demanda pour quel voyage étaient

les préparatifs qu'il voyait. On lui dit de quoi il s'agissait. Il parut étonné à son tour de la résolution de M. et de Madame de la Troche, et comme s'il eût été envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur, il dit des choses si touchantes pour leur faire comprendre l'honneur que Dieu faisait à leur famille, que cela, joint au ton pathétique dont il parlait, les fit en un moment changer de pensée. M. de la Troche écrivit sur-le-champ à sa fille, qu'elle faisait faire à ceux qui lui avaient donné le jour un sacrifice qui leur coûterait bien des larmes ; qu'il acquiesçait néanmoins avec soumission aux ordres du Ciel ; qu'elle allât puisque Dieu l'appelait, et que lui et sa mère lui donnaient et lui souhaitaient mille bénédictions. Toute la lettre était si tendre et si belle, que la lecture en ayant été faite en présence de la Communauté, toutes les Religieuses fondirent en larmes. La seule Mère de Saint-Bernard y parut insensible ; la grâce qui s'était emparée de son cœur y avait étouffé tous les sentiments naturels, et lui avait inspiré une grandeur d'âme et une intrépidité qui ne l'abandonnèrent jamais depuis. Elle changea de nom comme elle s'y était engagée, et se fit appeler

Marie de Saint-Joseph. Elle a rendu ce nom célèbre dans toute la Nouvelle-France, où elle a laissé une odeur de sainteté qui dure encore, et que le Ciel a confirmée par plus d'un miracle.

Toutes choses étant ainsi terminées, on se disposa à partir pour Paris. Madame de la Peltrie avait réussi en tout au-delà de ses espérances; mais Dieu permit que sa joie fût tempérée par une affliction qu'elle ressentit vivement, et qui lui vint d'où elle la devait moins craindre. Une fille avec qui elle avait été élevée, pour qui elle n'avait rien de caché, et qui lui avait promis de ne l'abandonner jamais, ne vit pas plutôt l'affaire engagée sans retour, que la vue des périls qu'elle aurait à essuyer sur mer l'effraya. Elle pria sa maîtresse de trouver bon qu'elle s'en retournât à Alençon, et il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentiments. La Mère de l'Incarnation fut chargée de chercher un sujet qui remplaçât cette fille, et elle l'eut bientôt trouvé. Un Père Jésuite proposa une fille de fort honnête famille, nommée Charlotte Barré, qu'il savait être toute remplie du zèle du salut des âmes. On la fit venir. Elle s'of-

frit à tout, et ne demanda qu'une condition, à savoir qu'elle serait reçue Religieuse dans le Monastère qu'on allait fonder. On le lui promit, et elle se donna sans réserve à Madame de la Peltrie. Elle avait un oncle Chanoine et un frère qui firent tous leurs efforts pour la retenir, mais inutilement. Elle justifia parfaitement dans la suite tout le bien que son directeur avait dit d'elle, et fut, sous le nom de la Mère de Saint-Ignace, la première Professe du Monastère de Québek.

On n'avait pas cru trouver aucune difficulté au sujet de la Mère de l'Incarnation, et, jusqu'à la veille du départ, la servante de Dieu, qui n'avait rien dit de son dessein à sa famille, ne croyait pas que rien dût l'arrêter de ce côté-là. Elle s'était trompée. A la première nouvelle qu'apprit de son voyage celle de ses sœurs chez qui elle avait demeuré, elle mit toute la ville en rumeur pour rompre le coup. Elle s'adressa à l'Intendant et à l'Archevêque ; elle parla à tous ceux pour qui elle crut que la Mère de l'Incarnation avait quelque déférence ; et voyant qu'elle n'avançait rien par toutes ces voies-là, elle crut faire davantage par les procédures de justice ;

elle alla trouver sa sœur avec un notaire, à qui elle fit dresser, dans le parloir même, une opposition dans les formes à son voyage. Apparemment elle ne prétendait par là que l'intimider ; mais cette ressource lui ayant encore manqué, elle lui déclara qu'elle ne prendrait plus aucun soin de son fils, à qui jusque-là elle avait bien voulu servir de mère. Elle fit plus : l'enfant était à Orléans, où le Père de la Haye l'avait fait placer pour achever ses études ; elle lui écrivit tout ce qui venait de se passer, lui donna avis que sa mère devait passer par Orléans ; l'instruisit de ce qu'il devait faire pour l'arrêter en France, et lui fit bien comprendre combien il lui importait de ne pas manquer son coup.

Il fallait bien d'autres batteries que celles-là pour ébranler la Mère de l'Incarnation. Ceux qui connaissaient le crédit de sa sœur, ne savaient pas trop que penser des mouvements qu'elle se donnait ; mais pour elle, il ne lui en coûta pas un seul mouvement d'inquiétude. Elle était convaincue que Dieu la voulait en Canada ; et rien n'était capable de lui faire naître le moindre doute sur ce voyage. Elle savait d'ailleurs que saint Joseph, patron de la Nouvelle-France, fa-

vorisait son entreprise, et entre plusieurs preuves qu'elle en avait eues, elle en rapporte une fort singulière. Le jour que Madame de la Peltrie partit de Paris pour se rendre à Tours, la servante de Dieu, qui n'avait eu aucun avis de ce départ, se sentit tout à coup fortement pressée de quitter ce qu'elle faisait, et de s'en aller dans une chapelle qu'on avait bâtie au bout du jardin, en l'honneur de saint Joseph, pour remercier ce grand saint de quelque faveur particulière, dont elle n'était pas encore informée. Elle résista quelque temps, mais enfin elle fut obligée de se rendre, et, peu de temps après, elle sut que Madame de la Peltrie était en chemin pour la venir chercher, et allait arriver à Tours.

Une autre chose l'occupait encore davantage, et était seule plus que suffisante pour l'empêcher de faire attention aux oppositions qu'on formait à ses desseins. C'était un sentiment qui fut imprimé en son âme que Dieu lui préparait de grandes croix dans l'expédition qu'elle médita t. Voici comme elle en parle. « Jour et nuit je » ne pouvais ni manger, ni dormir, ni faire » aucune fonction de mon esprit, tant il était » abstrait et aliéné de toutes choses, et occupé

» de la représentation de ce qui me devait arri-
» ver en Canada. Je vis des croix sans fin, un
» abandon de la part de Dieu et des créatures
» dans un degré très-crucifiant. Il me fut mon-
» tré que j'allais entrer dans une vie cachée et
» inconnue, et il me semblait que la Majesté
» de Dieu me disait par une insinuante péné-
» tration : Il faut que désormais vous me ser-
» viez à vos dépens. Allez me donner des preu-
» ves de la fidélité que vous me devez, par une
» parfaite correspondance aux grâces que je vous
» ai faites. Je ne puis dire en quel étonnement et
» en quel effroi se trouva mon esprit par cette
» vue. Je sentais toutefois en moi-même une si
» grande résolution pour faire et souffrir tout ce
» qu'il plairait à la divine Majesté, qu'au mo-
» ment même je m'abandonnai pour suivre ses
» ordres en toutes choses. On n'aperçut rien au
» dehors de ce que je souffrais, parce que j'étais
» embarrassée en diverses affaires. Toutefois, je
» me trouvais comme une personne seule, et
» j'expérimentais déjà une affreuse solitude d'es-
» prit, qui me rendait insensible à la séparation
» qui s'allait faire de tout ce que j'avais de cher
» au monde. »

Cependant M. l'Archevêque de Tours, voulant n'avoir rien à se reprocher touchant les deux Religieuses qu'il donnait à Madame de la Peltrie, fit dans son palais une assemblée des personnes qu'il honorait le plus de sa confiance; il pria M. de Bernières et Madame de la Peltrie de s'y trouver, et voulut que la Supérieure des Ursulines avec une autre Religieuse, la Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph, y fussent aussi présentes. Quand tout le monde fut venu, il prit la parole, et dit qu'il avait une joie sensible de ce que Dieu avait jeté les yeux sur ses filles, pour une entreprise aussi héroïque et aussi sainte que celle dont il s'agissait; mais que la sagesse voulait, et que sa conscience demandait qu'il ne conclût rien, sans voir un fonds assuré pour le monastère qu'on avait dessein de bâtir; qu'à cet effet il priait Madame de la Peltrie de lui marquer les avances qu'elle était résolue de faire et de passer en sa présence le contrat de fondation. Madame de la Peltrie répondit qu'elle était dans le dessein de donner tout son bien, qu'elle déclara en détail; que pour s'ôter, et à tout autre, les moyens d'en rien retrancher, elle se donnait elle-même, mais qu'elle le priait de la dispenser

de passer pour le présent le contrat de fondation, parce que, n'ayant pas pris pour cela ses mesures en partant de Paris, il lui serait difficile de faire les choses si à propos, qu'il ne s'y trouvât quelque nullité : que s'il voulait commettre à Paris quelque personne en qui il eût confiance, on ferait en sa présence le contrat, et qu'on y suivrait, autant qu'il serait possible, toutes ses intentions.

Le prélat se rendit à de si bonnes raisons, et agréa les propositions que lui faisait Madame de la Peltrie. Il nomma pour travailler à cette affaire en son nom, le Père de la Haye et dom Raymond de Saint-Bernard, alors provincial de son Ordre. Il ne pouvait prendre de meilleures sûretés pour ses religieuses, qu'en remettant leurs intérêts entre les mains de deux hommes aussi éclairés que l'étaient ceux-là, et qui avaient autant à cœur que lui qu'on ne fît rien au désavantage de ses filles. Tout étant ainsi arrêté, l'Archevêque voulait dire la Messe, afin de communier de sa main la Mère de l'Incarnation et sa compagne ; mais son extrême vieillesse et ses infirmités ne le lui permirent pas. Il la fit donc célébrer par son Aumônier, et communia avec les deux Religieuses. Il retint ensuite toute la compagnie à dîner ;

et tandis qu'après le repas le Secrétaire expédiait les obédiences des deux Missionnaires, il leur fit une fort belle exhortation sur les devoirs qu'elles auraient à remplir dans le nouveau genre de vie qu'elles allaient mener. Dès qu'il eut cessé de parler, la Mère de l'Incarnation le pria de vouloir bien leur commander le voyage qu'elles entreprenaient, afin qu'elles eussent le mérite de l'obéissance: il y consentit, et leur parla d'une manière si touchante, que tous les assistants en furent attendris. Il voulut ensuite que les quatre Religieuses chantassant le Psaume *In exitu Israël de Egypto*, et le cantique *Magnificat*; ce qu'elles firent à deux chœurs, avec beaucoup de dévotion. Puis, il leur donna sa bénédiction, et, adressant la parole à M. de Bernières et à Madame de la Peltrie : « Voici, leur dit-il, mes » filles, que je vous confie : voici deux pierres » fondamentales de l'édifice que vous voulez élever dans le Nouveau-Monde, en l'honneur de » Jésus et de Marie. Qu'elles y soient comme » deux pierres précieuses, semblables à celles des » fondements de la Jérusalem céleste. Que ce » temple soit à jamais un lieu de paix, de bénédictions et de grâces plus fécond que ne fut

» celui de Salomon. Que les portes de l'enfer
» ne prévalent point contre lui, et ne lui puisse
» jamais nuire, non plus qu'à celui de Pierre.
» Que Dieu y habite comme père et comme
» époux, jusqu'à la consommation des siècles.

Après ces paroles, qui furent comme le testament de ce vénérable vieillard, les Religieuses retournèrent à leur couvent. Les adieux se firent; on peut juger avec quelle charité, et combien de larmes de tendresse et de dévotion furent versées. Enfin, on monta en carrosse dès le même jour, qui fut le 22 février 1639.

Dès que le jeune Martin sut que sa mère était à Orléans, il l'alla trouver à l'auberge où elle était descendue, et d'abord, dissimulant ce qu'il savait de son dessein, il parut d'une surprise extrême de la voir dans une hôtellerie. Il lui demanda ensuite où elle allait. Elle lui répondit qu'elle allait à Paris. « Mais, continua-t-il, ne
» passerez-vous point Paris? Je pourrai, répon-
» dit la mère, descendre jusqu'en Normandie. »
Le jeune homme vit bien qu'elle ne voulait pas s'expliquer ; c'est pourquoi il ne lui répliqua qu'en tirant de sa poche, et lui mettant en main la lettre que sa tante lui avait écrite, et la révo-

cation en bonne forme d'une pension que cette femme avait créée en sa faveur sur tous ses biens, pour reconnaître les services de sa mère. La servante de Dieu prit ce papier, le lut, et levant les yeux au ciel : « Oh! que le démon, s'écria-t-elle, » a d'artifices pour traverser les desseins de » Dieu! Puis, regardant son fils : Il y a huit ans, » mon fils, lui dit-elle, que je vous ai quitté pour » me donner à Dieu ; depuis ce temps-là vous » a-t-il manqué quelque chose? non, repartit » l'enfant. Hé bien! reprit la vertueuse mère, » le passé doit vous répondre de l'avenir. Quand » je vous quittai pour l'amour de Celui qui m'en » avait donné l'ordre, je vous donnai à lui, et » je le priai de vous servir de père. Vous voyez » qu'il a été au-delà même de nos espérances. » Il continuera comme il a commencé. Mon- » trez-vous seulement un digne fils du meilleur » des pères. Gardez ses commandements. Ayez » en sa Providence paternelle une entière con- » fiance, et vous éprouverez qu'il ne manque » point à ceux qui le craignent. Je vais en Ca- » nada, mon fils, il est vrai, mais c'est pour » obéir à Dieu qui me l'ordonne. Quel honneur » pour moi d'être choisie pour l'exécution d'un

» si grand dessein ! et quelle joie n'en devez-
» vous point avoir si vous m'aimez ? » Ces paroles, et l'air dont elles furent dites, changèrent en un moment le jeune écolier. Il s'abandonna sans réserve à la divine Providence, brûla les papiers qu'on lui avait envoyés, et fit à Dieu dans la simplicité de son cœur, un sacrifice de tout ce qu'il pouvait avoir sur la terre, qui fut pour lui, dans la suite, une source intarissable de grâces.

Cependant toute la troupe poursuivit son voyage et arriva à Paris. Les Ursulines du faubourg Saint-Jacques avaient fait offrir leur maison aux deux Religieuses; mais elles ne purent l'accepter sitôt, leurs affaires ne leur permettant pas pour lors de s'éloigner de leur compagnie, et on choisit la maison de M. de Meules, maître d'hôtel chez le Roi, à cause du voisinage de la maison professe des Jésuites. On n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître, que M. de Bernières tomba malade et fut à l'extrémité. Ce contre-temps dérangea fort les affaires de la Mission, dont il était comme l'âme; mais il contribua beaucoup à tromper les parents de Madame de la Peltrie, dont l'assiduité auprès du malade

ne laissa aucun lieu de douter qu'elle ne fût son épouse.

Dès que M. de Bernières fut en état d'agir, il usa de tant de diligence, qu'avant la fin du mois tout fut conclu et le contrat de fondation passé. Une petite négociation, dont le succès ne fut pas heureux, troubla un peu la joie qu'on avait de se voir si près du port. Les deux Religieuses qui s'étaient enfin transportées au Monastère du faubourg Saint-Jacques, y avaient gagné une vertueuse fille, nommée la Mère de Saint-Jérôme. La permission des Supérieurs immédiats était donnée, et il ne restait plus qu'à avoir l'agrément de l'Archevêque de Paris, qu'on s'était flatté d'obtenir sans peine. Il fut effectivement accordé à la première demande ; mais, dès le lendemain, il fut rétracté, sans qu'on en ait jamais pu savoir le motif; et quoi qu'on pût faire pour regagner le Prélat, il tint ferme. Il fit plus, car sachant que Madame la duchesse d'Aiguillon et Madame la comtesse de Brienne, qui avaient pris vivement les intérêts du nouvel établissement, s'étaient engagées à le fléchir, il se retira pour n'être pas obligé de refuser à ces Dames ce qu'il était déterminé à ne leur point accorder.

Quelques jours après, Madame la comtesse de Brienne alla prendre Madame de la Peltrie et les deux Religieuses pour les mener à Saint-Germain, où la Reine souhaitait les voir. Il ne se peut rien ajouter à l'accueil que Sa Majesté leur fit. Cette Princesse ne se lassait point d'admirer la générosité avec laquelle Madame de la Peltrie, dans un âge si peu avancé, allait se consacrer avec tout son bien au service des filles sauvages. Le grand mérite de la Mère de l'Incarnation, dont elle avait été prévenue, et qu'elle reconnut bientôt par elle-même, dès qu'elle l'eut un peu entretenue, la charma ; et le courage avec lequel sa compagne, dans une si tendre jeunesse et malgré la délicatesse de sa complexion, s'exposait à tant de dangers et de traverses, l'attendrit jusqu'aux larmes. Elle voulut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une entreprise si extraordinaire ; et apprenant ce qui s'était passé à l'occasion de la Religieuse Ursuline de Paris, elle envoya sur-le-champ un Gentilhomme à l'Archevêque pour l'engager à donner cette fille à Madame de la Peltrie ; mais le Prélat, qui s'était apparemment douté qu'on ferait encore jouer cette machine, prit si bien ses mesures,

qu'il ne fut pas possible au Gentilhomme de le trouver.

Ce ne fut point là au reste la seule mortification que la Mère de l'Incarnation eut à Paris. Son fils avait mandé au Père de la Haye, qu'il désirait fort se faire Jésuite, et qu'il le priait d'être son intercesseur auprès du Père Provincial. Ce Père crut que rien n'était plus propre pour lui faire obtenir ce qu'il demandait, que la présence de sa mère, à qui il communiqua la lettre de son fils, et l'on peut juger de la joie qu'elle en conçut. Après s'être concertés ensemble sur ce qu'il y avait à faire, ils conclurent qu'il fallait sans tarder faire venir l'enfant à Paris. Il vint et on le présenta au Père Binet. Ce Père l'examina, et ne le jugeant pas propre à son Institut, se trouva assez embarrassé. Il ne voulait pas faire un refus à la Mère de l'Incarnation dans une chose qu'elle paraissait avoir fort à cœur ; et d'ailleurs il ne pouvait se résoudre à se charger d'un sujet qui ne lui paraissait pas de service. Le biais qu'il prit fut de dire qu'il avait déjà le nombre de Novices qu'il lui fallait, et que si Martin persistait, on le pourrait recevoir après qu'il aurait fini son cours de philosophie. Ce qui lui faisait peine

dans cet enfant, était un commencement de surdité dont il craignait les suites, outre qu'il ne lui croyait qu'un esprit médiocre. Aussi lorsqu'après sa philosophie il se présenta de nouveau, on lui dit nettement qu'on ne croyait pas que Dieu le voulût Jésuite. Il y a de l'apparence qu'en effet Dieu le voulait ailleurs ; mais il est certain que le Père Binet fut trompé dans le jugement qu'il porta de lui. Il ne lui parut jamais depuis aucune atteinte de surdité, et il a donné des preuves qu'il avait l'esprit fort bon. Il entra quelque temps après dans la Congrégation de Saint-Maur, y a été élevé aux premiers emplois, et s'y est extrêmement distingué par son mérite et par sa sainteté, comme on le peut voir dans l'histoire de sa vie qui est imprimée.

Pour revenir à la Mère de l'Incarnation, elle partit avec sa Compagnie au commencement d'avril, après avoir laissé à un très-grand nombre de personnes de tout état, avec qui elle eut occasion de s'entretenir, une haute opinion de sa sainteté et des excellentes qualités dont le Ciel l'avait enrichie. Cette réputation, qui se soutint et crût même de jour en jour, ne fut pas inutile à son monastère, et l'on peut dire que sa meilleure

ressource dans la suite fut l'estime que l'on avait conçue d'elle. En arrivant à Rouen, elle trouva le Père Lallemant, qui lui assura que tout était prêt à Dieppe pour l'embarquement. Toute la troupe s'y rendit, et le Père Lallemant les y accompagna. La Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph logèrent chez les Ursulines, où elles trouvèrent dans la Mère Cécile de Sainte-Croix de quoi se dédommager de la perte qu'elles avaient faite à Paris. Mais à peine la Mère de l'Incarnation avait-elle commencé à remercier Dieu de lui avoir enfin donné une nouvelle Compagne, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avait si heureusement amenée jusqu'au port. M. et Madame de la Troche n'avaient pas été longtemps à se repentir du consentement qu'ils avaient donné à leur fille pour le voyage de Canada. Toute leur famille, et surtout M. l'Evêque de la Rochelle, qui était frère de Madame de la Troche, avait trouvé fort mauvais qu'ils se fussent rendus si aisément. On leur manda qu'on n'envoyait en Amérique que des filles de mauvaise vie, et que d'y laisser aller la leur, c'était faire à leur famille une tache que rien ne laverait jamais.

Quelque peu fondé que fût ce reproche, M. et Madame de la Troche y furent si sensibles, que, sans perdre un moment de temps, ils écrivirent à leur fille qu'ils révoquaient la permission qu'ils lui avaient donnée, et envoyèrent après elle un homme de confiance, avec ordre de l'arrêter en quelque endroit qu'il la trouvât. On peut juger quelle fut la douleur et l'inquiétude de la jeune Religieuse à cette nouvelle. Elle ne se laissa pourtant point abattre, et tandis que la Mère de l'Incarnation songeait à fléchir le Ciel par toutes sortes de moyens et traitait de cette affaire avec Dieu seul, Marie de Saint-Joseph fit tant par ses lettres que son père fut encore une fois obligé de lui donner son consentement. Mais afin que sa famille n'eût rien à lui reprocher, il écrivit au Provincial des Feuillants à Paris, qu'il le priait de s'informer de tout ce qui regardait le voyage de sa fille, et qu'il le faisait le maître de la retenir ou de la laisser partir, selon ce que sa prudence lui ferait juger être le plus convenable. Ce choix rassura nos deux ferventes Religieuses. Dom Raymond de Saint-Bernard connaissait de longue main la Mère de Saint-Joseph; il l'avait vue à loisir à Paris, et s'était pleinement con-

vaincu qu'elle n'allait que par l'ordre de Dieu. Néanmoins, afin de marquer à M. de la Troche qu'il ne voulait rien négliger pour s'acquitter avec exactitude de la commission dont il l'avait chargé, il se transporta à Dieppe; et cette bourrasque dont on avait tant appréhendé les suites, n'eut point d'autre effet que de procurer aux servantes de Dieu le plaisir de revoir encore une fois un des hommes du monde qu'elles estimaient le plus, et en qui elles avaient une plus véritable confiance.

Comme il n'y avait rien qui arrêtât à Dieppe, on n'y demeura pas longtemps; Madame de la Peltrie voulait monter sur le petit bâtiment qu'elle avait frété; mais Messieurs de la Compagnie avaient donné des ordres exprès qu'on ne le souffrît pas, et qu'on la reçût avec tout son monde sur leur meilleur vaisseau, qui se nommait le Saint-Joseph, ce qui fut exécuté. M. de Bernières eût bien souhaité d'accompagner jusqu'à Québek Madame de la Peltrie et ses Religieuses; mais il jugea lui-même qu'il leur rendrait plus de service en restant en France, pour prendre soin du bien de la Fondatrice, et travailler aux affaires de la fondation. Effective-

ment, on peut dire que, sans les soins extraordinaires qu'il se donna, les Religieuses eussent apparemment été contraintes de repasser en France. D'ailleurs, ce que ce grand serviteur de Dieu ne put pas faire par lui-même dans la Nouvelle-France, il eut la consolation de le faire depuis par un de ses neveux, qui passa quelques années après dans cette Mission, et qu'on peut compter parmi les plus saints Ecclésiastiques qui aient jamais été dans cette nouvelle Eglise.

Enfin, le 4 mai 1639, le vent étant bon, on appareilla de grand matin. Les trois Ursulines furent menées de leur Monastère à celui des Hospitalières, pour y prendre trois Religieuses de cette Maison, qui allaient aussi faire un établissement à Québek, par les soins et les libéralités de Madame la Duchesse d'Aiguillon. Il tardait bien à la Mère de l'Incarnation que le moment fût arrivé de risquer sa vie pour son Dieu. « Je voyais, dit-elle, que ma vie n'était rien; » mais c'était tout ce que je pouvais sacrifier, et » j'y joignais encore mon cœur et mon amour. » Voyant donc que j'étais prête d'en venir aux » effets en m'embarquant sur mer, et tout moi- » même étant dans cette disposition et dans un

» sentiment qui m'emportait, je me prosternai
» devant le Saint-Sacrement dans le chœur des
» Mères Hospitalières, et je m'offris à la Majesté
» de Dieu, en holocauste perpétuel. Alors j'ex-
» périmentai que le Saint-Esprit possédait mon
» âme, et lui donnait des mouvements con-
» formes à l'action que j'allais faire. O Dieu!
» qui pourrait dire ce qui se passa en cette do-
» nation et en cet abandonnement de tout moi-
» même? De mon côté, je voyais que l'esprit qui
» me conduisait rendait témoignage à ma cons-
» cience, que je n'avais jamais rien fait de si
» bon cœur; et d'ailleurs j'avais un sentiment
» que le sacré Verbe incarné, Roi et Monarque
» de toutes les nations, aimait et agréait mon
» sacrifice. Lorsque j'étais en cet entretien, Ma-
» dame la Gouvernante nous fit remonter en
» son carrosse pour nous mener au bord de la
» mer. Nous étions entourées de monde, et ce-
» pendant mon esprit était si fortement occupé,
» qu'à grand'peine pouvait-il se divertir de son
» attention. On n'eût pas jugé cela de moi, tant
» je paraissais à l'extérieur libre et dégagée.
» Lorsque je mis le pied dans la chaloupe, il me
» sembla entrer en paradis, puisque je com-

» mençais à risquer ma vie pour l'amour de
» Celui qui me l'a donnée. Je chantais en moi-
» même les miséricordes de Dieu, qui me con-
» duisait avec tant d'amour. Cependant on étend
» les voiles, le vent nous emporte, et je quitte
» la France pour n'y retourner jamais, et dans
» une ferme résolution de consacrer ma vie au
» service des nations sauvages pour les assujétir
» à leur Roi légitime, mon céleste et divin
» Epoux. »

Outre les six religieuses dont nous avons parlé, Madame de la Peltrie et sa Demoiselle, le Père Vimond, qui venait d'être nommé Supérieur général des missions du Canada, s'embarqua sur le Saint-Joseph. Le récit que fait la Mère de l'Incarnation des circonstances de son voyage est si naturel, et elle lie si bien tout ce qui se passa dans la route et son arrivée au terme, avec les dispositions intérieures de son âme, que je ne crois pas pouvoir mieux faire que de la laisser parler. Voici donc ce que j'en trouve dans ses Mémoires.

« Il y avait longtemps que mon esprit avait
» pris la route de Canada, et qu'il voyageait
» dans les vastes forêts de ce Nouveau-Monde,

» pour chercher les moyens de travailler à la
» gloire de Dieu : mon corps qui se voyait dans
» l'impuissance de le suivre, était dans une vio-
» lence qui le faisait gémir, et qui m'eût fait bien
» de la peine, si la volonté de Dieu ne se fût ren-
» due la maîtresse de la mienne. Mais, dès que
» je me vis séparée de la France et que je sentis
» que mon corps suivait mon esprit sans que rien
» lui fît obstacle, je commençai à respirer.
» J'étais comblée de joie d'être continuellement
» exposée pour l'amour de mon céleste Epoux
» à cet élément infidèle ; et tout le temps de la
» traversée me fut l'occasion d'un continuel
» sacrifice. Nuit et jour je m'offrais à Dieu dans
» les périls qui se présentaient, et surtout dans
» un accident que ceux qui n'ont pas fréquenté
» ces mers, auront de la peine à croire. Ce fut
» une glace détachée de la mer du Nord, si haute
» et si grosse, que du haut des hunes du vaisseau
» on n'en découvrait point la cime, laquelle se
» perdait dans la brume. On y voyait, ou on
» croyait y voir des donjons avec leurs créneaux.
» On eût dit une ville flottante, et il y a des villes
» qui n'ont pas l'étendue qu'avait cette glace.
» Nos marins même, accoutumés à ces sortes

» d'écueils, avouaient qu'ils n'en avaient jamais
» rencontré qui en approchât. Cependant cette
» monstrueuse glace, que la brume nous avait
» cachée, venait fondre sur nous avec impétuo-
» sité, et comme nous n'avions pas assez de vent
» pour la parer, le naufrage paraissait inévitable.
» Tout le monde criait miséricorde, et le Père
» Vimond avait déjà donné l'absolution géné-
» rale. Durant ce désordre, mon esprit et mon
» cœur étaient dans la plus grande tranquillité
» dont il soit possible de jouir, et je n'eus pas
» un mouvement de frayeur. Ainsi je me trou-
» vais dans un état tout propre à faire un holo-
» causte parfait de moi-même. J'avais en vue
» toutes les faveurs que Notre-Seigneur m'avait
» faites au sujet du Canada : son commande-
» ment, ses promesses, sa conduite ; et avec tout
» cela, j'étais indifférente pour vivre ou pour
» mourir, et toute ma pente était dans l'accom-
» plissement des volontés de Dieu. Madame
» notre fondatrice se tenait comme collée à moi,
» afin que nous pussions mourir ensemble. Je
» disposais mes habits pour n'être point dans un
» état indécent, lorsque le vaisseau se fracasse-
» rait. Enfin, le Père Vimond fit un vœu à la

» Mère de Dieu, au nom de tout l'équipage, et
» aussitôt la Sœur de Saint-Joseph commença les
» Litanies de la Vierge, auxquelles tout le monde
» répondit. A peine cela était fini, que le timo-
» nier, ayant reçu l'ordre de mettre le gouvernail
» d'un côté, le tourna, sans y penser, de l'autre,
» et nous sauva par mégarde; car, par là, il mit
» de côté la glace que nous avions devant nous,
» et qui n'était plus éloignée que de la longueur
» d'une pique. Ce danger fut le plus grand que
» nous courûmes. »

» Notre voyage dura trois mois, pendant les-
» quels nous gardâmes exactement nos règles.
» Nous avions une très-belle chambre, où nous
» disions notre office à deux chœurs; les Mères
» Hospitalières d'un côté, et nous de l'autre.
» Notre-Seigneur nous fit aussi la grâce d'en-
» tendre tous les jours la Messe, et d'y com-
» munier, excepté treize jours que l'agitation
» du vaisseau ne le permit pas. Nous fûmes en-
» core en danger deux autres fois : l'une en des-
» cendant à la première terre pour nous acquitter
» de notre vœu. On se jeta dans la chaloupe avec
» tant de précipitation, que nous fûmes sur le
» point de tourner sous le navire; et l'autre,

» parce que les brumes nous ayant fait perdre
» notre route, nous nous égarâmes environ
» soixante lieues sur des rochers cachés sous
» l'eau. Dès que nous fûmes sortis de ce danger,
» nous commençâmes à voir des sauvages, ce
» qui nous causa bien de la joie. Ces pauvres
» gens, qui n'avaient jamais vu de personnes
» faites comme nous, paraissaient dans une
» grande surprise. Le Père Vimond leur dit
» dans le style de leur pays, que nous étions des
» filles de capitaines; que pour l'amour d'eux,
» pour instruire leurs filles, afin qu'elles ne fus-
» sent pas brûlées dans les feux, et qu'elles sussent
» ce qu'il fallait faire pour être éternellement
» heureuses, nous avions tout quitté. Ils ne le
» pouvaient comprendre; et comme ils nous con-
» duisirent par terre jusqu'à Québek, l'étonne-
» ment que nous leur avions causé leur faisait
» continuellement jeter les yeux sur notre vais-
» seau. Il faut avouer qu'il y a du plaisir à être
» dans la souffrance, quand on a le cœur gagné
» à Dieu. Quoique nous fussions traitées et lo-
» gées aussi bien qu'on le peut être sur mer, et
» dans un très-beau navire, accommodé de tout,
» il y a néanmoins tant à souffrir pour les per-

» sonnes de notre sexe et de notre condition, » qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. En » mon particulier, je pensai mourir de soif; » parce que les eaux douces s'étaient gâtées dès » la rade, et que mon estomac ne pouvait sup- » porter les boissons fortes. Je passai aussi pres- » que tout le voyage sans dormir, et cette insom- » nie était accompagnée d'une douleur de tête » si violente, qu'elle ne peut l'être davantage » sans causer la mort. Avec cela, je possédais » une paix très-grande dans l'union de mon sou- » verain et unique bien, et je n'en faisais pas » moins tout ce que je croyais utile pour le ser- » vice du prochain.

» Enfin nous arrivâmes à Québek le premier » jour d'août 1639, où le petit navire de Ma- » dame de la Peltrie, qui avait fait plus de dili- » gence que nous, avait déjà donné avis que » nous approchions. L'allégresse fut grande dans » la ville; car outre le plaisir que causait notre » venue, celle de cinq Missionnaires n'apportait » pas une moindre joie à toute la colonie. M. de » Montmagny, gouverneur de Québek, qui avait » eu la bonté d'envoyer au-devant de nous un » canot chargé de rafraîchissements, nous re-

» çut sur la grève avec tout l'accueil possible ;
» et dès que nous parûmes, les ouvrages cessè-
» rent et on ferma les boutiques. La première
» chose que nous fîmes au sortir du vaisseau,
» fut de baiser cette terre en laquelle nous étions
» venues pour y consommer nos vies au service
» de Dieu et de nos pauvres Sauvages. On nous
» conduisit à l'Église où le *Te Deum* fut chanté :
» ensuite M. le Gouverneur nous mena au Fort,
» où il nous régala splendidement. Après le re-
» pas, lui-même, accompagné de tous les Jé-
» suites qui étaient pour lors à Québec, nous
» conduisit aux lieux destinés pour notre de-
» meure.

» Le lendemain, le nouveau Supérieur des
» Missions, et le Père le Jeune qui sortait de
» charge, nous menèrent aux plus proches caba-
» nes pour visiter les Sauvages, nos très-chers
» frères. Nous y reçûmes des consolations bien
» grandes en les entendant chanter en leur lan-
» gue les louanges de Dieu. Le premier Chré-
» tien nous donna sa fille, et, en peu de jours,
» nous en eûmes un assez grand nombre, outre
» toutes les filles françaises qui étaient capables
» d'instruction. En attendant qu'on nous eût

» bâti un monastère, on nous logea dans une
» maison où il n'y avait que deux petites cham-
» bres. Bientôt ce fut un Hôpital, la petite vé-
» role s'étant mise parmi nos petites Sauvages,
» dont trois ou quatre moururent. Comme nous
» n'avions pas encore de meubles, les lits étaient
» sur le plancher, et tout était si plein, qu'il
» nous fallait passer par-dessus les lits. Dans
» cette extrême indigence, Dieu inspira un si
» grand courage à mes Sœurs, qu'elles n'eurent
» aucun dégoût de la saleté des Sauvages. Ma-
» dame notre fondatrice voulut tenir le premier
» rang dans les pratiques de charité dont nous
» avions de si belles occasions à chaque instant;
» et quoiqu'elle fût d'une complexion fort déli-
» cate, elle s'employait avec un zèle merveilleux
» dans les offices les plus humbles et les plus
» rebutants. Oh! que c'est une chose précieuse
» que d'avoir les prémices de l'esprit, surtout
» lorsqu'il inspire le zèle du salut des âmes!

» Cependant, pour satisfaire au dessein qui
» nous avait fait venir en ce pays, il nous fallut
» apprendre les langues des Sauvages, et le
» Père le Jeune, qui avait été nommé notre con-
» fesseur, fut encore chargé de nous aider dans

» cette étude. C'était quelque chose de bien nou-
» veau pour nous; et quant à moi, l'application
» à une langue si différente de la nôtre me
» causa bien de la douleur de tête. Il me sem-
» blait qu'apprenant par cœur des mots et des
» verbes, car nous étudiions par règle et par mé-
» thode, c'étaient autant de pierres qui me rou-
» laient dans la tête. Cette douleur, jointe aux
» réflexions que je faisais sur la rudesse et sur
» la difficulté d'une langue barbare, me faisait
» croire qu'humainement je n'y pouvais réussir,
» et j'en traitais amoureusement avec Notre-
» Seigneur, qui m'aida de telle sorte, qu'en très-
» peu de temps je fus en état d'entendre et de
» parler avec assez de facilité. Mon étude m'é-
» tait une oraison qui faisait évanouir toute la
» barbarie de cette langue. » La Servante de Dieu ajoute, qu'à son arrivée dans le pays et après qu'elle eut bien examiné toutes choses, elle connut clairement que c'était celui que Notre-Seigneur lui avait fait voir six ans auparavant. Que ces hautes montagnes, ces vastes forêts, ces pays immenses, la situation et la forme des lieux qui se présentaient à sa vue, étaient les mêmes qui lui avaient été montrés, et qui étaient encore

Interpolation et après p. 252

aussi présents à son esprit qu'à l'heure même de son songe. Que cela lui donna une nouvelle ferveur et une pente à s'abandonner sans réserve pour tout souffrir, et pour faire tout ce que Notre-Seigneur voudrait d'elle dans ce nouvel établissement.

Il faut pourtant avouer que quelque ferveur qui soutînt le zèle des servantes de Dieu, leur petit nombre, l'incommodité du logement, la saleté et la mauvaise odeur des Sauvages, qui passent tout ce qu'on en peut dire, et le peu de moyens qu'elles avaient de se garantir de tant d'incommodités, les auraient bientôt fait succomber, si on n'eût travaillé en diligence à les mettre plus au large, et s'il ne leur fût venu du secours de France. Les lettres de la Mère de l'Incarnation excitèrent dans les maisons de Paris et de Tours une si grande ardeur pour partager des croix qu'on leur faisait voir si aimables, qu'en assez peu de temps, il y eut à Québek une Communauté formée, dont la Mère de l'Incarnation fut élue supérieure : ce ne fut pas au reste en déguisant ce qu'il y avait à souffrir dans ce nouveau genre de vie, que la Servante de Dieu persuada à tant de saintes filles de venir partager

vrai que je ne sais quoi d'extraordinaire qui paraissait en elle, faisait dire à ses Sœurs, qu'assurément Dieu avait de grands desseins sur elle, et qu'elle ne mourrait pas dans leur monastère.

Cependant, à mesure que son zèle prenait de nouveaux accroissements, l'amour qui allumait ce feu dans son cœur, semblait prendre plaisir à lui faire ressentir de temps en temps de ces peines que produit la persuasion qu'on gémit en vain, et que l'on pousse des soupirs qui ne sont pas écoutés. Après qu'elle eut porté quelque temps cette souffrance, elle commença à respirer. « Je croyais, dit-elle, que le Père éternel » avait pour agréables mes poursuites, mais qu'il » me manquait quelque chose pour être exaucée. » Je me consumais à ses pieds, je m'abîmais au » centre de ma bassesse et de mon néant, afin » qu'il plût à sa divine bonté de mettre en moi » ce qu'il y trouvait de manque. Alors j'expéri- » mentai un écoulement et un rayon divin en » mon âme qui m'unit encore plus étroitement » au cœur de Jésus; en sorte que je ne parlais » et ne respirais que par lui. »

On peut voir dans les lettres qu'elle écrivit dans ce temps-là, et qui ont été données au pu-

blic, les choses admirables que lui faisait produire cette union intime avec le sacré Verbe. Enfin, Dieu commença à lui développer ce qu'il ne lui avait montré jusque-là que d'une manière fort énigmatique. Un jour qu'elle était au chœur en oraison, elle fut en un moment ravie hors d'elle-même. La vision qu'elle avait eue en songe, lui fut représentée avec toutes les mêmes circonstances, et il lui fut dit que ce pays était le Canada, et qu'il fallait qu'elle y allât faire une maison. « Ces paroles, dit-elle, qui portaient esprit » et vie, réduisirent mon âme dans le plus pro- » fond anéantissement. J'eus néanmoins assez » de force pour dire : O grand Dieu ! vous pou- » vez tout, et moi je ne puis rien. S'il vous plaît » de m'aider, me voilà prête. Ma volonté fut » unie à celle de Dieu, sans qu'aucune réflexion » eût précédé. Le seul commandement de Dieu » fit cette union, d'où s'ensuivit une extase » amoureuse, dans laquelle cette infinie bonté » me fit des caresses, qu'une langue humaine ne » saurait exprimer. Je ne voyais plus d'autre » pays pour moi que le Canada, et mes courses » ordinaires étaient parmi les Hurons, où je me » joignais aux Missionnaires. J'y étais unie d'es-

» prit au Père éternel, sous les auspices du sacré
» Cœur de Jésus pour lui gagner des âmes. Ces
» courses et ces occupations me causaient une
» abstraction presque continuelle, qui faisait
» beaucoup souffrir mon corps. »

Vers le même temps, la servante de Dieu reçut une lettre du Père Joseph Poncet de la Rivière, jésuite, qu'elle ne connaissait point, et qui n'avait pu être instruit par aucune voie humaine de ses dispositions, par rapport au zèle du salut des âmes. Ce grand Religieux, qui a été une des plus vives lumières de sa Compagnie, et dont la mémoire est en bénédiction dans les colonies françaises de l'Amérique, qu'il a presque toutes arrosées de ses sueurs, et quelques-unes même de son sang, lui faisait part de sa vocation à la Mission de Canada, et avait joint à sa lettre une relation de ce qui se passait dans ce pays, avec un petit bourdon, comme pour l'inviter par ce symbole à entreprendre le voyage avec lui. La Mère de l'Incarnation, quoique fort charmée d'une telle invitation, n'y répondit néanmoins que par une civilité. Elle n'était presque plus la maîtresse de son zèle qui s'enflammait de jour en jour ; mais la chose lui paraissait tellement

au-dessus de ses forces et de sa condition, qu'elle ne pouvait pas se résoudre à en parler même aux directeurs de sa conscience. Elle n'avait plus le Père Dinet. Le Père de la Haye et dom Raymond de Saint-Bernard étaient absents, et elle était entre les mains du Père Salin, jésuite, qui ne la dédommageait pas des pertes qu'elle avait faites. Mais tandis qu'elle ne songeait qu'à bien connaître la volonté de Dieu, et à se mettre en état de l'exécuter, la Providence ménageait, sans qu'elle en sût rien, les moyens de faire réussir les desseins qu'elle avait sur elle.

Les Jésuites du Canada, et surtout ceux qui étaient avec les Hurons, souhaitaient depuis longtemps l'établissement des Ursulines à Québec, et le Père Paul le Jeune, Supérieur de toute la Mission, faisant cette année-là, selon ce qui se pratiquait alors, la Relation de ce qui s'était passé d'édifiant dans cette nouvelle Église, s'y exprima en ces termes sur ce dessein : « Ne se » trouvera-t-il point quelque âme sainte qui » veuille ramasser le sang du Fils de Dieu, pour » le salut des pauvres sauvages ?

Il y avait alors à Alençon une jeune dame de condition, fort riche, nommée Magdeleine de

Chauvigny, fille de M. de Vaubougon, et veuve de M. de la Peltrie, de la maison de Tounoys. Elle avait apporté en naissant des inclinations si nobles et si heureuses, et elle avait reçu de ses parents une si belle éducation, qu'elle s'était rendue, dès l'âge le plus tendre, l'admiration de la ville et les délices de sa famille. Dès qu'elle fut capable de faire des réflexions, elle crut que Dieu voulait seul posséder son cœur, et commença de prendre des mesures pour entrer dans quelque Religion; mais Dieu avait d'autres vues, et comme il la destinait au même dessein que Marie de l'Incarnation, il ne permit pas que ces deux femmes, par qui il voulait faire de grandes choses, prissent d'abord un parti qui aurait privé l'une des biens, et l'autre de la connaissance des affaires et de l'expérience qui leur étaient nécessaires pour exécuter l'œuvre importante qu'il leur devait confier.

Mademoiselle de Chauvigny se laissa donc engager par obéissance dans l'état du mariage; mais sa liberté lui fut bientôt rendue : M. de la Peltrie, qu'elle avait épousé, la laissa veuve fort jeune et sans enfants, n'ayant eu qu'une fille, qui ne vint au monde que pour augmenter le

nombre des prédestinés. La première pensée qu'eut Madame de la Peltrie dès qu'elle se vit maîtresse de disposer d'elle-même, fut de reprendre son ancien projet d'entrer en Religion; mais elle ne s'y arrêta pas longtemps. Elle était née avec une extrême tendresse pour les malheureux, et elle se persuada que Dieu ne l'avait mise en l'état où elle était, que pour la rendre la mère des pauvres. Peu de temps après son zèle changea d'objet, et elle se sentait emportée en esprit dans les pays étrangers pour y contribuer au salut des âmes. Elle en était là, lorsque la Relation dont j'ai parlé lui tomba entre les mains. Cette lecture fit sur son esprit une si forte impression, qu'elle conçut dès-lors le dessein de se consacrer avec tout son bien au salut des filles sauvages. Cependant une telle entreprise, jusque-là sans exemple, ne devait pas être entièrement résolue avant que d'avoir bien consulté le Seigneur : c'est ce que fit la jeune veuve, et le ciel ne tarda pas à l'éclairer. Un jour de la Visitation de la Vierge, comme elle était en oraison, Jésus-Christ se fit entendre à son cœur, et lui dit que sa volonté était qu'elle allât en Canada, pour y exécuter le dessein qu'elle avait formé, et l'as-

sura qu'elle recevrait de très-grandes grâces dans ce pays barbare. *Hé! quoi, Seigneur*, reprit-elle, *est-ce à une vile créature et à une pécheresse comme moi, qu'il faut faire de semblables faveurs? Votre bassesse*, lui repartit le Sauveur, *ne fera que relever l'éclat de ma miséricorde. Je veux me servir de vous en ce pays-là : et malgré les obstacles qui s'opposeront à l'exécution de mes ordres, vous irez en Canada, et vous y mourrez.*

Ces paroles remplirent la Servante de Dieu d'une douce confiance, et mirent la paix dans son âme ; mais pour avoir reçu sa Mission immédiatement de Dieu même, elle ne s'en crut pas moins obligée à prendre toutes les précautions que la prudence demande en de pareilles occasions. Elle consulta plusieurs personnes fort éclairées dans les voies de Dieu, qui toutes l'assurèrent qu'elle était appelée en Canada. Mais à peine avait-elle commencé de prendre des mesures pour suivre sa vocation, qu'elle tomba malade, et fut à l'extrémité. On n'attendait plus que le moment de la voir expirer, et la recommandation de l'âme était faite, lorsqu'elle fut inspirée de faire vœu d'aller en Canada pour y

bâtir une Église en l'honneur de saint Joseph, et pour y employer sa vie et ses biens au service des filles sauvages, sous les auspices de ce grand Saint. Elle obéit à l'inspiration, et s'étant aussitôt assoupie, elle se trouva à son réveil sans douleur et sans fièvre. Les Médecins, qui en avaient désespéré, apprirent cette nouvelle avec bien de la surprise. Ils voulurent s'instruire par eux-mêmes d'une chose qui ne leur paraissait pas croyable. S'étant rendus chez elle, un d'eux lui prit le bras, et après lui avoir tâté le pouls : « Où est donc votre fièvre, Madame? lui dit-il; » serait-elle allée en Canada? Oui, répondit la » Dame, elle y est allée. » Mais ni le Médecin, ni aucun des assistants, n'avaient garde de comprendre ce qu'il y avait de vrai dans cette réponse.

Pendant que les choses s'acheminaient si bien pour la réussite des desseins que Dieu avait sur la Mère de l'Incarnation, sa divine Majesté purifiait et perfectionnait de plus en plus cette grande âme; et je crois que ceux qui, de quelque manière que ce soit, sont appelés à procurer le salut du prochain, me sauront quelque gré de n'avoir négligé aucun trait du modèle que je leur

présente d'un cœur vraiment apostolique, et qui, pour être dans la personne d'une femme, n'en est que plus capable de les animer et de les confondre. Ecoutons-la parler :

« La divine Majesté voulant me dépouiller » absolument de mon propre vouloir dans les » choses mêmes qu'elle m'avait commandées, » afin que tout fût d'elle et qu'il n'y eût rien de » la créature, me fit connaître un jour, pendant » mon oraison, qu'il allait me réduire à ce dé- » nûment total et parfait. Je traitais alors avec » elle du salut des âmes, dans l'accès ordinaire » qu'il lui plaisait de me donner. En un mo- » ment elle m'ôta tout pouvoir de continuer ce » commerce, et ravit mon âme en une extase » qui la mit dans son souverain et unique Bien. » Là, parmi ses caresses ordinaires, elle me dé- » couvrit le grand avantage qu'il y a à lui gagner » des âmes, et m'incita à lui demander cette » grâce. Alors mon âme, prenant vivement les » intérêts de son Époux, voulait, par une amou- » reuse impatience, que son Royaume s'éten- » dît, et s'offrait pour cet effet en sacrifice, fal- » lût-il donner mille vies. Je conjurais le Père » Eternel de me mettre en état d'exécuter les

» commandements qu'il m'avait faits de lui bâtir
» en Canada une maison où il fût glorifié avec
» Jésus et Marie. Je le priais d'y joindre le grand
» saint Joseph, parce que j'avais de fortes im-
» pressions que c'était lui que j'avais vu être le
» gardien de ce pays. J'avais une certitude qu'il
» agréait mes instances, que je ne faisais que
» par le mouvement de son esprit. Cette Majesté
» suprême jetait ses regards sur moi et me fai-
» sait entendre que, par un amoureux effort,
» j'avais voulu ravir sa volonté, mais que, par
» son amour, elle voulait triompher de la mienne.
» Il se fit alors une opération en mon âme, qui
» la réduisit à une délicieuse agonie. Je me vis
» en un moment absorbée en Dieu, qui, par un
» amour de complaisance, me voulait surmon-
» ter, en m'ôtant ma volonté au regard de mes
» poursuites pour l'amplification du Royaume
» de son Fils. En effet, il me martyrisait, car à
» peine me permettait-il de jeter un soupir pour
» prendre du relâche dans un tourment qui
» m'ôtait la vie et me charmait tout ensemble.
» Alors je m'aperçus que je n'avais plus de vo-
» lonté, et que Dieu voulait pour moi. J'ac-
» quiesçai et me confessai vaincue. Je chantai

» le triomphe de mon vainqueur, et reconnus
» la justice de son divin vouloir. Dès ce mo-
» ment je fus délivrée des langueurs que me cau-
» saient mes poursuites. C'était un repos, une
» paix, un non-vouloir, une demeure dans la
» volonté de Dieu, avec lequel je traitais des
» intérêts du sacré Verbe incarné; et cela me
» dura une année entière. »

M. de Bernières Louvigny, auteur du Chrétien intérieur, et qui, au milieu de la corruption du siècle, est parvenu à ce qu'il y a de plus sublime dans la vie mystique, s'étend bien au long dans ses Mémoires sur l'insigne faveur dont je viens de parler, et qu'apparemment la servante de Dieu lui avait particularisée plus qu'elle ne fait ici. Voici ce qu'il en dit : « Je me sou-
» viens que cette grande Religieuse parlait fort
» bien de l'excellence de la vie Apostolique, et
» qu'elle en avait des sentiments admirables.
» Mais elle souffrit un jour une opération bien
» extraordinaire. Comme elle s'efforçait de pren-
» dre la volonté divine, pour ne la quitter ja-
» mais, et la fléchir à l'établissement du Royaume
» de son Fils sur toutes les nations, Notre-Sei-
» gneur prit la sienne, et depuis elle n'a point

» eu de volonté propre, mais la seule volonté
» de Dieu a été sa volonté. C'est une grande
» âme, solidement vertueuse, qui a une pro-
» fonde humilité, une charité éminente, et qui
» ne perd point l'union actuelle avec Dieu. Elle
» dit donc que Dieu la dépouilla de son propre
» vouloir, ou pour me servir des paroles dont
» Dieu usa à son endroit, il triompha de sa vo-
» lonté, non qu'il lui ôtât cette puissance, qui
» est le principe des actions spirituelles, ou qu'il
» la privât de sa liberté, mais la volonté divine
» s'empara tellement de la sienne, qu'elle ne
» pouvait plus vouloir que ce que Dieu voulait.
» Ainsi, on eût pu lui donner ce nom admirable
» que Dieu avait promis à une nation qui de-
» vait être toute à lui; *on vous appellera, ma*
» *volonté est en elle* (Isaïe, 62, 4). Cette fa-
» veur merveilleuse commença par une espèce
» d'agonie, pendant laquelle il lui resta quelque
» aspiration, pour consentir à la perte de sa vo-
» lonté. Cette agonie fut très-délicieuse, car
» comme il n'est rien de plus affligeant que de
» suivre les désirs de la propre volonté, il n'est
» rien au contraire de plus doux que de ne vivre
» que de la volonté de Dieu. »

La Mère de l'Incarnation fut toute une année dans cette disposition de paix et de délices. Au bout de ce temps-là, elle se sentit fortement poussée de s'ouvrir sur sa vocation au Canada. Elle avait encore pour directeur le Père Salin. Ce religieux était de ceux qui ne connaissent dans les voies de Dieu qu'une sorte d'illusion, et qui croient qu'on ne peut jamais y faire de mauvais pas, en rejetant tout ce qui est tant soit peu extraordinaire. Aussi dès que sa pénitente lui eut ouvert la bouche sur son dessein, il la lui referma bientôt, en lui disant que c'étaient là de pures fantaisies auxquelles elle faisait fort mal de s'amuser. L'humble religieuse à ces paroles s'anéantit aux pieds de la divine Majesté. Mais quelque connaissance qu'elle eût, et quelque aveu qu'elle fît de sa bassesse, elle ne laissa pas de protester à Dieu que rien au monde ne l'empêcherait de lui obéir. Elle fut bien surprise dans le même temps de voir que son dessein, qu'elle avait tout à fait caché, était divulgué, qu'on lui en parlait souvent, et qu'on lui en écrivait même de plusieurs endroits. Elle ne crut pourtant pas devoir pour cela s'ouvrir davantage, et fit aux lettres qu'elle reçut et aux discours qu'on lui tint sur

ce sujet, des réponses fort vagues, et qui ne faisaient concevoir rien autre chose, sinon que son cœur était épris d'un fort grand zèle pour le salut des infidèles. Effectivement, il allait au-delà de tout ce qu'on en peut dire, et elle l'avait tellement communiqué à toutes ses Sœurs, que dans la communauté on faisait continuellement des prières, des pénitences et des communions à cette intention.

Cependant le mouvement qui l'avait portée à s'ouvrir au Père Salin sur sa vocation au Canada, la poussait encore plus fortement à en écrire au Père de la Haye. Mais le Père Salin l'avait tellement intimidée, qu'elle n'osait en parler davantage. Lorsqu'elle était en cette peine, le Père de Lydel, autre jésuite, vint la visiter. Elle crut devoir s'ouvrir à lui, et ce Père lui conseilla d'en écrire au Père de la Haye qui la connaissait mieux que personne. Elle le fit, et la réponse du P. de la Haye fut qu'elle devait se disposer à ce que la divine Providence ordonnerait d'elle, et qu'il espérait que ses bons désirs s'exécuteraient.

Quelque temps auparavant, la servante de Dieu avait appris que dom Raymond de Saint-Bernard songeait aussi à passer en Canada. Effectivement

ce religieux prenait des mesures pour cela avec les Jésuites, mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et sa congrégation s'opposa à son pieux dessein. Dans le temps que la Mère de l'Incarnation lui écrivit, il regardait son voyage en Canada comme une affaire qui ne pouvait manquer par aucun endroit. Il n'entra pourtant pas d'abord dans les vues de sa pénitente, et elle eut beau lui écrire pour l'instruire de tout ce qui s'était passé en elle à ce sujet, il ne la voulut point écouter. Enfin, elle le conjura d'examiner la chose devant Dieu. Il le fit, et se rendit. Il se rappela son caractère d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination, les faveurs qu'elle avait reçues du ciel dès sa plus tendre enfance, et la fidélité qu'elle y avait fait paraître. Il se ressouvint de ses premiers instincts, qui la portaient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile, de son zèle en mille occasions pour la gloire de Dieu, de ses désirs si ardents et néanmoins si peu empressés. Il considérait cette paix si inaltérable au milieu des plus violentes saillies de son amour, cette élevation d'âme jointe à la plus profonde humilité et à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut que

paraissant avoir une certitude que tout venait du Seigneur, elle n'avait cependant nulle attache à son sens. Il reconnut donc le doigt de Dieu dans le dessein qu'elle lui proposait ; et il lui manda qu'il ne pouvait se dispenser de l'approuver. Il travailla ensuite à lui procurer tous les secours qui pouvaient dépendre de lui pour l'exécution. Mais le ciel qui ne le voulait pas lui-même en Canada, lui refusa aussi la consolation d'avoir contribué à y établir la servante de Dieu. Il vit rompre en assez peu de temps toutes les mesures qu'il avait prises pour elle et pour lui. Dans le même temps, la Mère de l'Incarnation se trouva en butte à toutes les contradictions imaginables. Plusieurs personnes, qui avaient paru favorables à son dessein, le désapprouvèrent ouvertement. Sa Supérieure même, qui lui avait applaudi plus qu'aucune autre, se déclara hautement contre elle, et alla jusqu'à lui dire que si Dieu lui accordait ce qu'elle lui demandait avec tant d'ardeur, ce ne serait que pour punir sa témérité.

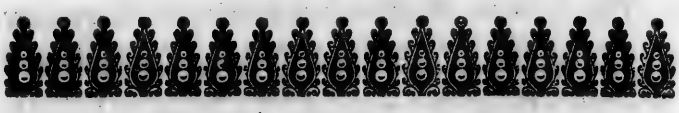
La courageuse Mère, voyant ainsi tout le monde réuni contre elle, montra une fermeté d'âme qui a peu d'exemples. Elle écrivit à dom

Raymond pour le consoler et pour le fortifier ; et rien n'est plus grand, que les sentiments de confiance et de soumission aux ordres de la Providence dont ces lettres sont remplies. Elle en recevait elle-même des Missionnaires de Canada, qui servaient plus que toute autre chose à la soutenir au milieu de ses traverses. Ces religieux connaissaient son zèle pour le salut de leurs chers Néophytes, et ils ne manquaient point d'occasion de lui écrire, pour l'encourager à ne pas abandonner une si belle entreprise. Enfin, ils crurent que c'était assez délibéré, et qu'il fallait se hâter de venir à l'exécution. Ils n'avaient encore rien d'assuré pour le temporel; mais des hommes remplis de toute la plénitude de l'esprit apostolique ne savaient pas s'inquiéter touchant les moyens, quand la chose était dans l'ordre de Dieu; et, sûrs de la Providence pour les ressources, ils ne songeaient qu'à choisir des sujets, dont la sainteté répondît à la grandeur du ministère qui leur devait être confié.

Ce fut dans cette vue que le Père le Jeune, supérieur de la mission, pour s'assurer de la vertu de notre Mère, par une voix qui ne pût être suspecte, lui écrivit deux lettres consécutives,

où, après lui avoir exagéré avec beaucoup de force les dangers et les difficultés de son projet, il ajoute qu'il n'y avait qu'une présomption intolérable, pour ne pas dire diabolique, qui pût la faire aspirer à des emplois si élevés au-dessus de son sexe et de ses forces. L'humble servante de Dieu reçut ces lettres avec la même joie que si elles lui eussent annoncé l'ordre de partir. Elle ne se lassait point de les lire, et un jour qu'elle en parlait à son directeur : « N'est-ce pas là un » bon Père? lui dit-elle, je vois bien que si j'étais » auprès de lui, il me traiterait en véritable ami. » Peu de temps après, elle reçut un avis secret qu'on prenait de bonnes mesures pour faire venir en Canada des Ursulines, et qu'elle était la première sur laquelle on jetait les yeux. Mais deux années s'écoulèrent encore sans qu'on parlât de rien; ce qui lui donna occasion de faire paraître d'une manière bien sensible sa parfaite dépendance de la volonté de Dieu, et la fermeté de sa confiance, que tant de délais et d'obstacles ne purent jamais ébranler. Enfin, sur la fin de la seconde année, elle sut par un instinct, qui ne pouvait avoir rien de naturel, que le temps de son départ approchait, et elle ne se trompa

point. L'heure marquée par le Seigneur, pour l'accomplissement de ce grand dessein était venue, et il s'exécuta de la manière que nous allons voir.



LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Madame de la Peltrie prend des mesures pour fonder des Ursulines en Canada. Son père la veut remarier, ce qu'elle fait pour parer ce coup. M. de Bernières, de concert avec elle, la demande en mariage. Ce mariage est rompu, Madame de la Peltrie est inquiétée par sa famille, et gagne un grand procès. Elle part pour Paris, où M. de Bernières la suit. Le P. Poncet les détermine à demander la Mère de l'Incarnation pour commencer l'établissement de Québek. Dieu fait connaître à sa servante que ses desseins sur elle vont s'accomplir. On propose de ne prendre que des Religieuses de Paris. Madame de la Peltrie s'y oppose, et part pour aller demander la Mère de l'Incarnation à M. l'Archevêque de Tours. Elle arrive à Tours et obtient ce qu'elle souhaite. Empressement de toutes les Religieuses pour la Mission de Canada. La Mère de Saint-Bernard est choisie pour être la compagne de la Mère de l'Incarnation, et prend le nom de Saint-Joseph. Ses parents touchés de Dieu lui donnent leur consentement comme malgré eux. Une bonne fille de Tours se donne à Madame de la Peltrie, à condition qu'elle sera Religieuse dans le monastère de Québek. La famille de la Mère de l'Incarnation s'oppose à son voyage. Fermeté de la Mère, et ce qui la rassure. Ses dispositions intérieures par rapport à son voyage. Les mesures que prend M. l'Archevêque de Tours pour assurer la fondation, et ce qui

se passe entre lui, Madame de la Peltrie et les Religieuses. Départ de Tours et entrevue de la Mère de l'Incarnation et de son fils à Orléans. Toute la troupe arrive à Paris où Monsieur de Bernières tombe malade. Monsieur de Paris refuse à Madame de la Peltrie une Religieuse Ursuline du faubourg Saint-Jacques. La Reine-Mère veut voir Madame de la Peltrie et les deux Religieuses, et l'accueil qu'elle leur fait. Le fils de la Mère de l'Incarnation demande à être reçu chez les Jésuites, et ne l'obtient pas. Arrivée de la troupe à Dieppe. La Mère de Saint-Joseph est sur le point d'être arrêtée en France par sa famille. Les Religieuses et Madame de la Peltrie s'embarquent avec le Supérieur des Missions. Sentiment de la Mère de l'Incarnation au temps de l'embarquement. Elle court risque de faire naufrage. Les Religieuses vivent pendant toute la traversée comme si elles eussent été dans un monastère. Autres particularités de leur voyage. Arrivée à Québek, leur réception. Elles visitent les cabanes sauvages, et apprennent leur langue. La Mère de l'Incarnation souffre beaucoup dans cette étude. Elle reconnaît que le Canada est le pays qui lui avait été montré en songe. Elle est élue Supérieure, et forme une nouvelle Congrégation de celle de Paris et de celle de Bordeaux. On forme le dessein en France de réunir toutes les Ursulines dans une seule Congrégation sur le plan qu'elle avait dressé. Ferveur admirable des Religieuses sous son gouvernement.

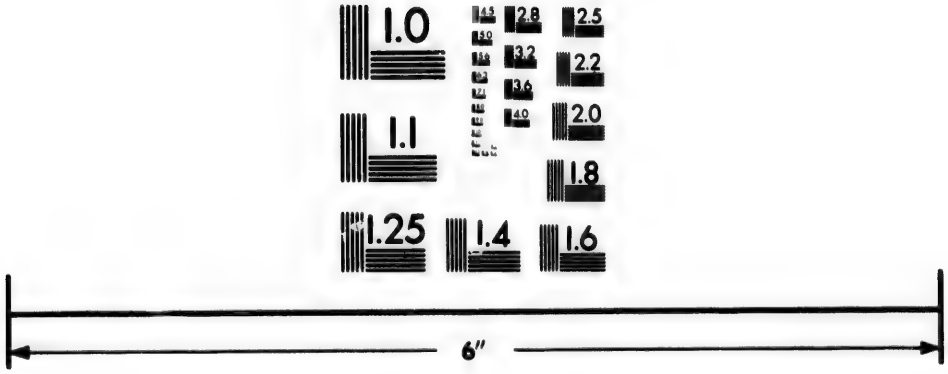
ADAME DE LA PELTRIE, tirée des portes de la mort, de la manière merveilleuse que nous avons dit, se persuada que, n'ayant recouvré la vie qu'après la promesse qu'elle avait faite de la consacrer avec tous ses biens au service des filles

sauvages, elle n'était plus maîtresse d'elle-même, et ne pouvait, sans se rendre coupable de la plus indigne infidélité, manquer à son vœu. Mais elle n'eut pas plutôt mis la main à l'œuvre, qu'elle rencontra des difficultés qui auraient rebuté un courage moins ferme que le sien; et il faut convenir qu'elle se trouvait dans une situation qui rendait son entreprise moralement impossible. M. de Vaubougon son père, s'était mis dans la tête de la remarier, et avait pris tellement la chose à cœur, que s'apercevant de la répugnance qu'elle y avait, il lui déclara qu'elle le ferait mourir, si elle refusait de lui donner cette satisfaction. Cette déclaration, que Madame de la Peltrie ne crut pas devoir prendre à la lettre, ne fit pas sur son esprit toute l'impression que M. de Vaubougon en avait espéré : ce qui l'obligea à la prendre du côté de la conscience. Il engagea donc quelques Religieux à la voir et à lui représenter ce qu'elle devait à son père, à qui elle causerait infailliblement la mort si elle s'opiniâtrait dans son refus. Ils lui exagérèrent ensuite les avantages qu'elle trouverait dans un nouvel établissement pour satisfaire sa charité envers les pauvres. Mais ces batteries furent en-

core sans effet, et la vertueuse veuve fit paraître, parmi toutes ces sollicitations, une fermeté qu'on n'avait pas attendue d'elle. Cependant elle souffrait tout ce que peut ressentir un bon cœur qui se trouve dans l'obligation de mécontenter la personne du monde pour qui il a une plus véritable et plus légitime tendresse. Dans cette affliction d'esprit, elle s'adressa à un Religieux dont elle connaissait la prudence et le pria de lui dire par quelle voie, sans manquer à ce qu'elle devait à Dieu, elle pouvait se délivrer des poursuites, relever les inquiétudes, et dissiper le chagrin d'un père qui lui était véritablement cher. Le Religieux, après avoir un peu pensé à ce qu'on lui proposait, répondit qu'il ne voyait qu'un moyen d'accommoder toutes choses: que ce moyen était de faire en sorte que M. de Louvigny Bernières la demandât en mariage (1) :

(1) On a cru utile de rappeler ici, au sujet de ce qui va suivre, les sages réflexions de M. Charles Sainte-Foi, extraites de ses *Vies* des premières Ursulines de France, à l'article de Mme de la Peltrie, tome II, page 83 : « Plusieurs personnes, en lisant le récit des rapports de Mme de la Peltrie et de M. de Bernières, auront été surprises, et peut-être même choquées de la feinte dont elle usa pour couvrir les projets que Dieu lui avait inspirés, et en

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

que ce Gentilhomme, qui avait du bien et qui était fort connu de M. de Vaubougon, serait le gendre que le bon vieillard agréerait le plus; et que, d'un autre côté, il était bien sûr que M. de Bernières, qui vivait comme un Ange, et qui s'était engagé par vœu à vivre dans le célibat, serait aisément disposé à ne se rendre le maître de sa liberté, que pour lui aider à conserver son cœur à Celui à qui elle l'avait consacré.

L'extrême embarras où se trouvait la jeune

assurer l'exécution. Mais nous ne devons point juger ceux que Dieu se charge lui-même de conduire; et c'est ici qu'il faut se rappeler cette parole de saint Paul, que l'homme spirituel n'est jugé par personne. Dieu se plaît quelquefois à mener les grandes âmes par des voies extraordinaires, qui déconcertent nos courtes vues et choquent notre faible raison. Il serait aussi téméraire de blâmer dans ces âmes les choses qui nous paraissent singulières, qu'il serait imprudent de vouloir les imiter, ou de s'appuyer de leur exemple, pour excuser en soi ou chez les autres des singularités, qui, par cela même qu'elles s'écartent de la voie commune, sont presque toujours dangereuses. Mme de la Peltrie et M. de Bernières avaient d'ailleurs pris toutes les précautions que conseille la prudence chrétienne, pour s'assurer que leur conduite était agréable à Dieu; et ce n'est qu'après avoir consulté des hommes sages, pieux et expérimentés, qu'ils se décidèrent à agir contre les règles communes: d'autant plus que les mœurs et les usages de l'époque où ils vivaient rendaient la chose beaucoup moins singulière qu'elle ne le serait aujourd'hui. »

Dame, lui fit goûter cet expédient et l'empêcha de voir ce qu'il avait de singulier. Elle écrivit sur-le-champ à M. de Bernières; elle lui découvrit l'extrémité où la réduisait son père et le moyen qu'on lui avait suggéré de s'en tirer, et elle le conjurait, au nom du Maître qu'ils s'étaient également engagés de servir seul le reste de leur vie, de ne pas se rendre difficile dans une occasion où il s'agissait de son salut. M. de Bernières n'entra pas dans ce projet aussi aisément qu'avait fait Madame de la Peltrie. Il était bien assuré de la vertu de cette Dame; mais comme il ne s'était point trop caché de son vœu, il voyait bien qu'il ne pouvait consentir à ce qu'on demandait de lui, sans donner une scène au public, qui ne pouvait pas être instruit des conditions auxquelles il s'engagerait. D'un autre côté, le grand bien qui pouvait revenir de ce mariage, balançait les raisons qui le portaient à en rejeter la proposition. Dans cette perplexité, il redoubla ses prières, et conclut à remettre la chose entre les mains de son directeur et de quelques personnes de piété qui avaient part à sa confiance. Tous lui dirent nettement que la gloire de Dieu demandait qu'il fît ce qu'on souhaitait de lui, et

qu'ils n'y voyaient aucun inconvénient qui pût balancer ce qu'ils y trouvaient d'avantageux pour les intérêts de la nouvelle Église du Canada. M. de Bernières n'était point de ces gens de bien qui abondent dans leur sens; mais la singularité de l'affaire dont il s'agissait, l'empêcha encore pendant quelques jours de se résoudre. Enfin, il se rendit, et écrivit à un gentilhomme de ses amis, nommé M. de la Bourbonnière, qu'il le priait d'aller trouver de sa part M. de Vaubougon, et de demander pour lui Madame sa fille en mariage.

Jamais demande de cette nature ne fut plus agréablement reçue. M. de Vaubougon ne se possédant pas de joie, ne put répondre à M. de la Bourbonnière, et tout ce qu'il put faire, fut de le mener chez Madame de la Peltrie. Le consentement de la jeune Dame ne fut pas difficile à obtenir; mais la joie ne fut pas de longue durée, ni pour le père ni pour la fille. M. de Bernières retomba bientôt dans ses irrésolutions, et prit le parti de temporiser. Ce retardement n'accommoda pas M. de Vaubougon, qui ne pouvait avoir l'esprit en repos qu'il ne vît sa fille mariée. Il entra en quelque soupçon que les avances

que l'on avait faites pour ce mariage, ne fussent un jeu pour l'amuser. Un jour qu'il était de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, il alla trouver sa fille, et lui dit qu'elle choisît sur-le-champ, ou de signer un papier qu'il lui présentait, et qui lui devait faire perdre la meilleure partie de son bien, ou de faire parler M. de Bernières d'une manière positive. Madame de la Peltrie répondit qu'on s'alarmait sans sujet, que M. de Bernières lui avait mandé, il n'y avait pas longtemps, que sans une affaire de conséquence qui le retenait à Caen, il serait déjà à Alençon; qu'il apporterait, pour la terminer, toute la diligence possible, mais qu'il craignait fort que ce ne fût pas encore aussitôt qu'il le souhaiterait, et qu'elle pouvait s'assurer qu'il ne perdrait pas un moment pour se rendre chez M. son père. Elle fut assez heureuse pour se tirer par cette réponse du mauvais pas où elle se trouvait; mais comme elle prévit que l'on ne manquerait pas de revenir à la charge, elle fit prier M. de Bernières de faire un voyage à Alençon, parce qu'il était de la dernière conséquence qu'ils conférassent ensemble au plus tôt.

M. de Bernières quitta tout pour faire ce que

désirait Madame de la Peltrie. Ils se virent en présence des amis communs, mais sans que M. de Vaubougon en sût rien. On commença par examiner si le mariage proposé était expédient, et l'on convint que non, parce qu'il devait nuire aux affaires de M. de Bernières, dont les héritiers eussent pu être inquiétés avec le temps par ceux de Madame de la Peltrie. Sur quoi on conclut qu'ils ne se marieraient point; mais que pendant quelque temps ils feindraient de l'être. La mort de M. de Vaubougon, qui arriva peu de jours après que M. de Bernières fût retourné à Caen, facilita la feinte; mais la Dame pensa être prévenue par sa famille. Quelques-uns de ses proches, qui ne voyaient qu'avec chagrin les grandes libéralités qu'elle faisait aux pauvres et aux Églises, prirent le dessein de la faire enlever, et déclarer incapable de gouverner son bien, à cause de la dissipation qu'elle en faisait. Effectivement le Présidial de Caen leur donna une sentence favorable : mais M. de Bernières ayant conseillé à Madame de la Peltrie d'en appeler au Parlement de Normandie, elle le fit et se transporta à Rouen, où M. de Bernières la suivit. Son affaire fut bientôt en état d'être jugée, et son

procureur lui dit qu'elle gagnerait infailliblement sa cause, si elle voulait faire serment d'une chose très-juste. Elle le refusa par une délicatesse de conscience fort mal entendue, et pensa tout gâter. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes n'ont pas. La vertueuse veuve s'adressa à saint Joseph, renouvela son vœu touchant le Canada, et, contre toutes les apparences, gagna son procès. Ses parties en furent si surprises, qu'elles ne doutèrent point qu'il n'y eût en cela une conduite toute particulière de la Providence, et se réconcilièrent de bonne foi avec elle. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu'elle était mariée avec M. de Bernières, et elle eut bien des railleries à soutenir de la part du monde, qui l'avait vue engagée plus que personne dans tous les exercices de la plus haute dévotion. Sa vertu et sa douceur calmèrent bientôt ce petit orage; et, tout étant réglé dans sa famille, elle partit pour Paris dans le dessein de terminer sa grande affaire.

Ce voyage donna à penser à ses parents qui, n'étant pas apparemment bien convaincus qu'elle fût mariée, reprirent le dessein de l'enlever. Elle en fut avertie et se tint sur ses gardes. Dès

qu'elle fut à Paris, elle commença par consulter tout ce qu'on lui fit connaître de personnes d'une sainteté éclairée. Ceux qu'elle vit plus souvent, furent le Père de Condren, général de l'Oratoire, et M. Vincent, instituteur de la congrégation de Saint-Lazare. L'un et l'autre, après avoir examiné mûrement son projet, et l'attrait du Ciel qui le lui avait fait concevoir, assurèrent qu'il venait de Dieu, et elle ne trouva personne qui ne pensât de même. Elle ne songea donc plus qu'à user de diligence pour l'exécution. Elle manda M. de Bernières, qui partit sans différer. Jusqu'à son arrivée, Mme de la Peltrie n'avait osé paraître dans les rues de Paris que déguisée en servante, à la suite de sa fille de chambre, qu'elle faisait passer pour une dame de condition; et cela, parce qu'elle savait qu'on la cherchait. Mais, quand M. de Bernières se fut rendu auprès d'elle, comme on ne la vit jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle fût mariée, et on cessa de l'inquiéter.

Cependant M. de Bernières, convaincu que, dans cette affaire plus que dans aucune autre, la diligence était nécessaire, travailla tout de bon à la terminer incessamment. Lui et madame de

la Peltrie virent le P. Poncet qui se disposait à partir pour Québek par les premiers vaisseaux. Ils le consultèrent principalement sur le choix des sujets dont ils devaient composer la petite communauté que Madame de la Peltrie voulait établir en Canada. Ce Père les détermina aisément à s'assurer d'abord de la Mère de l'Incarnation; et, dès qu'il eut sur cela leur parole, il en écrivit à la servante de Dieu, qui n'en fut nullement surprise. Elle ignorait parfaitement tout ce qui se passait à Paris; mais elle sentait dans son cœur que les desseins de Dieu sur elle allaient s'accomplir. La lettre du Père Poncet ne ne laissa pas de lui causer une joie à laquelle elle crut devoir donner un peu d'essor. Elle la fit paraître surtout dans une lettre qu'elle écrivit à Madame de la Peltrie, où on voit que les Saints, qui sont si étroitement unis avec Dieu, ont fort peu à faire pour l'être parfaitement entre eux, et que la vertu est le lien le plus fort et le plus naturel de l'amitié.

Madame de la Peltrie comptait de partir par la flotte qui devait faire voile au printemps prochain; mais elle y trouva des difficultés de la part de Messieurs de la compagnie du Canada, qui

mirent tout en usage pour l'engager à différer son voyage à l'année suivante, à moins qu'elle ne voulût passer seule. Madame de la Peltrie, qui voulait mener avec elle ses religieuses, et qui ne pouvait, sans s'exposer à manquer son coup, rester à Paris tout le temps qu'on lui demandait, tint bon, et il fut résolu qu'il se ferait une assemblée pour résoudre cette affaire. Elle se tint chez M. Fouquet, alors conseiller d'Etat. Outre M. de Bernières et Madame de la Peltrie, on y appela le P. Etienne Binet, provincial des Jésuites, le P. de la Haye et le P. Charles Lallemant, anciens Missionnaires de Canada. Les députés représentèrent que Madame de la Peltrie avait parlé trop tard, que tous les vaisseaux étaient frétés, qu'il n'y avait plus de place pour ses ballots ni pour ses provisions. Madame de la Peltrie répondit que s'il n'y avait que cette difficulté-là, elle serait bientôt levée; qu'encore que Messieurs de la Compagnie fussent obligés de la passer gratuitement avec tous ses effets et tout ce qu'elle ferait venir les deux années après son arrivée, elle offrait néanmoins de fréter un bâtiment à ses dépens. A cela, il n'y eut point de réplique, et il ne fut plus question que de voir d'où on pren-

drait des Religieuses. Madame de la Peltrie déclara qu'elle voulait la Mère de l'Incarnation. On lui représenta que M. d'Eschaux, archevêque de Tours, de l'humeur dont on le connaissait, n'y consentirait jamais, et qu'il valait mieux prendre des Ursulines du faubourg Saint-Jacques. Madame de la Peltrie ne se relâcha point, quoique lui pût dire le P. Binet, qui avait fort à cœur qu'on n'allât point chercher des filles hors de Paris. Il fallut se rendre. Le P. de la Haye fut celui qui contribua le plus à faire décider en faveur de la Mère de l'Incarnation, qu'il savait mieux que personne être le plus digne sujet qu'on pût choisir pour une entreprise si délicate.

Il fut donc conclu que M. le commandeur de Sillery, lequel, outre qu'il était membre de la compagnie de Canada, était, en ce temps-là, l'âme de toutes les entreprises qu'on formait pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, les Pères Binet et de la Haye, que Monsieur de Tours considérait beaucoup, écriraient à ce prélat pour l'engager à donner à la mission de Canada la Mère de l'Incarnation avec une compagne, et que Madame de la Peltrie porterait la lettre, et l'appuierait de tout ce que son zèle lui pourrait suggérer pour

fléchir l'Archevêque. Le père Binet écrivit encore au Père Grand-Ami, recteur du collége de Tours, et lui enjoignit de ne rien omettre de ce qui dépendrait de lui, pour que Madame de la Peltrie fût satisfaite. Toutes ces mesures étant prises, Madame de la Peltrie consigna l'argent nécessaire pour équiper un bâtiment de transport, et le P. Lallemant se rendit à Dieppe, où se devait faire l'embarquement dont il fut chargé. Madame de la Peltrie, bien contente de voir que tout réussissait à son gré, écrivit à la supérieure de Ursulines de Tours et à la Mère de l'Incarnation, et se hâta d'expédier ses affaires pour se rendre à Tours. Elle y arriva le 19 de février 1639, accompagnée de M. de Bernières qui ne la quittait point. La première chose qu'ils firent, fut d'aller prévenir le Père Grand-Ami; et ils le prièrent d'aller d'abord seul chez l'Archevêque, pour le préparer à la demande qu'on lui devait faire. Il y consentit, et, à peine eut-il exposé la chose dont il s'agissait, que le prélat, surpris et charmé au-delà de tout ce qu'on peut dire, l'interrompit, et le regardant fixément: « Hé! quoi, mon cher Père, s'écria-t-il, est-il » vrai que Dieu veuille bien avoir de mes filles

» pour un si pieux dessein! Oh! je ne suis pas » digne de cette grâce; mais en trouvera-t-on » qui soient assez courageuses pour passer les » mers? » Le Père lui ayant dit où les choses en étaient, l'archevêque lui dit d'aller de sa part commander à la supérieure des Ursulines, de donner entrée chez elle à Madame de la Peltrie, et de lui faire la même réception qu'elles lui feraient à lui-même.

Le Père Recteur, qui ne s'était pas attendu à un succès si facile et si prompt, courut en diligence intimer l'ordre agréable dont il était chargé. A peine était-il sorti de l'Archevêché, que M. de Bernières et Madame de la Peltrie y entrèrent. Monsieur de Tours les reçut de la manière la plus gracieuse, et ne fut pas longtemps sans reconnaître que le P. Grand-Ami ne les avait point flattés dans la peinture qu'il lui avait faite de l'un et de l'autre. Il admira leur piété, il fut charmé de leur zèle, et leur promit toute l'assistance et toute la protection qui dépendrait de lui. Dès le même jour, le Père Recteur retourna chez le Prélat, et l'assura que la Mère de l'Incarnation était toujours dans ses mêmes sentiments et dans ses mêmes ardeurs; que l'esprit apostolique

s'était répandu dans la Communauté; qu'il n'y avait pas dans toute la maison une fille qui ne brûlât de zèle du salut des âmes, et qui ne fût prête à sacrifier mille vies pour sauver une seule sauvage, et que c'était quelque chose de ravissant que de les voir et de les entendre. L'Archevêque, attendri jusqu'aux larmes, ne put répondre autre chose, sinon que Madame de la Peltrie pouvait prendre la Mère de l'Incarnation et telle des Religieuses qui lui agréerait davantage. Pendant ce temps, M. de Bernières avait conduit Madame de la Peltrie au Monastère des Ursulines. La Supérieure, à la tête de toutes les religieuses, l'attendait sous la porte, et, dès qu'elle parut, la Communauté, séparée en deux chœurs, entonna le *Veni, Creator* et ensuite le *Te Deum.* La Dame alla ainsi en cérémonie à l'Eglise, où elle demeura quelque temps prosternée devant l'Autel. Sa prière finie, elle se releva, et fut extrêmement surprise de voir toutes ces filles à peu près dans la situation où l'on conçoit que furent les personnes qui se trouvèrent au Cénacle dans le temps de la descente du Saint-Esprit. Elles l'environnaient toutes, lui embrassaient les genoux, se jetaient à son cou, et, baignées de

ses travaux. Elle ne dissimula rien. « Pour goû-
» ter la vocation du Canada, mandait-elle à la
» Supérieure du monastère de Tours, il faut de
» nécessité mourir à tout, et si l'âme ne s'efforce
» de le faire, Dieu le fait lui-même, et se rend
» inexorable à la nature, pour la réduire à cette
» mort qui, par une espèce de nécessité, l'élève
» à une éminente sainteté. Je ne puis vous dire
» ce qu'il en coûte pour en venir là. » Dans une
autre lettre, après avoir parlé d'une grande perte
qu'avaient faite toutes les Communautés de Qué-
bek, elle ajoute : « Ce ne sont pas ces choses-là
» qui font souffrir, mais c'est une certaine con-
» duite de Dieu sur l'âme qui est plus pénible
» à la nature que les tortures et les gênes. Lors-
» que je vous dis que les ouvriers de l'Evangile
» sont morts et que leur vie est cachée en Dieu,
» c'est qu'ils ont passé par cette conduite, se joi-
» gnant à Dieu, et se rendant avec lui inexorables
» à eux-mêmes pour faire mourir toute vive cette
» nature qui est si nuisible aux parfaits imitateurs
» de Jésus-Christ. Il me semble que je vous vois
» dans l'impatience de savoir si j'ai tant souf-
» fert ; oui, mon cœur ne vous peut rien céler,
» et je ne suis pas encore au bout, aussi ne suis-

» je pas encore arrivée à la perfection de ceux
» dont je vous parle. »

Cependant le nouveau renfort qu'on reçut de France, fit retomber ces saintes filles dans le premier inconvénient qu'on avait évité d'abord ; car ce qui avait suffi pour mettre au large cinq ou six personnes, devint fort étroit quand le nombre fut accru. On ne pouvait comprendre comment elles pouvaient vivre ainsi étant les unes sur les autres, pêle-mêle avec les filles Sauvages, qui les empoisonnaient par leur infection, qu'il fallait décrasser tous les jours, et qui, par leur malpropreté, les mettaient souvent dans la nécessité, ou de ne prendre presque aucune nourriture, ou de souffrir en se nourrissant des choses presque aussi difficiles à supporter que la faim même ; mais l'amour divin dont elles étaient embrasées, leur faisait trouver parmi tant de souffrances des délices que la vie la plus douce ne fait point goûter. « Et, grâces à Dieu, dit la Supé-
» rieure, la tendresse qu'il m'a donnée pour les
» Sauvages, est toujours la même. Je les porte
» dans mon cœur d'une façon pleine de suavité,
» pour tâcher, par mes chétives prières et mes
» petits travaux, de les gagner au Seigneur ; et

» je porte à mon âme une disposition cons-
» tante de donner ma vie pour leur salut. C'est
» ce qui m'a fait faire un vœu particulier d'obéis-
» sance au Père Supérieur de la Mission, pour
» me laisser conduire en tout ce qu'il lui plairait
» exiger de moi. »

Un autre inconvénient que causa l'arrivée des nouvelles Religieuses, donna lieu à la Mère de l'Incarnation de faire paraître son grand ascendant sur les esprits, et le talent qu'elle avait pour les affaires. Parmi les filles qui composaient la Communauté naissante de Québek, il y en avait qui étaient venues de Tours, d'autres de Paris. Ces deux maisons ne sont pas de même Congrégation, car les Ursulines sont divisées en deux, lesquelles diffèrent en des choses assez essentielles. Elles n'ont pas le même habit, et celles de Paris font un quatrième vœu solennel d'instruire les filles, que celles de Tours ne font point. Il faut avoir pratiqué les Communautés religieuses, pour savoir jusqu'où va l'attachement qu'on y a aux anciennes coutumes, et combien il est difficile de les faire changer pour en substituer d'autres en leur place. Si c'est une faiblesse, on peut dire qu'il n'en est point de plus

généralement répandue, et l'on doit, ce semble, l'excuser d'autant plus aisément dans des filles, qu'on sait quels différends la seule forme de l'habit a excités parmi des hommes véritablement respectables par la solidité de leur esprit et par l'étendue de leur érudition.

La Mère de l'Incarnation se trouva donc dans la nécessité de faire changer d'usages et de manières, au moins à une partie de ses filles; car il n'y avait pas moyen de laisser dans la maison des Religieuses qui eussent des habits différents et qui ne gardassent pas les mêmes règles; outre que c'eût été encore une chose impraticable que de laisser aux Novices qui seraient reçues dans le pays, la liberté de choisir entre les deux Congrégations celle qui aurait été plus de leur goût. Mais quoique ce fût une nécessité de prendre un milieu, il n'en était pas plus aisé à trouver. La sage Supérieure ne laissa pas de l'entreprendre, et après bien des prières et des entretiens avec ses filles, elle convint enfin avec elles, 1°. que toutes feraient les quatre vœux, avec cette clause néanmoins que les Religieuses venues de Tours ne feraient le quatrième vœu que pour le temps qu'elles seraient en Canada; en sorte que si

quelque raison les obligeait à retourner en France, elles en seraient déchargées; 2°. que toutes porteraient l'habit tel qu'on le porte à Tours. Ces deux principaux articles étant réglés, on convint des autres à l'amiable, et on en fit de nouveaux par rapport au pays, qui furent agréés également de tout le monde. Cela fait, la Mère de l'Incarnation envoya son projet à Paris et à Tours; et non-seulement on n'y fit aucune difficulté de l'approuver et de le signer, mais il parut si sage et si bien concerté, qu'on proposa de réunir sur ce plan, en n'y changeant que ce qui ne convenait qu'au Canada, les deux Congrégations du Royaume; mais ce dessein n'a pu encore être exécuté jusqu'à présent; et ce beau modèle, qui avait fait espérer que tout l'Ordre ne ferait qu'une même Congrégation, n'a servi qu'à en ajouter une nouvelle qui reconnaît la Mère Marie de l'Incarnation pour sa Fondatrice.

L'uniformité étant ainsi établie dans le Monastère de Québek, on peut juger avec quelle ferveur Dieu fut servi par des filles qui avaient tout quitté, entrepris de si grands voyages, et couru de si grands risques pour le faire connaître à des Sauvages. Il n'y a que ceux qui savent

goûter la joie du Seigneur qui puissent comprendre avec quelle sainte allégresse on vivait dans cette maison, où l'on faisait ses délices de tout ce que la nature a le plus en horreur, et où l'on voyait pratiquer des vertus qui auraient fait honneur aux Solitaires de la Thébaïde. La vie même de ces saintes filles n'avait rien dans le fond de moins dur que celle de ces anciens pénitents; mais tout leur devenait facile sous la conduite d'une Supérieure qui ne leur faisait sentir le droit qu'elle avait de leur commander, que pour les soulager et prendre sur elle ce qu'il y avait de plus rebutant et de plus pénible. D'ailleurs, on respirait dans tout le pays un air de sainteté qui ne manque jamais d'accompagner les Eglises naissantes. Les Fondateurs de celle-ci vivaient encore, et la Mère de l'Incarnation, qui naturellement n'exagérait point, et qui n'était pas capable d'être touchée d'une vertu peu commune, disait qu'il n'était pas possible de n'aspirer pas à une éminente perfection, ayant pour conducteurs des Saints qui retraçaient sur la terre la vie des Apôtres. « Je vois, dit-elle, dans » une de ses lettres, des âmes si épurées de » tout, qu'il semble qu'elles ne soient plus de la

» terre, Dieu les conduisant dans un dénûment
» si grand, qu'il semble qu'elles ne tiennent
» plus qu'à Dieu. Il opère en elles ce dégage-
» ment d'une manière si admirable, qu'elles ne
» connaissent plus rien que leur néant dans cet
» unique Tout. C'est à qui ira, dit-elle ailleurs,
» aux lieux les plus éloignés et les plus dange-
» reux, et où il n'y a aucun secours humain. Les
» souhaits qu'on fait ici les uns pour les autres
» sont : allez, nous sommes ravis que vous soyez
» dans un lieu d'abandonnement. Plût à Dieu
» que vous y donniez votre vie pour le Seigneur.
» Voilà ce qu'on appelle de vrais imitateurs de
» Jésus-Christ? Peut-on rester dans la tiédeur à
» la vue d'un zèle si ardent, et le moyen de ne
» pas vouloir avancer toujours dans la carrière
» de la sainteté, quand on a pour guides des
» hommes qui y courent à pas de géant? »

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Ce que la Mère de l'Incarnation eut à souffrir en Canada soit intérieurement, soit extérieurement. Tout le monde se réunit pour lui faire de la peine. Sentiment qu'elle a d'elle-même pendant cette épreuve, et le fruit qu'elle en tire. D'où venaient toutes ces souffrances. Dans un transport de componction elle fait à Dieu un aveu général et détaillé de toutes les fautes qu'elle a jamais commises. Le soin extrême qu'elle prenait d'éviter les moindres imperfections. Elle renouvelle sa confession générale aux pieds de son Confesseur. Par ses prières et ses souffrances, elle obtient de grandes grâces à son fils. Ce cher fils entre en Religion, et sa mère connaît par un redoublement de peines, qu'il court risque de ne pas faire ses vœux. Divers avis qu'elle lui donne. De quelle manière la révolte des passions qu'elle souffrait, était compatible avec l'intime union avec Dieu. Son exactitude à garder toutes les règles de la vie commune, et le soin qu'elle a d'éviter la singularité. Elle sort de charge et change de directeur. Elle fait vœu de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu. Son directeur la fait souffrir pour l'éprouver. Effets de son union avec Dieu. Le cas qu'elle fait des épreuves par où elle a passé. La sainte Écriture opère en elle des effets divers selon les temps, mais toujours plus parfaits. Sa dévotion au cœur de Jésus. Sa douleur

dans la ruine de la chrétienté des Hurons, elle secourt puissamment ces pauvres sauvages réfugiés à Québek. Incendie général de son Monastère, et ses dispositions intérieures à ce sujet. La Colonie française est en danger de périr; on la presse en vain de retourner en France. Elle est chargée de rebâtir le Monastère, et la sainte Vierge l'assiste d'une manière sensible.

A JUGER par les apparences, il ne restait plus rien à désirer à la Mère de l'Incarnation. En possession du trésor qui faisait depuis tant d'années l'unique objet de ses vœux, au milieu d'un peuple de sauvages, à qui du matin au soir elle annonçait le royaume de son Epoux; dans le centre de la plus fervente chrétienté qui fût peut-être alors dans l'Eglise, dans le continuel exercice de ce que la pénitence a de plus austère, et la charité de plus éminent; rien ne se présentait à son esprit et à ses yeux, qui ne fût capable de la ravir dans l'admiration des miséricordes de son Dieu. Mais la jouissance n'est que pour le terme, et le Seigneur doit ce semble à sa gloire, à son Eglise et à ses élus, de fournir sans cesse de nouvelles occasions d'agir et de souffrir pour son amour à ces grandes âmes qui, par leur fidélité, leur courage et leur pureté, sont parvenues à cet heureux état, où tout se con-

vertit pour elles en mérite. C'est aussi la conduite qu'il tint alors plus que jamais avec sa servante, qui décrit ainsi la situation où elle se trouvait, et dont nous avons vu qu'elle avait eu un pressentiment si vif avant son départ de Tours.

« Pour venir plus au particulier de mes dis-
» positions intérieures, et de la conduite de Dieu
» sur moi, depuis notre embarquement, j'étais
» entrée dans l'expérience de ce que la divine
» Majesté m'avait fait connaître me devoir arri-
» ver. Cela commença par le changement de la
» paix que je possédais auparavant, en celle
» qu'elle me donna durant la navigation : paix
» solide et profonde, mais, quoique en moi, éloi-
» gnée de moi ; d'autant que pour sa subtilité,
» je ne la voyais que comme dans une région
» fort éloignée ; ce qui était très-pénible à la
» nature, et crucifiait fort l'esprit ; car les puis-
» sances de l'âme demeurèrent comme mortes
» et attachées à la croix. L'on conçoit dans cet
» état ce que c'est que servir Dieu à ses dépens.
» De cette disposition j'entrai dans une autre
» bien plus crucifiante encore. Je me voyais
» dépouillée, ce me semblait, de tous les biens
» de la grâce, et de tous les talents naturels exté-

» rieurs et intérieurs que Dieu avait mis en moi.
» Je perdais la confiance en ceux qui me conduisaient, et les personnes les plus saintes, et celles pour qui j'avais eu plus d'ouverture, étaient celles de qui je recevais les plus grands sujets de mortification, Dieu permettant qu'elles eussent des tentations continuelles d'aversion contre moi. »

On apprend par quelques endroits de ses lettres, mais d'une manière assez confuse, qu'elle eut beaucoup à souffrir de la Mère de Saint-Joseph, et qu'elle fut quelque temps suspecte à la communauté de Tours au sujet de la réunion des deux congrégations de son Ordre, dont nous avons parlé; il paraît même que son Directeur s'indisposa contre elle. Et pour surcroît d'affliction, Madame de la Peltrie, après avoir demeuré un an avec les Religieuses, alla se loger ailleurs. Un gentilhomme et une demoiselle étant venus pour établir l'Ile de Montréal, elle se joignit à eux, et reprit tous les meubles qu'elle avait prêtés aux Ursulines, ce qui les réduisit à de fâcheuses extrémités. Le Gouverneur général et le Supérieur des Missions eurent beau l'avertir qu'elle n'était pas en sûreté à Montréal, elle s'opiniâtra

à y rester ; on eut ensuite quelques avis qu'elle pensait plutôt à commencer un second établissement pour d'autres Religieuses, qu'à donner au premier, qui manquait de tout, les secours dont il avait un extrême besoin. Mais l'orage cessa lorsqu'on l'espérait moins. Madame de la Peltrie retourna à Québek, et s'attacha plus que jamais à la maison des Ursulines, d'où elle ne sortit plus. Je n'ai pu savoir en quoi consistaient et combien durèrent les peines que lui causa la Mère de Saint-Joseph. Ce qui est constant, c'est que le cœur de cette sainte fille n'y eut point de part; que la croix fut commune, et que rien ne contribua peut-être davantage à épurer ces deux grandes âmes, qui n'en furent que plus unies dans la suite. La Mère de l'Incarnation écrivit alors à son ancienne Supérieure de Tours, que sa vie était toute tissue de croix, d'humiliations, de mépris, et que Dieu lui faisait la grâce d'y trouver une manne secrète plus délicieuse que celle du désert de Sina, et qui lui semblait émanée de la main du Sauveur; que ce n'est pas peu entreprendre que de faire un établissement dans un autre bout du monde ; qu'elle pouvait dire hardiment : *Mon Jésus est crucifié, et je*

le suis avec lui, tant les croix lui étaient familières. Tout cela montre assez qu'elle eut au dehors des choses à souffrir qu'elle ne dit pas; mais ce qu'elle souffrait au-dedans était encore tout autrement sensible que ces contradictions extérieures; et voici comme elle continue à parler de la disposition où se trouva son esprit pendant cette rude épreuve.

« Je me voyais infiniment digne de mépris, » et la plus vile créature qui fût au monde. Dans » ce sentiment, je ne pouvais me lasser d'admi- » rer la bonté et l'humilité de mes Sœurs, de vou- » loir bien me souffrir et dépendre de moi; je » n'osais presque lever les yeux, tant était pesant » le poids de cette humiliation; et c'est ce qui » me portait à descendre aux actions les plus » basses, ne m'estimant pas digne d'en faire » d'autres. Aux récréations je n'osais presque » parler, et j'évitais pourtant toute singularité, » autant qu'il m'était possible. J'avais l'esprit » libre pour les fonctions de ma charge, et l'étude » de la langue, et je n'ai pas su que personne se » fût aperçu de ce que je souffrais, quoiqu'alors » je m'imaginasse que tout le monde voyait ma » misère comme je la voyais. Je m'ouvrais peu

» au Père le Jeune, me trouvant dans l'impuis-
» sance de le faire davantage ; mais ce grand
» serviteur de Dieu en connaissait assez pour
» me porter compassion, et pour craindre les
» suites. Parmi ces ténèbres affligeantes, il s'éle-
» vait un rayon de lumière qui éclairait mon
» âme et l'embrasait d'amour. J'étais tout-à-coup
» saisie d'un transport extraordinaire ; en sorte
» qu'il me semblait être dans leparadis, et jouir
» de Dieu qui me caressait par ses embrasse-
» ments. Mais que cela passait vite ! Ce n'était
» que comme un de ces rayons du soleil qui
» percent inopinément la nue, et, disparaissant
» dans l'instant, font paraître le jour encore
» plus obscur qu'il ne paraissait auparavant.
» Aussi ces grandes caresses ne servaient-elles
» qu'à appesantir de plus en plus mes croix, et
» me rendit mes peines plus sensibles ; car je
» passais d'un abîme de lumière et d'amour,
» dans un abîme de ténèbres douloureuses ; du
» séjour de la gloire, je me sentais précipitée
» et plongée dans un enfer, où régnaient des
» tristesses mortelles. Ce qui me causait les
» peines les plus amères, était une tentation de
» désespoir, née en moi dans ces ténèbres, sans

» que j'en connusse la cause. Je me fusse per-
» due dans cette tentation, si la bonté de Dieu
» ne m'eût soutenue par une vertu secrète. Car
» j'étais quelquefois arrêtée subitement, et je
» me voyais réellement sur le bord de l'enfer.
» Là, il me semblait que de la bouche de l'abîme
» sortissent des flammes pour m'engloutir. Je
» sentais même en moi une disposition qui me
» portait à m'y précipiter pour faire déplaisir à
» Dieu. Mais aussitôt la bonté divine, par un
» écoulement de l'Esprit-Saint, semblait exciter
» la partie supérieure à vouloir, en effet, être
» précipitée dans l'enfer, non pour lui déplaire,
» mais afin que sa justice fût satisfaite dans le
» châtiment de mes indignités. Cet acte était une
» simple vue de foi. Je voyais que je méritais
» l'enfer, et je voulais bien y être jetée pour un
» temps, pourvu que je ne fusse point privée
» de l'amitié de Dieu. »

Tout ce récit est bien instructif, et si les personnes tentées se comportaient toujours de la sorte, elles s'épargneraient bien des peines et en épargneraient aussi beaucoup à leurs conducteurs. Il n'est pas rare de trouver, même dans des âmes assez peu avancées, de ces sortes de

dispositions. Ce n'est pas toujours Dieu qui agit : il n'a qu'à laisser faire le tentateur, l'humeur même assez souvent y contribue. Le dessein de Dieu en le permettant est d'humilier l'âme ; ce qu'elle a à faire, est de pratiquer la patience, de garder le silence, d'être humble et soumise. Avec cela, on goûtera au milieu du trouble des passions et des sens révoltés une paix solide qui soutiendra. On ne s'abandonnera point à l'inquiétude ni à l'humeur contre soi-même et contre son directeur. On ne jugera point son Juge; on ne blâmera que soi-même, parce qu'on n'aura les yeux ouverts que sur ses défauts et sur sa misère, qu'on supportera avec douceur.

Dans la vérité, ces sortes de situations sont d'admirables moyens de se purifier de plus en plus ; car comme la nature, pour fortifier le corps, produit des dérangements d'humeurs qui nettoient les vaisseaux des impuretés qu'ils avaient contractées, et redonne aux esprits et aux humeurs même un mouvement plus vif et plus réglé ; aussi, dans l'ordre de la grâce, rien n'établit plus solidement une âme dans la vertu, que ce désordre des passions qui se fait sentir de temps en temps à ceux mêmes qui ont plus tra-

vaillé à les réprimer. On connaît alors ce que l'on ne connaissait pas, qu'il y a dans nos vertus mêmes et dans nos meilleures actions, des imperfections et des impuretés qui nous retardent dans la voie de Dieu. Le mal est que ces crises n'ont pas toujours les suites avantageuses qu'elles pourraient avoir ; parce que pour cela il faut pratiquer des vertus qui sont infiniment rares. La Mère de l'Incarnation exprime bien naïvement la manière dont elle prit l'épreuve dont nous parlons et le fruit qu'elle en tira.

» Je me souviens, dit-elle, d'une lumière que » Dieu me donna au commencement de ma con- » version, par laquelle il me fit voir que j'avais » derrière moi toutes les choses créées, et que » je courais nue à sa divine Majesté. Cela se fait » tous les jours aux dépens de mes sentiments. » Je pensais alors que ce fût fait, parce que » j'avais toutes choses sous les pieds ; mais hé- » las ! je ne connaissais pas encore ce que j'avais » en moi de superflu, et c'est ce que le divin » Jésus ôte tous les jours. Plus j'approche de lui, » plus je reconnais que j'ai encore quelque » chose qui me nuit ; et je crie sans cesse à ce » divin Époux qu'il retranche tout sans pitié. Il

» le fait, et c'est un martyre continuel, tant dans
» l'intérieur que dans l'extérieur. Ce que j'ai-
» mais le plus, c'est ce qui me fait souffrir da-
» vantage. Or, bien que cet état soit crucifiant,
» je ne le voudrais pourtant pas changer pour
» toutes les délices imaginables, puisqu'il me
» conduit à mon céleste Époux, que je veux par-
» dessus toutes choses. »

Si les âmes que Dieu éprouve pouvaient toujours parler ce langage, leurs épreuves leur seraient bien plus utiles. Mais pour n'être point abattu, pour être même fortifié par la voie de la tribulation et de la tentation, il faut avoir jeté de profondes racines d'une sincère humilité.

« Quelquefois, continue la servante de Dieu, je
» voyais les diverses raisons des changements
» d'état où je me trouvais, et j'avais le pouvoir
» d'en parler au suradorable Verbe incarné.
» Un excès de douleur intérieure me poussait
» à lui confesser toutes les fautes que j'avais
» commises, et qui avaient souillé ses dons et
» fait injure à l'esprit de grâce, par lequel il
» m'avait conduite. Je lui déclarais dans l'amer-
» tume de mon cœur, que par mes infidélités
» j'avais donné de la vigueur à l'esprit de na-

» ture, ce qui avait fait injure à ses adorables
» desseins. Comme je lui parlais avec des sou-
» pirs touchants et des exclamations pressantes,
» toutes les impuretés que j'avais commises en
» la vie spirituelle se rendaient présentes à mon
» esprit ; et ce qui autrefois m'avait paru comme
» rien, me semblait horrible. Ah ! qui pourrait
» exprimer les voies de cette divine pureté, ce
» qu'elle exige des âmes qui sont appelées à la
» vie intérieure ! Combien l'amour divin est ter-
» rible, pénétrant, inexorable et irréconciliable
» ennemi de la nature, dont il n'y a que lui qui
» connaisse les voies détournées et qui les puisse
» redresser ! Une fois, étant debout proche du
» saint Sacrement, il me parut une grande
» flamme qui sortait par un soupirail, lequel me
» semblait être celui de l'abîme. Alors, par une
» certaine saillie, je me sentis portée en tout moi-
» même par un mépris de Dieu à m'y jeter. Son
» infinie miséricorde me retint ; cette vue ef-
» froyable cessa, et avec elle son opération. Je
» crois que si je n'eusse rencontré à propos un
» lambris auquel je m'attachai, je fusse tombée.
» Je portais seule ma croix ; les créatures ne ser-
» vaient qu'à l'appesantir. Il n'y avait que cette

» vertu secrète de Dieu qui me soutenait. Elle
» me faisait porter ma croix par acquiescement
» aux ordonnances divines, et avec soumission
» aux impressions de la divine justice que je re-
» connaissais très-équitable, excepté dans les
» moments où je ressentais ce vide total que j'ai
» dit : car alors mon âme était tout enveloppée
» de ténèbres. Elle ne voyait que ce qu'elle souf-
» frait, à savoir qu'elle était entièrement con-
» traire à Dieu. Mais ces moments passés, je
» n'étais pas plutôt revenue à moi, que je con-
» sentais à tout sans pouvoir demander ma dé-
» livrance. »

On voit dans quelques Mémoires particuliers, que la Mère de l'Incarnation regardait en partie ces souffrances comme une suite de l'offre qu'elle avait faite à Dieu, de souffrir pour son fils, dans le temps que cet enfant ne donnait pas lieu d'espérer qu'il suivît jamais les traces de sa sainte mère, et, pour une de ses nièces, qu'elle connut être dans un grand danger de se perdre, et qu'on a vue depuis prendre la place et le nom de sa vertueuse tante dans le Monastère des Ursulines, où elle est morte en grande odeur de vertu. Voici comme la servante

de Dieu s'exprime sur cela en continuant de parler de ses peines.

» Outre la qualité de Juge que l'âme voyait » dans le sacré Verbe incarné, elle le regardait » encore comme son Époux, qui, nonobstant » ses défauts, ne lui avait point ôté la qualité » d'épouse ; mais il la voulait épurer sans pitié » par le feu de sa divine justice. Avec cela, il ne » lui donnait aucune vue de la durée ni des » suites de cette épreuve, ce qui l'abattait et » l'humiliait infiniment. Alors, piquée d'un » amour douloureux qui la faisait crier comme » un autre Job sur son fumier, elle s'adressait » à lui et lui disait : Qui me donnera des larmes » de sang pour pleurer toutes mes impuretés ? » ô mon céleste Époux ! Comment avez-vous » permis qu'une âme que vous avez tant chérie, vous ait fait tout ce tort ? et comment ne » l'avez-vous pas jetée sous les pieds des démons ? Recevez donc au moins la confession » de mes crimes, et châtiez-moi selon vos adorables jugements. Je vous en conjure moi-» même, tant je vois de justice que votre amour » soit satisfait. Oh ! que de châtiments je dois » subir ! car, outre ce que méritent mes propres

» iniquités, vous savez, ô mon divin Époux ! que
» pour les deux âmes que je vous ai demandées,
» je me suis offerte à souffrir la punition des fautes
» qu'elles auraient commises contre votre divine
» Majesté, et qui les auraient pu rendre indi-
» gnes de la faveur que vous leur avez faite en les
» tirant du monde. »

Dans l'ardeur de ce transport, l'humble servante de Dieu fit une confession générale de tous les péchés de sa vie, que je ne crois pas devoir omettre, rien n'étant plus propre à faire connaître jusqu'à quel point elle avait conservé l'innocence de son Baptême. Elle continue donc ainsi : « Vous savez, ô mon chaste Epoux, qu'au
» commencement que votre divine bonté m'ap-
» pela extraordinairement, qui fut à l'âge de
» dix-neuf ans, après que vous m'eûtes fait voir
» l'erreur où j'étais, me croyant dans un état
» bien parfait; après que, par l'excès de vos in-
» finies miséricordes, vous m'eûtes lavée dans
» votre sang précieux, dans une occasion qui se
» présenta, je raisonnai, et je délibérai si je ne
» retournerais pas dans la route du siècle, et
» dans la condition dont vous m'aviez délivrée.
» La tentation qui, sous l'ombre d'une raison

» spécieuse et comme nécessaire, m'ébranla,
» m'eût infailliblement entraînée, si par v e
» immense bonté vous ne m'eussiez éclairée et
» affermie dans votre voie. Vous savez aussi
» qu'en deux autres occasions, lorsque j'étais
» encore dans le siècle, je m'amusai à de cer-
» taines complaisances qui tenaient de l'esprit de
» nature; que sous ombre de bien, j'y croupis
» quelque temps, et que si votre miséricorde ne
» m'en eût tirée, j'aurais étouffé l'esprit de
» grâce, par lequel vous me conduisiez si amou-
» reusement. Ah! que j'ai de douleur, et com-
» bien je mérite d'enfers! Oui, oui, il est juste,
» ô mon divin Amour! que vous soyez satisfait.

» En une occasion, étant Religieuse, je fis,
» ainsi qu'il me paraît, un acte d'hypocrisie :
» j'eus de faux sentiments d'humilité, qui me
» firent aller prier ma Supérieure de m'humi-
» lier, et je crois qu'elle m'eût bien mortifiée de
» me prendre au mot, car mon intention,
» comme je crois, n'était pas pure. J'avais un
» orgueil secret qui me faisait agir; c'est pour-
» quoi je mérite toutes sortes d'humiliations.
» Exterminez donc, Justice incréée, exterminez
» sans pitié le néant et la poussière. Il n'y a

» point de châtiment qui ne soit trop doux pour
» moi.

» Une autre fois, sous ombre de justice, je
» donnai un avis à ma Supérieure, et au fond
» ce n'était qu'une vertu plâtrée : et vous avez
» souffert tout cela, ô mon divin Epoux! il est
» juste que maintenant vous en preniez ven-
» geance. Me voilà courbée, châtiez-moi selon
» les lois que votre amour a établies. Ah! je vous
» demande pardon, anéantie sous les pieds des
» démons. Dans des entretiens que j'ai eus avec
» des personnes d'esprit, je me suis laissée al-
» ler à des pertes de temps, à des badineries, à
» des puérilités, eu égard à la gravité, à la sin-
» cérité, à la pureté de votre divine conduite sur
» moi. Je m'abandonnais à la complaisance de
» ces entretiens qui m'avaient portée à me trop
» épancher et à faire part aux sens de ce que
» j'expérimentais de spirituel dans l'intérieur.
» Votre esprit censeur me fit voir l'importance
» de cette faute, sans quoi je serais tombée dans
» de grands relâchements au regard de cette pu-
» reté dégagée que vous voulez de moi; vous ne
» me châtiâtes pas pour lors; il est donc juste
» que maintenant vous en tiriez raison, et que

» vous punissiez ma vanité, qui n'a été autre
» chose qu'un désir secret de ma propre excel-
» lence. Ah! qu'il est vrai que vous ne voulez
» point qu'on gauchisse dans les voies du pur
» amour! Je suis venue souiller votre nouvelle
» Eglise; je me suis creusé des citernes pleines
» de boue qui m'infectent de telle sorte, que
» leurs exhalaisons sont capables de me perdre.
» Il semble que vous ayez permis au démon
» d'être de la partie pour émouvoir toutes mes
» passions tour à tour. D'ailleurs, je me sens
» comme liée et captive, et personne ne me
» saurait délivrer que vous.

» C'est donc de vous seul que j'attends ce se-
» cours, car mes liens m'empêchent de faire le
» bien que je veux, et mes passions me veulent
» faire commettre le mal que je ne veux pas, et
» que je hais; ô Dieu de miséricorde! mettez-y
» la main, sans quoi c'est fait de moi. Pardon
» de toutes mes saillies, de toutes mes impru-
» dences, de tous les sentiments imparfaits,
» dans lesquels je me suis échappée. Ce qui
» m'humilie davantage, c'est qu'avec la bas-
» sesse de mon cœur, qui me fait estimer digne
» de tout rebut, lorsqu'on me touche, j'ai le

» sentiment très-vif. Ce sont aussi mes péchés
» qui sont cause que je porte une charge qui ne
» me permet pas de m'employer selon mon dé-
» sir à l'instruction de nos chères Néophytes.
» Hélas! mon chaste Epoux, vous savez les pen-
» tes que vous m'avez données pour cela. Ce
» qui me restait de consolation, c'était de leur
» apprendre à vous connaître et à vous aimer. »

Voilà les plus grands péchés qu'eut alors commis la Mère de l'Incarnation dans toute sa vie. Faut-il s'étonner que Dieu ait orné de tant de faveurs, et honoré de tant de visites une âme toujours si pure et si bien préparée à le recevoir? Elle ne se relâcha jamais de cette extrême attention à se conserver, autant qu'il était en elle, exempte des moindres taches. Cependant elle ne se fut pas plutôt humiliée en présence de son Dieu, que ses peines diminuèrent considérablement. Elle devint plus libre, et fut délivrée de ces agonies mortelles, qu'elle souffrait presque continuellement. Il ne lui resta plus qu'une révolte de ses passions et une tentation de haine contre le prochain, surtout contre une personne qui ne manquait aucune occasion de lui faire de la peine. Elle dit qu'ayant plus de liberté, elle

était plus en danger de pécher, et que sans un secours extraordinaire de Dieu, elle eût fait plusieurs fautes, et qu'encore qu'il la soutînt toujours, une disposition qui lui paraissait si éloignée de la charité dont son cœur devait être embrasé, l'humiliait extrêmement; en sorte qu'elle avait besoin de toute sa force pour se supporter elle-même.

Au milieu de tout cela, elle vaquait à ce qui était de sa charge avec une liberté d'esprit qui surprenait son confesseur; et ce fut dans le fort de cette épreuve, qu'elle conclut la grande affaire de l'union des deux Congrégations dans sa Communauté. L'idée de ses péchés était sans cesse retracée à son esprit avec des traits si vifs, qu'elle ne pouvait plus se souffrir elle-même. Un jour qu'elle en était plus frappée qu'à l'ordinaire, et que son cœur était brisé de contrition, elle s'avisa de se revêtir d'une haire qu'elle porta très-longtemps sans l'ôter, pas même la nuit pour reposer. Au bout de quelque temps, son confesseur l'alla voir, et ayant appris ce qu'elle avait fait, il lui en fit de très-grands reproches, et lui ordonna d'aller sur-le-champ quitter cet instrument de pénitence. Avant que d'obéir, elle se

jeta à ses pieds, et le supplia de vouloir bien écouter la déclaration qu'elle voulait lui faire de tous ses péchés et de toutes ses imperfections, afin qu'il conçût jusqu'où allait sa malice. Le Père la rebuta d'abord; mais enfin ses larmes et ses instances le touchèrent. Elle lui fit donc une confession générale de toute sa vie, sans examen, mais avec une si vive lumière, qu'elle n'eût pas été plus exacte quand elle eût employé plusieurs jours à s'examiner. Elle ajoute que cette parole de l'Écriture s'accomplit en elle : *J'examinerai Jérusalem avec des lanternes* (Sophon. 1. 12), tant le pur Amour se montrait censeur, jaloux et inexorable.

De si excessives souffrances n'étaient pas seulement l'ouvrage d'un Amour purifiant, qui ne pouvait rien souffrir d'impur dans son épouse; le fils que notre sainte Supérieure avait laissé dans le siècle, et pour qui elle s'était en quelque sorte dévouée à la justice divine, tenait une conduite dont le contre-coup retombait sur elle. Dès qu'il se vit refusé par les Jésuites, il ne pensa plus qu'à son plaisir et à se pousser dans le monde. La servante de Dieu en fut instruite. « La crainte que » j'avais, lui manda-t-elle quelque temps après,

» que vous ne tombassiez dans les précipices
» où vous couriez, me fit faire un accord avec
» Dieu pour porter la peine due à vos péchés, et
» qu'il ne vous châtiât point par la privation du
» bien qu'il m'avait fait espérer pour vous. En-
» suite de cette convention vous ne sauriez croire
» combien j'ai souffert à ce sujet. » Le jeune homme, retiré de cet abîme par la vertu des prières et des souffrances de sa mère, se fit Bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, ainsi que nous avons déjà vu. Il dit lui-même qu'il passa son noviciat dans un entier oubli du siècle, et que, nourri de la grâce, il porta avec joie le joug de l'obéissance et des austérités de sa règle. Son entrée en religion avait fort adouci les peines que la Mère de l'Incarnation endurait à son sujet; mais quelques personnes s'étant opposées à sa profession, à cause de quelques dettes qu'il avait contractées dans le monde, la servante de Dieu connut, par un redoublement de souffrances, le danger où il était de ne pas consommer son sacrifice : jusque-là que, dans le fort de cette tempête, dont assurément elle ne pouvait être instruite par aucune voie naturelle, elle fut contrainte de sortir de table et de se retirer, pour l'al-

ler offrir à Dieu. On voit par la lecture des mémoires qu'elle lui adressa sur la fin de sa vie, combien ses sentiments sur ce qui le regardait étaient purs, élevés et dignes de l'Evangile; et il n'est personne qui ne s'y convainque parfaitement qu'il lui coûta infiniment plus pour l'enfanter à Jésus-Christ, que pour avoir été sa mère selon la chair.

Enfin, le jeune novice fut reçu à la profession religieuse, et commença dès lors à courir sans discontinuer, à pas de géant, dans la carrière de la perfection. La Mère de l'Incarnation en apprit la nouvelle avec la joie que l'on peut concevoir.

Les lettres qu'elle lui écrivit alors sont si belles, si touchantes, si remplies de l'Esprit de Dieu; elle y mêle avec une si noble simplicité les sages avis qu'elle lui donne et ses propres dispositions, qu'on ne saurait les lire sans en être ému et porté à la pratique de ce qu'il y a de plus grand dans la religion. « Je bénis la bonté de Dieu, dit-elle » dans l'une, des désirs qu'il vous donne; pre- » nez garde de ne vous point embarrasser l'esprit » dans des raisonnements superflus qui vous » pourraient causer une continuelle perte de » temps : et il arriverait que vous ne vous en

» déferiez pas facilement, parce que la passion,
» étant émue par des désirs trop impétueux,
» offusque la lumière de l'esprit; en sorte qu'il
» est malaisé de juger d'une vocation; elle se
» fait connaître bien plus parfaitement par une
» confiance douce et amoureuse, et par une
» longue persévérance, qui n'ôte point la paix
» du cœur, que par un bouillon ardent et par
» une agitation continuelle qui n'est que dans
» les sens. Il me paraît que, dès mon enfance,
» Dieu me disposait à la grâce que je possède à
» présent; car j'avais plus l'esprit dans les
» terres étrangères, pour y considérer les géné-
» reuses actions de ceux qui y travaillaient et
» enduraient pour Jésus-Christ, qu'au lieu où
» j'habitais. Il me prenait quelquefois des saillies
» si fortes, que si les respects humains ne m'eus-
» sent retenue, j'aurais couru après ceux que je
» voyais porter avec zèle au salut des âmes. Je
» ne savais pas alors pourquoi j'avais tous ces
» mouvements, aussi n'était-il pas temps; car
» celui qui dispose les choses suavement, vou-
» lait que je passasse par divers états, avant que
» de manifester sa volonté à la plus indigne de
» ses créatures. Il s'est passé bien des choses dans

» les distances des temps : vous les saurez un
» jour, mon très-cher fils, je vous ai seulement
» dit ici en abrégé, pour votre consolation et
» pour votre instruction, ce qui se passait en
» moi dans mon enfance.

» Quant aux pensées que vous me proposez,
» croyez-moi, ne vous portez à rien qu'à suivre
» Dieu ; je veux dire que vous vous abandon-
» niez à sa conduite avec une douce confiance,
» et que vous attendiez dans la paix du cœur
» ce qu'il aurait projeté pour vous. Après cela,
» ne vous mettez point en peine, il vous con-
» duira par la main ; c'est ainsi qu'il se com-
» porte envers les âmes qui cherchent à le con-
» tenter, et non à se satisfaire elles-mêmes. Oh!
» qu'il est doux de suivre Dieu! Je ne vous dis
» pas ceci, afin que vous étouffiez son esprit, mais
» que vous le serviez dans une plus grande pu-
» reté, et que vous ne respiriez que dans l'ac-
» complissement des desseins qu'il a sur vous
» pour sa gloire et pour la sanctification de votre
» âme. L'obéissance exacte à tous vos supérieurs
» sera la pierre de touche qui vous fera con-
» naître si vous êtes dans cette disposition.

» Ah! mon cher fils, que cette dépendance

» des desseins de Dieu sur vous, est importante!
» c'est le grand secret pour vous sanctifier, et
» pour vous rendre capable d'être utile aux au-
» tres. Je suis ravie de voir ici des saints (c'est
» ainsi que j'appelle les ouvriers de l'Evangile),
» dans un dénûment épouvantable : et vérita-
» blement cette parole de l'Apôtre leur peut bien
» être appliquée : *Vous êtes morts, et votre vie*
» *est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (Coloss.
» 3. 3). Je n'ai point de termes pour dire ce que
» j'en connais. Méditez cette sentence, et pensez
» qu'il y a bien du chemin à faire avant que
» d'être semblable à notre divin Maître. Ce que
» la créature ne peut d'elle-même, Dieu le fait
» ici d'une façon qu'on n'aurait jamais pensé. Ne
» croyez pas que je vous parle de la disette des
» choses temporelles, de la pauvreté du vivre,
» de la privation de toutes les choses qui peu-
» vent consoler les sens, des peines qui les peu-
» vent affliger, des contradictions, des adversi-
» tés et des choses semblables. Non, tout cela
» est doux, et l'on n'y pense pas quoiqu'il soit
» sans fin, ce sont des roses, et je vous assure
» que la joie que j'y ressens m'a souvent mise
» en scrupule. »

« Si vous avez eu de la joie, lui dit-elle dans
» une autre, en recevant mes lettres, ne doutez
» pas que je n'en aie eu une semblable à la lec-
» ture des vôtres. J'y ai vu les providences, les
» amours, les miséricordes de Dieu sur vous,
» pour lesquelles je le louerai éternellement.
» Oui, mon fils, Dieu veut que vous l'aimiez :
» commencez donc, et croyez qu'hier vous ne
» l'aimiez pas véritablement ; les degrés du saint
» amour sont de cette qualité, qu'on ne voit de
» parfait que ce qui est devant soi, et qu'on es-
» time défectueux tout ce qui est passé. Prenez-
» y bien garde, et vous remarquerez que cela
» est vrai, et que c'est une des plus importantes
» vérités de la vie spirituelle. Vous marchez sur
» les vestiges des Saints qui vous ont devancé,
» et vous habitez les cellules qu'ils ont sanctifiées
» par leurs vertus ; courez sans relâche après
» eux. Les Saints ne sont saints que par cette
» inclination, et, s'il faut ainsi parler, par cette
» sainte opiniâtreté qui leur a fait oublier toutes
» choses par un mépris volontaire, afin de s'at-
» tacher à ce divin Prototype et vraie cause
» exemplaire de ses enfants. J'ai eu quelquefois
» le désir de savoir si votre cœur est touché de

» cette douce émotion et en quel degré Dieu
» vous met ; car il vous faut quitter tout autre
« mouvement volontaire, et suivre uniquement
» les pentes de la grâce pour arriver à ce com-
» merce avec notre souverain Bien. Je demeure
» pourtant volontiers dans mon ignorance, et
» me contente de lui demander pour vous cette
» faveur.

» Vous voulez savoir comment il est possible
» d'avoir le corps si près de Dieu et l'esprit si
» éloigné de lui ; cette misère est grande, et c'est
» pour l'ordinaire un effet de nos infidélités. Le
» vrai moyen de nous en retirer est cette douce et
» volontaire servitude de cœur avec une attache
» sans retour aux volontés de notre Maître. Cette
» servitude attire après soi tout l'esprit, par une
» douce et amoureuse violence qui captive bien
» les sens, mais qui ne les tue pas, et qui le
» nourrit même quelquefois de ses biens. Vous
» ajoutez : Comment se peut-il faire que l'esprit
» étant une fois uni à Dieu, qui le remplit de
» tant de douceur, s'en retire si facilement ?
» cela n'est que trop facile à ce misérable amour
» que nous avons pour nous-mêmes. On dit
» que depuis qu'un cœur est navré, il aime par-

» tout : cela est vrai, quand il conserve ses plaies
» et qu'il demeure sensible aux coups des inspi-
» rations divines ; mais quand il les referme par
» ses misérables médicaments (c'est ainsi que
» j'appelle les raisons de l'amour-propre), il
» change de vie et n'a plus de mouvement que
» pour lui-même. C'est cette misérable vie de
» notre amour-propre qui emporte après soi
» tout l'esprit et qui le retire de l'union avec
» Dieu. Et de là naissent les violences qu'il nous
» faut faire, lorsque par la syndérèse qui nous
» pique, nous sommes pressés de retourner à
» celui de qui nous sommes séparés ; car comme
» nous avons repris la vie de la nature, il faut
» encore une fois mourir à la nature pour y ar-
» river.

» Vous voulez que je demande pour vous à
» Notre-Seigneur le don d'oraison, je lui de-
» mande celui de l'humilité et de la vraie abné-
» gation de vous-même, sans laquelle il n'y a
» point de vraie oraison ni d'esprit intérieur.
» L'oraison et l'abnégation doivent aller de
» pair, autrement toutes nos dévotions sont
» suspectes ; mais vous avez d'excellents maî-
» tres, capables d'éclaircir tous vos doutes, et

» ce me serait une présomption de vous en dire
» davantage. »

Les avis certains que la sainte Mère recevait de toutes parts des progrès que son fils faisait dans la sainteté, et que, par son mérite, il se rendait une des plus vives lumières de son Ordre, sa promotion au sacerdoce, et ensuite aux premières charges de sa Congrégation, la conversion de sa nièce, et la manière ardente et sincère dont cette fille se donna toute à Dieu : tout cela remplit son âme d'une allégresse qui n'aida pas peu à la soutenir au milieu de ses croix; elle les voyait même diminuer de jour en jour, et elle finit le récit qu'elle en fait par des réflexions si solides et qui marquent si bien le caractère de son esprit, que je ne crois pas devoir les omettre. « On pourrait, dit-elle, me demander ce que j'entends par la révolte des passions » dont j'ai parlé, et qui, après mes grandes peines intérieures de trois années, m'ont encore » duré plus de quatre ans, avec une aigreur dans » le sang contre quelques personnes saintes, et » si cela peut compatir avec l'union intime. » J'ai déjà dit que cela se peut, et voici comment :

» Il est à remarquer que les passions émues
» par une révolte semblable à celle dont il s'agit,
» ne sont pas comme celles qui viennent d'un
» naturel facile à s'émouvoir, ni comme celles
» dont les mouvements sont fondés dans les
» mauvaises habitudes. Ceux qui travaillent à
» réprimer celles-ci, ont pour l'ordinaire de
» grandes peines à surmonter. Il leur faut de la
» méditation, des motifs, de l'examen, de l'é-
» tude, des résolutions, de la fidélité ; et il leur
» reste encore, après tout cela, des attachements
» à bien des choses, et surtout à eux-mêmes, qui
» durent longtemps ; mais dans la révolte dont
» il est ici question, bien loin qu'on soit arrêté
» à tenir ou à poursuivre ce que désire la pas-
» sion émue, on porte le tout comme une mor-
» tification très-sensible. Ce qui arrive de mal
» n'est pas volontaire, c'est seulement un aliment
» propre à nourrir l'humilité et l'abnégation de
» la personne, et un poids qui fait que l'on a un
» grand mépris de soi-même. S'il échappe quel-
» que parole ou quelque pensée, c'est par éga-
» rement : si on est contrarié et persécuté pour
» la justice, on sent bien un mouvement de co-
» lère ou d'aversion, mais il n'en sort aucun

» mauvais effet ; car on porte dans le fond de
» l'âme une crainte de Dieu, qui fait qu'on hait
» la vengeance, et qui prévaut sur la passion.
» On ne laisse pas de broncher quelquefois par
» faiblesse, lorsque rencontrant quelque per-
» sonne de confiance, on dit quelque parole de
» plainte ; mais, au même moment, l'âme re-
» çoit tant de confusion de sa lâcheté, que ce
» lui est le motif d'une très-grande humiliation.
» Elle se croit une inconstante qui n'a ni vertu
» ni solidité. Néanmoins, tout cela compatit
» avec l'union intime dont jouit le centre de
» l'âme en une région de paix qui semble sépa-
» rée de l'âme même.

» Je laisse à penser si cette âme est dans la
» crainte, voyant en soi tant de faiblesses. Elle
» appréhende d'être trompée; elle est convain-
» cue que ses passions n'ont été qu'endormies,
» et que le peu qu'elle croyait avoir eu d'inté-
» rieur, n'a pas été de Dieu. Elle a dans la pen-
» sée que toute sa paix et tous ses dons ont été
» faux; ou que si c'étaient des faveurs du ciel et
» de véritables grâces, elle les a perdues par sa
» faute. J'avais d'autres croix, dont je ne pou-
» vais demander à Dieu d'être délivrée; mais

» l'Esprit qui me conduisait, me poussait à de-
» mander de l'être de celle-ci, et cela en vue
» de la véritable pureté si peu cherchée, si peu
» trouvée, si peu possédée dans la vie spirituelle.
» Après toutes mes demandes, il me semblait
» que j'étais encore plus captive, et que le sacré
» Verbe incarné se plaisait à mes chaînes. Alors
» je m'abandonnais à ses voies, et je m'offrais
» à souffrir tant qu'il l'aurait pour agréable. »

Il est assez ordinaire de voir les personnes que Dieu mène par des voies singulières pécher contre les lois communes de la régularité, et même faire des fautes que ne font pas ceux qui n'ont pas été prévenus de tant de grâces. Les faibles en sont mal édifiés, les plus sages ne savent souvent pas ce qu'ils en doivent juger ; parce que leur expérience leur a bien appris en général qu'une âme peinée n'est pas toujours assez à elle pour faire toutes les attentions que demande une exacte régularité, et que Dieu permet même quelquefois que ses élus tombent dans des fautes, précisément pour les humilier ; mais ils n'ont pas toujours assez de lumière pour discerner dans de certaines occasions ce qui vient de la peine, d'avec ce qui n'a point d'autre principe que la corrup-

tion du cœur et l'illusion de l'esprit. La Mère de l'Incarnation n'exposa jamais ses Sœurs au danger de se scandaliser. Sa conduite fut toujours uniforme, et un modèle vivant de la règle. Elle était la première à tout, et elle se serait volontiers chargée de tout, si elle n'eût été persuadée qu'il n'était pas moins de son devoir de faire pratiquer le bien, que de le pratiquer elle-même. Mais son humilité et sa charité lui faisaient tous les jours inventer de nouveaux moyens de tromper la ferveur de ses filles, et de se charger d'une partie de la peine attachée à leurs emplois, sans rien diminuer de leur mérite. On la voyait presque en même temps avec des enfants, les nettoyant, les caressant, les instruisant; avec des ouvriers, les animant, les consolant; dans les offices les plus bas, se faisant la servante des autres, et avec cela ne manquant à rien des soins plus relevés et plus difficiles qu'exigeait son emploi. Quelque fatiguée, et même quelque incommodée qu'elle fût, jamais elle ne manqua d'être la dernière couchée et la première levée; toujours ou en prières ou en action, elle commandait plus par exemple que par paroles. N'ayant pu obtenir, ou, pour éviter la singularité, plus blâmable encore dans

les supérieurs qui doivent être comme le centre de la vie commune, que dans les particuliers, n'ayant pas jugé à propos de demander la permission de retrancher pour prier du temps qu'elle devait être au lit, elle priait sur sa couche, et satisfaisait à sa dévotion en gardant sa règle. Ce fut ce même motif qui la porta à se priver de la communion journalière, convaincue que Dieu, témoin et auteur de ses bonnes intentions, ne manquerait pas de la dédommager de ce qu'elle sacrifiait au bien de la règle. Elle fut même toujours si ferme à ne se distinguer jamais en rien, que sur la fin de sa vie sa Supérieure, pour l'obliger à faire ses oraisons dans un lieu où elle ne fût point exposée à toute la rigueur d'un froid excessif, fut contrainte d'assembler pour ce saint exercice toute la communauté dans une chambre où il y avait un poële; et il fallut interposer l'obéissance, pour lui faire prendre quelque chose de particulier, lorsque ce qu'on servait au réfectoire se trouvait fort préjudiciable à sa santé.

Dans une lettre qu'elle écrivit environ à cette époque à son fils, et où elle continue à lui marquer la route qu'il devait tenir pour arriver à une

éminente sainteté, elle dit des choses touchant la situation où elle se trouvait alors, dont j'ai cru devoir ici rapporter les propres termes; les voici :

» Bénissons cette douce et aimable Providence
» qui, par des voies si cachées à nos faibles lu-
» mières, nous a choisis pour son service, et pour
» y consumer tous les moments de notre vie. Ah!
» qu'il est bon de ne souhaiter que cette sainte
» consommation, et de n'avoir de pente que pour
» la gloire de Celui qui seul mérite d'être glorifié!
» Mon fils, quand on a cette inclination, on ne
» tient à rien dans cette vie. Il y a seulement
» deux choses où l'âme trouve son compte, en
» attendant qu'elle ait le bonheur de se voir dé-
» tachée de cette vie mortelle. La première est la
» pratique des maximes de l'Evangile, ou du
» moins un effort continuel pour le pratiquer;
» l'autre est la douce familiarité avec Dieu qui,
» par ses divines touches, permet à l'âme de
» s'entretenir, et, s'il faut ainsi parler, de s'é-
» gayer avec lui, quoiqu'elle ne se voie que pou-
» dre et cendre en la présence de sa Majesté
» suprême. Sans ces deux secours, je ne puis
» comprendre qu'on puisse vivre en ce monde
» parmi les épines et les tracas, qui sont si ca-

» pables d'étouffer l'esprit intérieur, la nature
» y trouvant toujours son intérêt et ne s'y at-
» tachant que trop. C'est pour cela que plusieurs
» retournent en arrière, et que si peu persévè-
» rent dans la première ferveur de leur vocation,
» car, pour y demeurer, il est besoin d'une con-
» tinuelle mort de soi-même, qui est cet anéan-
» tissement, cette consommation dont je vous
» parle, pour laquelle il faut un grand courage
» et une générosité qui ne se relâche jamais.
» Mais aussi, agissant de la sorte avec le secours
» de notre divin Jésus, l'âme se trouve enfin dé-
» gagée de ses liens, court et vole au-dessus des
» sens et de l'amour-propre. Ce n'est pas qu'elle
» ne ressente encore quelquefois des attaques
» de la nature corrompue; mais la force que
» Dieu lui donne, surmonte tout; elle opère
» avec facilité et même avec plaisir, en sorte
» qu'elle expérimente la vérité de ces paroles:
» *Mon joug est doux et mon fardeau léger.*
» Cette force même s'augmente dans l'exercice
» des deux points que je viens de vous marquer;
» mais ne pensez pas qu'il faille regarder les
» maximes de l'Evangile, et ce qui est de plus
» grande perfection dans une spéculation de

» vertus, qui ne soient pas conformes à notre
» condition ni à notre vocation intérieure; mais
» en de certains points où il faut s'attacher
» fortement selon notre état présent. Or, voici
» les maximes où je m'exerce à présent, et
» auxquelles je me suis même engagée par
» vœux. »

I. Etant accusé d'avoir fait quelques fautes, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocent, et n'accuser point ceux qui les auraient faites pour se décharger, si ce n'est qu'au jugement d'un sage directeur il y aille de la gloire de Dieu.

II. Veiller sur son esprit et sur son cœur pour ne point se laisser surprendre à dire des paroles de plainte et d'exagération, lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet offensé, choqué, rebuté, humilié, soit de paroles, soit par des actions.

III. Ne rien dire à sa louange, ne rabaisser qui que ce soit, tacitement ou de parole, lorsqu'il est loué de quelqu'un ou qu'il est question, selon l'ordre de charité, de le louer et de lui dire des choses obligeantes.

IV. S'exercer à une pieuse et charitable affection envers ceux pour qui l'on a une antipathie

naturelle; prendre en bonne part leurs actions, et juger bien de leurs intentions.

V. Fuir l'émulation et la jalousie des biens et des satisfactions d'autrui, soit intérieures soit extérieures, mais plutôt s'en réjouir et s'estimer indigne d'en posséder autant.

VI. S'exercer à un esprit de patience envers le prochain, selon les maximes prescrites dans l'Evangile.

VII. Travailler au retranchement des tendresses sur soi-même, et des réflexions superflues sur ce qui pourrait donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur intérieure et extérieure, à la mansuétude et humilité de cœur conformément à l'Evangile.

IX. Ne prendre pas volontairement de l'ombrage, ni de la défiance pour de petites apparences et ne point s'en laisser aller à l'inquiétude.

X. Souffrir avec amour et douceur les douleurs du corps et les affections de l'esprit, les humiliations et les mortifications de la part de Dieu et du prochain.

XI. Mortifier certains petits appétits, inclina-

tions et pentes naturelles en tout ce qui se pourra, sans faire tort au spirituel ni au corporel.

XII. Obéir avec fidélité aux mouvements et inspirations de Dieu; et en tout ce qui vient d'être proposé, suivre l'obéissance et la direction du Père spirituel.

« Quand je vous dis qu'il ne faut pas s'atta-
» cher à une suite de vertus spéculatives, c'est
» que, comme il y a divers degrés et états dans
» la vie spirituelle, il y en a un entre les autres
» où l'entendement a plus de part que la vo-
» lonté; et si l'âme n'est fidèle et généreuse,
» elle ne se peine guère à faire des réflexions sur
» la pratique des vertus solides, ce qui fait
» qu'elle bronche souvent, et qu'elle donne su-
» jet de croire qu'elle n'a pas de mortification.
» Au lieu que dans l'état où l'entendement et la
» volonté agissent de concert, l'âme travaille et
» avance beaucoup, sans se peiner toutefois,
» dans la pureté de cœur, dans la pratique des
» vertus et dans la droiture en toutes ses actions.
» Mais ensuite il y a encore un autre état qui la
» met dans une espèce de nécessité de la pratique
» fidèle de l'imitation de Jésus-Christ, et cette
» nécessité est dans une paix intérieure qui ne

» se peut exprimer. Il n'est plus ici question ni
» de cette forte application qu'on a lorsqu'on
» commence, ni d'une certaine ferveur qu'on
» expérimente dans les sens, et qui fait qu'on
» s'examine par des actes réglés et comptés.
» L'âme dans sa paix voit tout d'un coup en son
» Jésus les vertus divines qu'il a pratiquées :
» elle les voit dans un attrait fort doux, qui la
» porte à suivre dans ses actes son divin mo-
» dèle ; et enfin elle ne peut et ne veut être
» qu'un continuel holocauste à la gloire de Dieu,
» en l'honneur de celui de Jésus, depuis le mo-
» ment de son incarnation jusqu'à sa mort sur
» la croix.

» Ella a donc deux choses en cette imitation :
» la pratique extérieure des maximes de l'Evan-
» gile, et la familiarité intime avec Jésus, par
» rapport à sa vie intérieure. Je n'aurais jamais
» cru, mon très-cher fils, que la vie la plus
» sublime consiste en cela, si je n'en étais as-
» surée par une voie que je ne puis marquer
» sur le papier ; car il y a des temps d'extases et
» de ravissements qui sembleraient être quelque
» chose de plus sublime ; mais non, notre Jé-
» sus, sa sainte Mère et les saints Apôtres,

» nous sont des témoins fidèles du contraire. » Quoique toutes ces choses-là soient bonnes et » salutaires, quand elles proviennent de l'Esprit » de Dieu, ce n'est rien en comparaison des » vertus, ni des dispositions intérieures des » grâces dont je viens de parler, et qui sont » toute ma vie, ma force et mon soutien. Je » suis de votre avis, que nos entretiens doivent » tendre à la fin où nous aspirons, et je vous » avoue que je n'ai point de consolation solide » en cette vie, que dans la pente qui me fait » soupirer après cette bienheureuse fin. Obte- » nez-moi de Dieu que je prenne les vrais » moyens qui y conduisent, que je ne m'y égare » point, et que je ne me cherche point moi- » même, au lieu de chercher Celui dont l'imita- » tion est notre véritable règle. Il n'y a rien que » nous devions tant appréhender que les dévo- » tions écartées et qui ne sont pas fondées sur » les maximes et sur la vie de Jésus-Christ; pour » l'ordinaire la fin en est funeste. »

Une âme si élevée, une femme d'une vertu si héroïque, d'une capacité et d'une expérience dans les voies de Dieu qui la mettaient au premier rang parmi les maîtres de la vie spirituelle,

et dont la réputation se répandait de tout côté, avait tout ce qu'il faut pour donner du lustre et du crédit à un parti, et on ne manqua point de travailler à l'engager dans celui des nouveaux Augustiniens, qui faisait alors tant de bruit dans l'Eglise; mais on trouva une personne trop solidement établie sur les fondements inébranlables de l'humilité, de la simplicité et de la véritable abnégation de soi-même; on voit dans ses écrits que, pour couper court aux instances qu'on lui fit sur cela, elle ne fit point de réponse aux lettres qu'on lui en écrivit, et la chose n'alla pas plus loin.

Cependant, les six années de sa supériorité étant écoulées, elle sortit de charge et elle commença à goûter le plaisir que les Saints trouvent dans la dépendance. Vers le même temps, le Père Jérôme Lallemant fut nommé Supérieur général des Missions, et la servante de Dieu connut par une très-forte inspiration, que ce Père, qui joignait à une éminente vertu un mérite rare et une expérience consommée dans les voies du Ciel, était celui que Dieu lui avait donné pour l'aider à consommer le grand ouvrage de sa sanctification, et pour achever d'établir dans sa Con-

grégation naissante une forme de vie réglée et durable : car jusque-là on n'avait pu encore faire que des règlements provisionnels et généraux, parce qu'il fallait du temps pour prévoir tous les inconvénients, entrer dans tous les détails et régler tout.

Ce fut en effet par là que le nouveau Supérieur commença l'exercice de sa charge, qui, outre le soin des Missions, le mettait encore à la tête de cette nouvelle Église. Il agit donc en même temps, et comme Supérieur, par autorité, afin qu'on ne pût plus revenir sur ce qui aurait été une fois arrêté ; et comme ami, par voie de médiation, afin que tout étant réglé du consentement des parties intéressées, on eût moins de peine à se soumettre. Effectivement, dès qu'il avait mis quelque article par écrit, en quoi il ne fit guère que suivre le plan de la Mère de l'Incarnation, il voulait que chaque Religieuse lui en dît en toute liberté son sentiment, et qu'ensuite on en fît la lecture à la Communauté pour être reçu par suffrages secrets ; et ce n'était qu'après toutes ces précautions qu'il y apposait le sceau de son autorité. Aussi faut-il avouer qu'il ne se peut rien de plus sage, rien de mieux con-

certé, ni plus propre au dessein que ces saintes filles s'étaient proposé, en allant s'établir dans le Canada.

Pour revenir à la Mère de l'Incarnation, voici ce qu'elle dit elle-même des dispositions où elle se trouvait, lorsque le nouveau Supérieur prit soin de sa conscience. « Je me trouvai à l'arrivée » du Père Lallemant dans une très-grande li- » berté d'esprit et dans une entière ouverture de » cœur pour lui communiquer l'état de mon » âme ; et lui, de son côté, se sentit porté à » m'aider de tout son pouvoir. Il est vrai qu'il » m'éprouva en diverses manières. Dans l'Oc- » tave de Noël, il me vint une forte pensée, que » si je m'engageais par vœu à chercher la plus » grande gloire de Dieu et tout ce qui serait de » plus grande perfection, sa divine Majesté m'as- » sisterait ; je me sentis pressée intérieurement » de le dire à mon directeur, lequel après avoir » recommandé l'affaire à Dieu, me permit de » vouer à Dieu, de faire, souffrir, penser, dire » tout ce que je connaîtrais être de plus parfait » et qui me paraîtrait être de sa plus grande » gloire. Aussitôt je me sentis extrêmement for- » tifiée, et Notre-Seigneur me fit de grandes

» grâces par cet engagement. Dans ce vœu,
» était compris le vœu d'obéissance à mon di-
» recteur. »

Le Père Lallemant de son côté crut devoir éprouver sa pénitente à proportion du progrès qu'elle avait fait et de l'engagement qu'elle venait de prendre. La première chose sur quoi il l'attaqua fut la manière libre et familière dont elle traitait avec Notre-Seigneur. « Pour profiter
» de ses avis, dit la Servante de Dieu, je me fai-
» sais de grandes violences, mais il ne m'était pas
» possible d'y réussir. Je demandais à ce chaste
» Epoux de mon âme, qu'il lui plût me faire la
» grâce d'obéir à celui qui me tenait sa place;
» et lors même que je lui faisais cette demande,
» je me trouvais sans réflexion dans un doux et
» intime commerce avec lui. Alors je lui disais :
» O mon chaste Amour ! il faut que j'obéisse,
» souffrez que je me retire de vous. Je faisais
» donc effort pour sortir de cette privauté; mais
» insensiblement, je me retrouvais comme au-
» paravant. Je passai quelque temps en cet état,
» et bien que j'expérimentasse que le sacré
» Verbe incarné se plaisait à mon obéissance,
» lorsqu'il me laissait le pouvoir d'obéir, hors

» de là néanmoins je me trouvais en un doux
» commerce avec lui ; ce qui fit qu'enfin on me
» permit de suivre l'attrait.

» Dans cet état d'union avec Dieu, il est im-
» possible de subsister en aucun dessein qui
» puisse mettre de l'oposition à son opération,
» comme dans l'usage actuel de certaines pra-
» tiques, où il faut que l'entendement travaille
» et réfléchisse, ni de s'arrêter sur des objets
» corporels et matériels, et même sur des choses
» fort spirituelles, mais qui ne sont pas au même
» degré d'élévation que celles dont Dieu prend
» soin d'occuper l'âme. J'en excepte les sacrés
» mystères de notre foi : car, encore que l'âme
» ne puisse méditer, elle a néanmoins une façon
» de les contempler et d'en parler avec Dieu,
» lorsqu'il l'y attire, laquelle est d'une très-
» grande douceur ; et même comme ces divins
» mystères appartiennent au suradorable Verbe
» incarné, la moindre pensée qui en frappe l'es-
» prit, embrase l'âme, qui y voit tant de certi-
» tude et de sainteté, qu'elle n'a pas besoin de
» raisonnement ni de réflexion pour en con-
» naître davantage. En effet, étant unie à la sa-
» crée personne du Verbe, elle est dans la source

» qui lui imprime toutes vérités et qui la fait
» vivre de ses influences. C'est cette nourriture
» céleste dont parlait ce divin Sauveur, lorsqu'il
» disait : *Si quelqu'un entre par moi qui suis*
» *la porte, il entrera et sortira, et trouvera*
» *des pâturages* (Joan. 10, 9). Ainsi l'âme a
» vie en lui et de lui d'une façon ravissante,
» et qui se peut mieux expérimenter que dire. »

Voilà de quelle manière Dieu récompensa l'engagement héroïque que son humble servante avait pris à son service. Mais si ce Maître libéral ne se laisse jamais vaincre en libéralité, les âmes qu'il a percées du trait de son amour ne demeurent jamais ou bien rarement en arrière. Il n'y avait rien dont la Mère de l'Incarnation ne s'avisât pour marquer son amour et sa reconnaissance envers son Bien-Aimé, et tout lui paraissait aisé. Il n'y avait que cette révolte des passions qu'elle sentait toujours qui l'empêchât de jouir d'une paix bien pure. Enfin elle fut fortement inspirée de s'adresser à la sainte Vierge. Elle le fit, et à l'instant elle se sentit soulagée ; il lui sembla qu'on lui ôtait de dessus les épaules un vêtement extrêmement pesant, et il se fit dans la partie sensitive de l'âme comme un écou-

lement de paix qui changea toute son aversion en un amour très-cordial. Elle apprit quelque temps après, par l'arrivée des vaisseaux, qu'au même moment qu'elle avait été si parfaitement déchargée de toutes ses peines, sa nièce dont nous avons déjà parlé, et qui avait tant de part à ses souffrances, avait pris le voile au Monastère des Ursulines de Tours.

Tout se ressentit dans la Servante de Dieu de cet heureux changement. « Il ne me serait pas » possible, dit-elle, de décrire le déluge de paix » où mon âme se trouva plongée, dès qu'elle se » vit entièrement libre de ses liens, et rétablie » dans tout ce qu'elle croyait avoir perdu. Non-» seulement elle voyait qu'elle n'avait fait au-» cune perte, mais elle connaissait par expé-» rience, qu'elle avait fait un très-grand amas » de trésors. Elle sentait que ce qui lui avait ôté » la vue du bien qu'elle possédait dans l'intime » union avec l'Epoux, n'avait été qu'une cendre » qui cachait son feu, et qui couvrait ses lumières » pour son bien et son progrès dans les vertus » solides.

» Envisageant cet état, je ne me pouvais lasser » de bénir Dieu de m'avoir fait passer par tant

» d'épines. Je lui demandais pardon de ne lui
» avoir pas été assez fidèle dans mes ténèbres,
» et j'entrais dans une confusion qui m'humi-
» liait en sa divine présence au-dessous de toutes
» choses. Je louais et bénissais ce divin Sauveur,
» en lui disant avec le Prophète : *Il m'est avan-*
» *tageux que vous m'ayez humiliée* (Ps. 118).
» Et certes, pour tous les trésors de la terre, je
» ne voudrais pas n'avoir point passé par cet
» état d'humiliation qui me paraît d'un prix in-
» fini. Il me semble que j'ai été dans ces cavernes
» de lions et de léopards, dont parle l'épouse au
» Cantique, et que pour n'être pas endommagée
» par leurs morsures, je me suis sauvée dans
» les retraites de mon céleste Epoux, c'est-à-dire,
» dans les saintes et sacrées maximes de l'Evan-
» gile, qui, comme des torrents de richesses,
» ont coulé de sa divine bouche. S'il a dit : Faites
» du bien à ceux qui vous font du mal, c'est une
» loi qu'il me semble avoir écrite dans mon cœur
» avec une force et une impression toute d'a-
» mour. Je l'expérimente dans les occasions,
» non en me mortifiant, mais par une pente et
» une inclination qui me portent là. Comme j'ai
» eu des affaires très-épineuses depuis que je

» suis en Canada, et que j'ai été obligée de traiter
» avec toutes sortes de personnes, ces divines
» maximes ont été ma force et mon soutien. »

Rien ne rassurait cette âme fidèle, que l'amour qu'elle avait pour les humiliations; et les grâces qu'elle avait reçues du ciel ne lui donnaient point d'autre inquiétude, que la crainte de n'être pas assez humble; ce qui est la preuve la plus marquée du progrès qu'on a fait dans l'humilité. Ce redoublement de faveurs du Ciel en était encore une preuve bien évidente; il se rendait sensible d'un jour à l'autre. Voici ce qu'elle en dit dans son Mémoire : « Avant que je
» fusse religieuse, et même avant que la divine
» Majesté m'eût éclairée sur la sainte Trinité,
» les lumières que Dieu m'avait données sur
» l'Ecriture-Sainte, produisaient en moi une
» foi si vive, qu'il me semblait que j'eusse vo-
» lontiers passé par les flammes pour soutenir
» ces vérités. C étaient des clartés qui portaient
» tout ensemble leur certitude et leur efficacité.
» Elles me donnaient une espérance ferme
» que je jouirais des biens qui m'étaient mani-
» festés; et cette espérance me faisait m'oublier
» moi-même pour plaire à ce divin Epoux, me

» faisant faire des actions, et exposer à des pé-
» rils qui surpassaient ce que peut une personne
» de mon sexe. Les passages de saint Paul qui
» traitent des opérations et des effets que ces
» divines lumières produisent dans les âmes,
» me consumaient d'amour. Au temps de ma
» vocation à la religion, les passages qui traitent
» des conseils de l'Evangile, m'étaient comme
» autant de soleils qui faisaient voir à mon es-
» prit leur éminente sainteté, et qui en même
» temps enflammaient toute mon âme en l'amour
» de leur possession, et opéraient efficacement
» ce que Dieu voulait de moi dans la pratique
» des divines maximes du suradorable Verbe in-
» carné. Toutes ces vues et toutes ces grâces m'é-
» taient données sans aucune étude de ma part,
» mais à la façon des éclairs que l'on voit avant
» d'entendre le tonnerre. J'avais une certaine
» expérience que tout cela procédait de Celui qui
» avait pris possession du centre de mon âme,
» qui la consumait de son feu et qui en faisait
» rejaillir les étincelles et l'éclat pour me con-
» duire et me diriger. Au temps de mon attrait
» pour le Canada, toutes les maximes et les pas-
» sages qui traitent du domaine et de l'amplifi-

» cation du royaume de Jésus-Christ et de l'im-
» portance du salut des âmes pour lesquelles il
» a répandu son sang, étaient comme autant de
» flèches qui me perçaient le cœur, et me don-
» naient une angoisse amoureuse pour presser
» le Père éternel de faire justice à ce Fils bien-
» aimé du prince des ténèbres, lequel lui ravis-
» sait ce qui lui avait tant coûté.

» Dans la paix profonde que la bonté de Dieu
» fit succéder à mes tentations, l'union de mon
» divin Epoux opérait en moi par ses impres-
» sions saintes les vertus *foncières* de ses di-
» vines maximes, d'une façon très-spirituelle.
» Cette année-là, j'eus de grandes croix à cause
» de la persécution des Iroquois; car, comme
» j'entrais dans les intérêts de mon divin Epoux,
» la ruine de son Eglise me crucifiait intérieu-
» rement, quoique mon âme fût extérieurement
» soumise à ses ordres. Ce fut alors que les Pères
» de Brebeuf et Lallemant (c'était le neveu de son
» directeur) furent brûlés; les Pères Garnier et
» Daniel massacrés, et tous les Missionnaires des
» Hurons, avec le reste de ces pauvres chrétiens,
» contraints de se réfugier à Québek. Oh! que
» ce coup me fut sensible! c'était la chose la

» plus pitoyable qui fût encore arrivée. Les Pères
» qui avaient échappé au fer ou au feu des
» Iroquois, avaient plus souffert que ceux qui
» étaient morts. Dans l'affliction que je portais
» en mon âme, la seule consolation qui me
» restait, était d'être proche de ces pauvres fu-
» gitifs, et d'espérer que nous aurions leurs
» filles. Dans cette vue, j'étudiai la langue hu-
» ronne ; car, jusque-là, je ne m'étais appli-
» quée qu'à celle des Algonkins et des Monta-
» gnais. »

Les secours spirituels ne furent pas les seuls que la Mère de l'Incarnation procura à ces pauvres Sauvages chassés de leur pays. Ce fut quelque chose de merveilleux que la tendresse et l'ardeur qu'elle fit paraître à les soulager en tous leurs besoins. Dieu ne tarda pas à reconnaître sa charité et celle de toutes ses filles ; mais il les récompensa en Dieu qui connaît le fond des cœurs et le véritable prix des choses, c'est-à-dire que, sachant que dans cette sainte maison on regardait les croix et les souffrances comme ce qu'il y a de plus précieux au monde, il la réduisit en un moment à la plus extrême indigence. Le feu prit la nuit au Monastère, et

comme il n'est presque pas possible en ce pays-là d'arrêter les incendies, à cause de la nature du bois dont on se sert pour les bâtiments, on n'avait pas encore eu le temps de venir au secours, que Madame de la Peltrie, toutes les Religieuses et les Pensionnaires parurent sur la neige la plupart nus-pieds, toutes très-mal vêtues, exposées à un froid excessif. Quoique le feu sortît en même temps par tous les endroits de la maison, la Mère de l'Incarnation ne laissa pas d'en faire plusieurs fois le tour avant que d'en sortir, accompagnée seulement d'une bonne Sœur qui eut le courage de ne la point quitter. Leur dessein était de sauver bien des choses, mais ce fut en vain : tout était embrasé, le feu les suivait partout et semblait n'oser les toucher. C'était, d'un autre côté, un spectacle bien étonnant que la vue de ces saintes filles qui paraissaient de beaucoup plus tranquilles que ceux qui les voyaient. Madame de la Peltrie, qu'on savait être fort sensible au froid et qui n'avait presque rien sur son corps, et la Mère de Saint-Joseph qui était malade, attiraient surtout les yeux de tout le monde. Un petit combat de charité qui s'éleva entre les Religieuses, toutes se voulant

céder les unes aux autres le peu qu'on avait pu emporter de hardes et de chaussures, et leur tranquillité, ou plutôt leur indifférence sur un accident qui leur ôtait absolument tout ce qu'elles possédaient au monde, fut ce qui occupa le plus les spectateurs. Presque tous fondaient en larmes, les uns de dévotion, les autres de compassion ; quelques-uns même s'en impatientèrent ; et il y eut un homme qui se mit à crier : *Voilà de grandes folles ou de grandes saintes!* Dès qu'on vit le mal sans remède, le Supérieur des Jésuites mena toute la troupe dans une salle de sa maison, où il leur fit allumer un grand feu, et où il leur donna des étoffes pour se couvrir. Ensuite il les conduisit chez les Religieuses Hospitalières, qui les reçurent et les traitèrent pendant un mois avec une joie et une attention dont il n'y a que les Saints qui soient capables.

A l'exemple de ces charitables filles et des Pères Jésuites qui donnèrent tout ce dont ils purent absolument se passer, il y eut entre les Français une émulation charmante à soulager cette Communauté affligée. Les pauvres mêmes voulurent y avoir part ; l'un venait apporter une serviette, l'autre une chemise ; d'au-

tres une poule, des œufs, des légumes. Jusqu'aux mendiants, qui s'arrachaient le pain de la bouche, et usaient en quelque façon de violence pour faire accepter leurs petits présents. Cependant on n'était encore qu'au mois de décembre, et, pour comble de disgrâce, les vaisseaux l'année suivante ne vinrent que fort tard. Ainsi, malgré la charité des fidèles, les pauvres Religieuses eurent bien à souffrir dans un pays qui ne produisait presque rien alors, et où les plus aisés étaient réduits au pur nécessaire. C'eût été bien pis encore si la Providence n'eût pourvu à leurs plus pressants besoins, en leur donnant une ressource du côté qu'elles l'attendaient le moins. Elles avaient une petite métairie qu'elles laissaient en friche, parce que le rapport ne valait pas ce qu'il en coûtait pour la cultiver. Leur Confesseur, touché de la misère où il les voyait, entreprit de mettre ce petit bien en valeur, et sa charité lui donnant des forces, il s'en fit lui-même le laboureur. Dieu bénit son travail, et il recueillit assez de blé, d'orge et de pois pour nourrir toute la Communauté.

Le récit que la Mère de l'Incarnation fait dans ses lettres du détail de l'incendie dont je viens

de parler, n'est pas de cette histoire, mais ses dispositions dans une si triste conjoncture en sont, et je ne dois pas les omettre. « J'eus une » si forte conviction, dit-elle, que cet accident » était une suite de mes péchés, qu'on n'eût ja- » mais pu me persuader le contraire ; c'est pour- » quoi mon âme accepta ce châtiment avec une » très-grande tranquillité, en criant miséricorde » à Dieu de ce que toutes mes Sœurs en patis- » saient. Je voyais ce coup comme le châtiment » d'un bon Père et d'un fidèle Epoux, qui nous » visitant de la sorte dans l'octave de sa sainte » Nativité, nous voulait mettre dans un état con- » forme à celui de sa crèche. Mon âme n'eut ja- » mais une plus grande paix qu'en cette occa- » sion. Je ne me sentis pas un moment de peine, » de tristesse ni d'inquiétude, mais une grande » union avec Celui qui faisait en nous cette cir- » concision. Je disais sans cesse, et par une im- » pression dont je n'étais pas la maîtresse : Vous » avez fait cela, mon chaste Epoux ; soyez-en » béni. Ah ! que ce que vous avez fait est bien ! » mon contentement est que vous soyez content » en ce que vous avez fait. Les bénédictions » que mon âme donnait à Dieu en ce désastre,

» étaient aussi fréquentes que mes respirs, et
» il n'était pas en mon pouvoir de sortir de cette
» amoureuse activité. Mon âme, par une union
» de tout elle-même à la divine volonté, nageait
» avec un amour de complaisance dans l'accom-
» plissement de cette sainte et adorable volonté,
» sans rien examiner, et je n'aurais pu faire
» autrement quand je l'aurais voulu. J'avais
» fait bâtir cette maison et souffert de grands
» travaux et de grandes contradictions pour la
» mettre en l'état où elle était ; et comme j'étais
» convaincue que j'y avais commis de grandes
» imperfections, je me mettais du côté de la
» divine justice, et lui témoignais mes complai-
» sances de ce que, par cet évènement, elle avait
» tout anéanti. Ainsi mon activité intérieure ne
» pouvait mettre fin à ses louanges, qui, bien
» qu'elles fussent dans une très-intime familia-
» rité avec Dieu, procédaient néanmoins d'un
» cœur amoureusement humilié. »

Il fallait des sentiments aussi élevés que ceux-là pour soutenir la Servante de Dieu dans la triste situation où elle se trouvait. Ce n'était pas seulement l'incendie de son Monastère qui pouvait mettre son grand cœur à l'épreuve ; c'était

les dangers auxquels toute la colonie française du Canada était alors exposée, les Anglais d'un côté, et les Iroquois de l'autre, la tenant dans de continuelles alarmes. Mais il s'en fallait bien que tout le monde fût aussi assuré qu'elle sur ce qui regardait sa communauté, et plusieurs de ceux qui s'y intéressaient davantage étaient d'avis que toutes les Religieuses repassassent en France. On eut beau faire, aucune n'y voulut entendre, et Dieu bénissant leur courage, les craintes que l'on avait des Anglais et des Iroquois se dissipèrent, et on parla de rebâtir le Monastère. Le Père Paul Ragueneau, Supérieur-Général des Missions, avança six mille francs; M. d'Aillebout, Gouverneur du Canada, employa tout son crédit pour leur procurer le reste. La Mère de l'Incarnation fut chargée de la conduite des bâtiments, et on lui donna pour adjoint le Père François le Mercier, qui fut depuis Supérieur-Général, et qui est mort en odeur de sainteté aux îles de l'Amérique, où il a longtemps exercé la même charge.

La confiance en Dieu, et l'abandon en sa Providence viennent à bout de ce que la plus extrême témérité n'oserait souvent hasarder. Les

affaires des Ursulines de Québek étaient alors dans une situation où toute la prudence humaine ne voyait aucune ressource; car, outre la perte qu'elles avaient faite dans leur incendie, la fondation du Monastère se trouva réduite à la moitié par la négligence de quelques-uns de ceux à qui Madame de la Peltrie avait commis ses affaires. Presque dans le même temps, Dieu retira de ce monde quelques personnes de qualité qui aidaient fort les Religieuses à subsister. Enfin, le vaisseau qui leur apportait toutes leurs provisions de France, ou fit naufrage, ou tomba entre les mains des pirates. Tant de contre-temps n'arrêtèrent pas un moment la Mère de l'Incarnation. Sitôt qu'elle eut reçu l'ordre de bâtir, elle commença; et, quoique tout lui manquât, l'ouvrage avançait avec tant de vitesse, qu'il n'y avait pas jusqu'aux ouvriers qui n'y reconnussent quelque chose de miraculeux. La Servante de Dieu attribuait cette bénédiction du Ciel à la protection de la sainte Vierge, que la Supérieure, par une espèce d'inspiration, peu avant la ruine du Monastère, en avait fait reconnaître pour la Mère et la Supérieure perpétuelle. Cette protection de la Reine du ciel avait quelque chose de

fort sensible pour la Mère de l'Incarnation. « Je » l'avais, dit-elle, continuellement présente en » ce que je faisais et partout où j'allais. Je ne » la voyais pas des yeux du corps, mais en la » manière dont le suradorable Verbe incarné » se communique à moi, par amour et par » union actuelle et perpétuelle. Outre cette » union que j'avais en mon intérieur avec la » Mère de Dieu, qui me faisait lui parler avec » une activité très-simple et très-forte, je la sen- » tais auprès de moi. Elle m'accompagnait par- » tout, et, chemin faisant, je m'entretenais avec » elle. Depuis ce temps-là, j'ai su d'une per- » sonne fort chérie de Dieu, et qui reçoit de sa » bonté des grâces particulières, que quelque » temps après notre incendie, la sainte Vierge, » dans une vision intellectuelle, lui révéla que » ce serait elle qui réparerait notre maison, et » qu'elle aurait soin de nous. Cette personne » ne savait rien alors de l'amoureux commerce » dont il a plu à cette Mère de bonté de m'ho- » norer. »

Ce ne fut pas seulement dans la bâtisse du Monastère qu'il parut du miracle. « Nous avions » tout perdu, dit encore la Servante de Dieu,

» cependant, nous avons fait rebâtir notre mai-
» son, nous sommes vêtues, nous sommes meu-
» blées. Cela nous a coûté plus de trente mille
» livres. On nous en a prêté seulement six mille.
» Nous avons eu assez peu d'aumônes, et néan-
» moins il ne nous reste que quatre mille livres
» à payer. Enfin, il y a plus de vingt-quatre
» mille livres qui viennent de la Providence;
» car il me serait impossible de dire d'où cela
» est venu. » Mais, tandis que la sainte Mère, sur ce fonds inépuisable rebâtissait son Monastère, le Saint-Esprit, dont son cœur était depuis si longtemps le sanctuaire, semblait prendre plaisir à l'orner de plus en plus de ses dons précieux, et à en faire une demeure digne de lui. C'est ce qui nous reste à faire voir dans le dernier livre de cette histoire.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

La Mère de l'Incarnation entre dans un état plus sublime, quoique plus simple en apparence. Divers degrés de la pauvreté spirituelle par où elle a passé. Elle décrit en abrégé et par manière de récapitulation toute la suite de sa vie mystique. Ce qu'elle pensait de la nécessité de l'action de l'entendement dans la contemplation. Ce que c'est que la vraie et substantielle pauvreté d'esprit. Sa disposition pendant les dernières années de sa vie. Les effets qu'elle produisait pour la pratique des vertus. Elle tombe dans une grande maladie, dont elle avait été avertie dans un songe mystérieux. Elle demande en vain à être déchargée de la supériorité. Arrivée d'un Évêque et de plusieurs ecclésiastiques dans le Canada. La Servante de Dieu est saisie d'une grande frayeur des jugements de Dieu. Comment elle se comporte dans cet état. Mort de Madame de la Peltrie, et son éloge. La Mère de l'Incarnation retombe malade. Sa patience dans les plus vives douleurs; on lui ordonne de demander à Dieu sa guérison, et elle l'obtient. Sa convalescence cause une grande joie dans le pays. Elle retombe pour la troisième fois. Elle meurt victime de son zèle pour le salut des sauvages. Ses obsèques. Ses qualités naturelles, ses vertus, sa soumission et sa docilité; sa patience et son humilité. Sa charité et la récompense que

Dieu y avait attachée ; sa mortification, son obéissance, sa simplicité ; Dieu relève la gloire dont elle jouit, et par quelles vertus elle l'avait méritée.

Bien des gens s'imaginent que l'état mystique consiste dans les extases, dans les visions et dans les révélations ; que plus on a part à ces faveurs célestes, plus on est avancé dans cette voie et dans le chemin de la sainteté, et que quiconque n'expérimente rien de semblable n'a qu'une vertu fort commune. C'est une erreur grossière. Il en est une plus délicate ; c'est celle de ceux qui, persuadés qu'on peut véritablement être privé de ces dons si précieux et néanmoins s'élever à une très-haute perfection, ne laissent pas de regarder ces choses extraordinaires comme la plus grande marque d'une sainteté consommée. Sans doute qu'ils ne font pas assez de réflexion sur les miracles qu'opéraient les Apôtres dans le temps même que, grossiers et charnels et avec une foi imparfaite, ils n'avaient pas même l'idée de la perfection évangélique. Il ne faut être que médiocrement instruit de ce qui regarde la vie spirituelle, pour savoir que le ravissement est un effet presque purement naturel d'une grâce ex-

traordinaire, et ne vient que de ce que les sens ne sont point faits aux opérations du ciel. D'où il arrive qu'après un certain temps on n'y est plus si sujet, et qu'on ne les remarque point dans quelques Saints qu'on ne peut douter qu'ils n'aient été plus spécialement sanctifiés que les autres. Il y a donc un état plus relevé que celui des extases, quoique plus simple et en apparence plus commun, où Dieu répand ses lumières et ses ardeurs, sans aucun secours et sans aucune contradiction de la partie animale et sensitive. Tel a été l'état où a vécu la Mère de Dieu, et avec quelque proportion plusieurs autres Saints. C'est où aspirent et où parviennent quelquefois les âmes qui ont été le plus favorisées des grâces sensibles. C'est dans un état si sublime que nous allons voir la Mère de l'Incarnation jusqu'à sa mort.

« Je vais maintenant parler, dit-elle, de l'état » dans lequel Notre-Seigneur m'a conduite, » depuis que je suis rentrée dans la charge de » Supérieure pour la seconde fois. C'est un état » de victime continuelle, mais plus spirituel et » plus parfait qu'auparavant. Quoiqu'il soit assez » difficile de s'exprimer sur ce qui s'y passe, j'en

» dirai néanmoins, puisque l'obéissance me l'or-
» donne, tout ce que je pourrai, aidée du divin
» Esprit, qui sans cesse me comble de ses misé-
» cordes.

» Pour commencer, j'ose dire que la bonté
» et la magnificence de mon divin Epoux me
» fait la grâce de me communiquer les effets des
» divines paroles qui composent le sermon de la
» montagne. C'est une chose digne de grande ad-
» miration, qu'un Dieu qui a des millions d'âmes
» dont il est purement aimé, veuille jeter les
» yeux sur la dernière de ses créatures, et lui
» donner une si grande part à son amour. J'ai
» donc expérimenté qu'il y a divers degrés en la
» vraie pauvreté d'esprit. Lorsque Notre-Sei-
» gneur m'inspira la vocation à la vie religieuse,
» je ne puis dire la nudité où j'étais déjà. Il me
» semblait que tout n'était rien, et qu'en Dieu je
» possédais plus que tout ce qui a l'être. Par ma
» vocation à la Religion, toute mon âme eut une
» pente à cette éminente pauvreté d'esprit que je
» savais tenir le premier rang dans la vie sublime
» du Fils de Dieu. Je voyais que son but n'était
» que l'amour le plus épuré; mais je ne con-
» naissais pas encore ce que l'esprit de Dieu

» voulait faire en mon âme pour lui donner
» l'expérience du substantiel de cette vertu,
» comme il a fait depuis, et surtout aujourd'hui
» que les différents états, par où il a eu la bonté
» de me conduire, réduits à l'unité, font un vé-
» ritable état de victime et de consommation
» épouvantable à la nature. »

Après cette espèce de prélude, la sainte Mère commence un discours qui est comme un abrégé de la vie mystique, et une exposition de tous les états intérieurs, par où elle s'était élevée à la plus intime union avec Dieu. Le voici tel que je le trouve dans ses Mémoires. « Je dirai donc que
» Dieu ayant créé l'âme raisonnable avec la
» liberté, et lui ayant donné des puissances
» pour opérer son salut avec sa grâce, et les
» autres secours établis dans son Eglise, dès
» qu'elle vient à connaître sa dignité, et que par
» la lumière de la grâce elle découvre efficace-
» ment la perfection à laquelle elle est appelée,
» et la sainteté dont elle est capable; si elle est
» fidèle à cette première lumière, si elle y cor-
» respond par un mouvement continuel vers son
» souverain bien, la divine bonté qui, seule,
» connaît sa créature, et qui pénètre les plus

» intimes secrets de son esprit, fait fondre en
» elle des torrents de lumières et de saintes ar-
» deurs, enfin lui donne la clé de la science,
» et la met en possession de ses trésors et de
» ses richesses.

» Cette âme se voyant enrichie de la sorte, se
» promène dans les pâturages gras, dans les par-
» terres odoriférants, et dans les cabinets de lu-
» mières qui lui ont été ouverts, où ses puis-
» sances se délectent dans un goût de sagesse
» qui lui fait ressentir des plaisirs tout divins
» et une paix profonde. Les ivresses saintes
» qu'elle y *patit*, lui font chanter un Epitha-
» lame ou Cantique d'amour, qui ne peut finir
» que lorsque par de certaines pamoisons Dieu
» l'arrête, pour faire expirer l'âme en lui et pour
» l'abîmer de nouveau dans le torrent des volup-
» tés divines. Revenue de cette extase, elle re-
» commence son Cantique, disant en Celui et
» par Celui qui l'agite si puissamment : *Nous*
» *nous réjouirons, et nous sauterons d'aise,*
» *nous ressouvenant de vos mamelles qui sont*
» *plus douces et plus délicieuses que le vin. Les*
» *justes et ceux qui ont le cœur droit, n'ont de*
» *l'amour que pour vous* (Cant. 1. 3). Tout cela

» se passe sans aucune opération réfléchie, mais
» par une abondance d'esprit, qui forme dans
» l'entendement un sens et une intelligence qui
» fait fondre d'amour l'âme, et ne lui laisse au-
» cune action. De là naissent les joies et les lar-
» mes, qui font en elle un paradis, où elle jouit
» de Dieu dans une privauté très-intime. Cela
» rejaillit jusque dans les sens; de sorte que
» l'âme peut dire avec le Prophète : *Mon esprit*
» *et ma chair tressaillent de joie dans le Dieu*
» *vivant.* (Ps. 33. 3.)

» Jusqu'ici il n'y a point eu de circoncision.
» Il semble à l'âme qu'il n'y ait rien au-dessus
» de la jouissance, et qu'elle soit établie pour
» toujours dans cet état, où elle possède les mys-
» tères de la foi comme par une science infuse;
» mais avec tant de certitude et si peu d'obscu-
» rité, qu'elle s'écrie qu'elle n'a point la foi et
» que les voiles sont levés. Elle est appuyée sur
» son Bien-Aimé, toute regorgeante de délices.
» Elle ne voit, ne goûte et ne veut que lui. Mais
» tandis qu'elle est ainsi abîmée, elle ne voit pas
» ce qui va lui arriver.

» L'esprit qui la conduit, infiniment jaloux, et
» en matière de pureté intérieure toujours

» inexorable, veut seul posséder une âme qu'il
» a marquée pour lui appartenir uniquement.
» Il commence à attaquer la partie sensitive et
» inférieure de l'âme, et à lui faire souffrir en
» diverses manières des privations très-rudes
» et très-crucifiantes. La nature cependant veut
» être satisfaite, et a de la peine à perdre la part
» qu'elle a dans les biens spirituels de l'âme, qui
» lui ont rendu insipides et désagréables les
» contentements qu'elle avait eus autrefois
» parmi les créatures. Ainsi ne pouvant plus
» participer aux délices des sens, elle ne sait à
» quoi se prendre. Elle fait des efforts qui ne
» lui réussissent pas, et elle sent que son partage
» est la privation. Elle retournerait bientôt vers
» les créatures, si, par une vertu secrète, elle
» n'était retenue sous les lois de l'esprit, qui la
» mortifie extrêmement, afin de la réduire à
» laisser la partie supérieure jouir en paix des
» biens qu'elle possède.

» En cette privation, que j'appelle une véri-
» table mort, il y a plusieurs degrés, parce qu'il
» y a bien des coins et des recoins, des tours et
» des détours, des ruses et des finesses dans la
» nature corrompue, qui, à tous moments, tra-

» vaille à faire entrer les sens dans le commerce
» de l'esprit. Mais l'esprit de Dieu tranche et
» agit de telle sorte, qu'il prive sans pitié toutes
» les puissances basses des mets de sa table
» royale. Ce n'est là néanmoins que le premier
» pas pour entrer dans l'état de victime et dans
» la possession de la véritable pauvreté d'es-
» prit.

» La nature étant donc ainsi anéantie, pre-
» mièrement par la pénitence ; en second lieu,
» par la privation des délices spirituelles qui la
» faisaient subsister, elle est humiliée à un
» point qui ne se peut dire, pendant que la par-
» tie supérieure est dans un grand contente-
» ment de se voir délivrée de ce qui empêchait la
» parfaite pureté dans la jouissance de son souve-
» rain bien. Car alors l'entendement possède
» des lumières, et la volonté des amours d'une
» manière dont on ne peut parler qu'en bé-
» gayant.

» Mais l'esprit de Dieu qui veut tout pour
» lui, et qui voit que l'entendement, quelque
» épuré qu'il soit, mêle encore quelque chose du
» sien et de son action propre parmi les opéra-
» tions divines, l'arrête tout d'un coup ; en

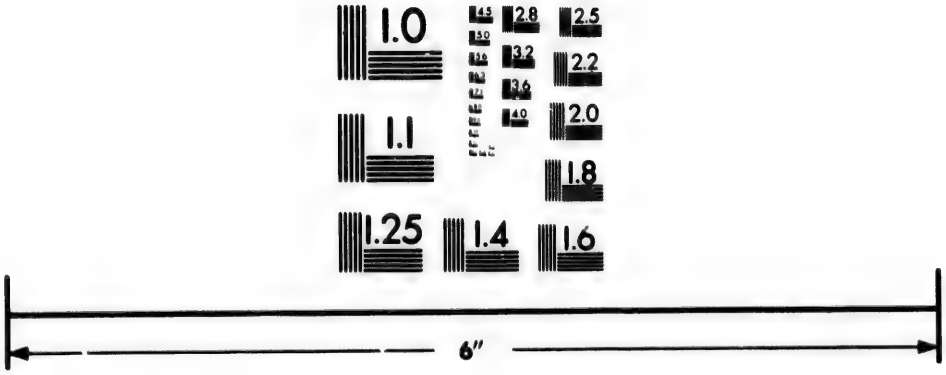
» sorte qu'il est suspendu et rendu incapable
» de ses opérations propres, qu'il n'estimait pas
» être de lui, tant elles étaient simples et im-
» perceptibles. Alors la volonté n'a plus besoin
» que l'entendement lui fournisse de quoi fo-
» menter son feu ; au contraire, il lui serait nui-
» sible, à cause de sa trop grande fécondité, et
» le voyant sans action, elle est comme une
» Reine qui jouit de son divin Epoux dans des
» privautés, dont les Séraphins pourraient mieux
» parler qu'une créature mortelle. Cependant
» le divin Esprit, qui est la source inépuisable
» de toute pureté, veut encore triompher de la
» volonté ; et bien que ce fût lui qui opérait
» ces divines motions et qui lui faisait chanter
» son Epithalame, cette volonté néanmoins
» avait son action, et il ne le peut souffrir ; de
» sorte que, jaloux de la beauté de cette âme,
» il en veut être le maître absolu. Il la purifie
» donc de ce reste, et comme il est l'amour, *il*
» *est fort comme la mort et jaloux comme*
» *l'enfer. Il ne pardonne rien. Ses lampes*
» *sont des feux et des flammes qui consument*
» *tout sans rémission* (Cant. 8, 6).

» Cette amoureuse activité, quoique très-dé-

» licate, qui dans les embrassements de l'époux
» surpassait toute douceur, et qui, comme une
» chaîne sans bout, liait et concentrait la vo-
» lonté dans son souverain bien, est donc ar-
» rêtée. Voilà l'état où le Saint-Esprit veut
» l'âme pour prendre en elle ses délices. Je n'ai
» rien dit de la mémoire, parce que cette puis-
» sance, en ce qui est du spirituel, est unie de
» telle sorte avec l'entendement, que ce qui se dit
» de l'une doit aussi s'entendre de l'autre. »

La Mère de l'Incarnation, dans un supplément qu'elle a fait à ses mémoires, donne une explication de ce qu'elle vient de dire, où elle fait paraître combien elle était éclairée dans les voies de Dieu. Elle distingue avec tous les maîtres de la vie spirituelle deux contemplations. L'une naturelle, active et acquise ; l'autre surnaturelle, passive et infuse. Sur ce que quelques contemplatifs ont assuré que la volonté peut se passer de l'entendement, elle prend ainsi son parti. Elle ne retranche pas absolument la lumière de l'entendement, mais seulement son abondance, comme préjudiciable aux opérations de l'amour. Elle dit bien que sa volonté n'avait plus besoin de l'entendement pour lui fournir

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

de quoi fomenter son feu ; mais elle ne nie point qu'elle n'en eût besoin pour lui représenter son objet. La volonté, selon elle, peut aimer et jouir sans ces grands raisonnements et ces grandes découvertes que fait l'entendement dans la ferveur de l'esprit, mais elle ne le peut sans une lumière simple. Il faut qu'elle voie l'objet, et elle ne le voit que par l'entendement, qui est son œil ; mais parce que cette lumière est d'une simplicité qui la rend comme imperceptible au temps de la jouissance, et que l'activité de l'amour ôte à l'entendement en quelque façon la connaissance de lui-même, il semble qu'on aime et qu'on jouit sans sa participation. C'est ainsi que quand on s'applique à une lecture qui plaît, on ne pense point du tout à la lumière, sans laquelle néanmoins on ne pourrait pas lire. Après cette petite explication, la servante de Dieu continue ainsi : « Ensuite de cette opération très-
» crucifiante pour des puissances si nobles,
» qu'arrive-t-il ? pourrait-on croire qu'elles pus-
» sent ainsi demeurer comme mortes ? Il n'est
» pas croyable combien ce retranchement leur
» est pénible, surtout dans les grandes solenni-
» tés de l'Église, où l'on représente les mystères

» adorables de notre rédemption. Ces augustes
» cérémonies, qui autrefois leur avaient été des
» mets très-délicieux, à cause des lumières que
» le Saint-Esprit leur communiquait sur chaque
» circonstance, l'âme ne pouvant plus s'y arrê-
» ter, et considérant que c'est pourtant ce qu'il
» y a de plus saint et de plus auguste dans
» l'Eglise, elle a de la peine à se persuader
» qu'elle soit dans le vrai chemin, et entre dans
» de grandes frayeurs. Elle fait bien des efforts
» pour retirer l'entendement de la paresse où
» elle pense qu'il est tombé, mais en vain ; elle
» s'aperçoit même qu'insensiblement son incli-
» nation naturelle pour agir par des puissances
» si nobles, meurt aussi bien que le reste. Aus-
» sitôt l'âme dans sa simplicité demeure, par un
» amour actuel, dans les embrassements du
» suradorable Verbe incarné, son divin Epoux.
» Cet état est un doux et amoureux respir qui
» ne finit point. C'est un commerce d'esprit à
» esprit, et d'esprit en esprit, qui fait dans l'âme
» ce que saint Paul éprouvait en lui-même,
» lorsqu'il disait : *Jésus-Christ est ma vie, et*
» *ma vie est Jésus-Christ. Ce n'est pas moi*
» *qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*

» (Galat. 2, 23). Je ne puis m'expliquer autre-
» ment. »

» L'amour divin ne s'en tient pas là : il veut
» encore consumer quelque chose dans ce respir,
» où il trouve un reste de matière que fournit la
» puissance d'aimer. Il le consume donc, et
» voilà le vrai sacrifice et la vraie et substantielle
» pauvreté d'esprit. Il est à remarquer qu'à pro-
» portion de ce qui se passe dans l'esprit pour
» le retranchement de ce qui s'y trouve d'impur,
» Dieu permet qu'il vienne plusieurs croix du
» dedans et du dehors, afin que ce que dit saint
» Paul soit entièrement accompli : *Il les a rendus*
» *conformes à l'image de son Fils.* (Rom. 29.) Je
» le répète, il faut passer par de grands travaux
» intérieurs et extérieurs qui épouvanteraient
» une âme, si on les lui faisait voir avant qu'elle
» les expérimentât, et qui lui feraient même
» peut-être quitter le dessein de passer plus
» avant, lorsqu'elle les expérimente, si une
» vertu secrète et *foncière* ne la soutenait. En
» effet, elle ne sait où elle en est. Il s'est formé
» un nuage qui, par une manière d'obombration
» spirituelle, si on peut s'exprimer ainsi, lui a
» ôté la vue, et à ce qu'il lui semble, la posses-

» sion de son souverain bien. Mais enfin, ce di-
» vin Epoux la regarde en pitié, fait dissiper le
» nuage, et lui fait expérimenter ce que porte
» ce passage : *Voici que ma tranchée est de-*
» *venue un ruisseau abondant, et que mon*
» *fleuve s'est approché de la mer* (Eccli. 24. 43).
» Car elle est mieux fondée que jamais dans la
» possession des biens du suradorable Verbe in-
» carné, qui l'abîme en lui-même d'une façon
» digne de sa magnificence. »

On peut remarquer ici que la savante Religieuse ne fait qu'un même état de celui de victime, de celui de la parfaite pureté et de celui de la pauvreté spirituelle. Effectivement, pour être parfaitement pur, il faut être totalement pauvre ; et on ne parvient à cette sublime pauvreté que par un sacrifice continuel de ce que la nature a d'impur ; mais ce qui suit mérite encore d'être remarqué.

« L'état où la bonté divine me tient aujour-
» d'hui, est une charité extraordinaire dans les
» voies de l'esprit du suradorable Verbe incarné.
» J'expérimente dans une grande pureté, et dans
» une grande certitude qu'il est l'amour objectif
» unissant mon esprit au sien. Je ressens que

» tout ce qu'il a dit, *a esprit et vie en moi*, et
» que cette union que j'ai avec lui, m'unit de
» même avec le Père et le Saint-Esprit. Cette
» expérience est fondée sur la vérité de ces pa-
» roles: *Celui qui me voit, voit aussi mon Père.*
» *Comment dites-vous, montrez-nous votre*
» *Père! Ne croyez-vous pas que je suis en*
» *mon Père et que mon Père est en moi*
» (Joann. 16. 8)! Cette union est très-haute,
» et tout s'y passe dans une très-grande pureté
» spirituelle et simplicité. Mon âme expérimente
» en quelque façon que le Père et le Verbe in-
» carné, ne sont qu'une même chose avec l'Es-
» prit adorable, sans que cette union confonde
» leurs personnalités; et là, elle porte les opéra-
» tions divines. Ces opérations font que le même
» esprit me fait parler tantôt au Père, tantôt au
» Fils, tantôt à lui-même, sans que j'y fasse ré-
» flexion. Je me trouve parlant au Père au nom
» de son très-aimé Fils, et j'ai une expérience
» comme certaine, que c'est le Saint-Esprit qui
» me lie de la sorte au Père et au Fils, et sou-
« vent je lui dis, sans aucune réflexion : Divin
» Esprit, dirigez-moi dans les voies de mon
» céleste Epoux. Je suis sans cesse dans ces en-

» tretiens d'une manière simple et ravissante.
» Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir,
» c'est un air si doux dans le centre de l'âme,
» où est la demeure de Dieu, que je ne sais
» comment me faire entendre. J'ai eu rarement
» des impressions imaginaires, et lorsque j'en
» ai eu quelques-unes, incontinent elles ont été
» changées en intellectuelles, ou plutôt anéan-
» ties par une abstraction d'esprit, qui est de-
» meuré *patissant* et jouissant. C'est ainsi qu'il
» en arrive quand il me vient à l'esprit quelque
» parole du suradorable Verbe incarné. Je ne
» pense qu'à me laisser conduire par l'esprit, à
» suivre sa pente, à *patir* son opération; et en
» cela, il n'est pas besoin d'espèces, parce que
» l'âme est si éclairée, qu'elle distingue sans hé-
» siter laquelle des trois Personnes divines opère
» en elle. Je n'examine point si je dis bien. J'y
» ai même de l'aversion, de crainte de curiosité,
» et je laisse le tout au jugement de celui qui
» me tient la place de Dieu.

» Je me trouve encore dans une autre dis-
» position, surtout quand je suis seule en ma
» chambre au retour de la communion. Je sens
» une impression dans l'âme. (Ce terme n'est

» pas propre, mais je n'en trouve pas de plus
» approchant de ce que je souffre.) C'est une
» chose si haute, si simple, si pure et si élevée
» au-dessus de ce qui peut tomber sous les sens,
» qu'il n'y a point de parole qui la puisse expri-
» mer, sinon que je suis en Dieu, possédée de
» Dieu, et que Dieu m'aurait bientôt consumée
» par sa subtilité et par son efficacité amoureuse,
» si je n'étais soutenue par une autre impression
» objective qui ne détruit pas celle-là, mais qui
» modère sa grandeur et son excès, par le rap-
» port qu'elle a au suradorable Verbe incarné.

» Les effets que produit cet état dans mon
» âme, sont un anéantissement profond, une
» connaissance *foncière*, qu'elle est le néant et
» l'impuissance même, une basse estime d'elle-
» même, une crainte sans inquiétude, qui sert
» pour l'esprit d'abnégation et de componction,
» une paix qui vient de l'acquiescement aux
» peines et aux croix, une grande patience dans
» les adversités, une pente à la charité envers le
» prochain, un doux empressement de bien-
» veillance pour ceux de qui j'ai été offensée,
» une aversion entière à l'esprit d'indignation
» et de ressentiment, un grand amour pour ma

» vocation, une disposition à tout faire, à tout
» souffrir et à tout entreprendre pour la gloire
» de Dieu; un amour toujours plus grand pour
» tout ce qui se fait et se pratique dans l'Eglise,
» où elle ne voit que pureté et sainteté; enfin,
» une forte inclination à me laisser conduire
» au jugement de ceux qui sont mes guides, et
» aux maximes de l'Evangile. »

Tandis que l'Esprit-Saint réglait ainsi l'intérieur de cette fidèle épouse du Verbe incarné, il prenait plaisir à la rendre à l'extérieur un modèle de la plus héroïque patience. J'ai déjà dit qu'on ne nous a pas instruits du détail des contradictions qu'elle eut à essuyer dans la nouvelle France; mais on voit, par plusieurs endroits de ses écrits, qu'elles furent très-grandes et très-sensibles; et si Dieu les proportionna aux faveurs célestes dont il la combla, ce qu'il ne manque jamais de faire à ces âmes choisies, on peut juger de leur excès par la sublimité des dons de la grâce dont elle fut prévenue et remplie. Mais quoiqu'elle eût à souffrir, elle marcha toujours d'un pas égal, rien ne fut capable de troubler la sérénité de son âme. Sa charité n'en devenait que plus empressée, et sa douceur plus affec-

tueuse à l'égard des personnes dont Dieu se servait pour l'exercer. Nous en rapporterons quelques traits à la fin de cette histoire. Mais où sa patience parut avoir quelque chose de miraculeux à ceux qui en furent les témoins, ce fut dans les maladies dont elle fut attaquée les huit dernières années de sa vie. Voici ce qu'elle en dit elle-même :

« En l'année 1664, il plut à la divine bonté » de me visiter d'une grande maladie, et de » m'y disposer d'une manière toute singulière et » toute aimable. Je vis en songe Notre-Seigneur » attaché à la croix et tout couvert de plaies. Il » semblait gémir d'une manière très-pitoyable, » et j'eus une forte impression qu'il cherchait » quelqu'un qui le soulageât dans les douleurs » extrêmes qu'il sentait. Une Dame se présenta » pour lui rendre ce bon office ; mais peu » après elle lui tourna le dos et l'abandonna. » Je ne le perdais point de vue et je le suivais, car » deux jeunes hommes le portaient. Je n'en vis » pas davantage, mais ma maladie commença sur » ces entrefaites, et l'image du Sauveur crucifié » me demeura très-fortement imprimée dans » l'esprit. Le mal commença par un flux hépa-

» tique, accompagné d'un épanchement de bile
» par tous les membres et jusque dans le fond
» des os. J'avais encore une fièvre continue et
» une colique qui ne me quittait ni le jour ni la
» nuit. On me donna les derniers Sacrements,
» et on pensa les réitérer quelque temps après,
» à cause d'une rechute qui commença par un
» mal de côté avec une colique néphrétique, de
» grands vomissements et une rétraction de
» nerfs générale. Enfin, pour faire un assem-
» blage de tous les maux, comme je ne pouvais
» endurer qu'une posture dans le lit, il se
» forma des pierres dans les reins qui me cau-
» sèrent d'étranges douleurs. On ne s'en aperçut
» pas d'abord, mais une rétention d'urine le
» découvrit. La résolution fut prise aussitôt de
» me tirer ces pierres ; mais la seule pensée
» qu'on voulait mettre la main sur moi me fit
» frémir. J'eus recours à la sainte Vierge ; je lui
» fis la prière de saint Bernard, et dans le mo-
» ment il me tomba une pierre grosse comme
» un œuf de pigeon, qui fut suivie de plusieurs
» autres plus petites. Cette longue maladie ne
» m'a point du toût ennuyée, et, par la miséri-
» corde de Dieu, je n'y ai ressenti aucun mou-

» vement d'impatience. Je dois une grâce si spé-
» ciale à l'aimable compagnie de mon Jésus cru-
» cifié, dont le divin Esprit ne me permit pas
» de souhaiter un moment de relâche, et m'é-
» tablit dans une douceur qui me tenait dans la
» disposition de souffrir ainsi jusqu'au jour du
» jugement. Les remèdes ne faisaient qu'aigrir
» le mal et accroître les douleurs, ce qui fit ré-
» soudre le médecin de me laisser entre les
» mains de Dieu, qui paraissait vouloir que je
» souffrisse. On faisait cependant partout des
» prières pour ma guérison ; plusieurs person-
» nes me pressaient de la demander moi-même
» à Dieu ; mais j'étais comme dans l'impuis-
» sance de le faire. Quand une âme se rend fi-
» dèle aux desseins de Dieu, il la conduit quel-
» quefois dans un état où rien ne la peut dis-
» traire, où tout lui est égal, et où, soit qu'il
» faille souffrir, soit qu'il faille agir, elle le
» fait avec une parfaite liberté des sens et de
» l'esprit. »

Cependant la servante de Dieu, que ses maladies avaient entièrement affaiblie, demandait à être déchargée du gouvernement de la maison ; car elle était pour la troisième fois rentrée en

charge, mais on était bien éloigné de l'écouter. Le père Lallemant était toujours son directeur, et n'était plus que cela à son égard. La nouvelle France avait enfin obtenu un évêque. Le choix était tombé sur François de Laval, un des premiers, et par bien des raisons, dont la haute naissance était la moindre, le plus illustre membre du Séminaire des Missions étrangères. Comme ce Séminaire était alors sous la conduite des Jésuites, qui l'avaient formé dans cette même Congrégation de leur Collége de Paris, laquelle avait déjà donné à l'église saint François de Sales, le nouveau prélat et son petit clergé, presque tout tiré de la même maison que lui, n'avaient rien changé au gouvernement qu'ils avaient trouvé établi dans l'église du Canada. M. de Bernières était de cette troupe, et fut donné pour pasteur à la ville de Québek et pour supérieur aux Ursulines. La Mère de l'Incarnation reconnut bientôt en lui le caractère de son oncle, et entra d'autant plus volontiers dans ses vues et dans celles de l'Evêque, qu'elle voyait une parfaite conformité entre leur esprit et celui des premiers Missionnaires. Nous l'avons vu ce saint prélat, dans ses dernières années, conservant encore

cette simplicité évangélique qui rendait si respectables les premiers successeurs des Apôtres; et nous avons eu la consolation, en recueillant ses derniers soupirs, de voir terminer par une sainte mort, une vie toute consacrée aux plus pénibles travaux de l'Apostolat.

Des Supérieurs ainsi disposés, et qui eurent bientôt connu par eux-mêmes ce que valait la Mère de l'Incarnation, n'avaient garde de l'écouter dans la demande qu'elle faisait d'être délivrée de sa charge. Elle se soumit donc et ne songea plus qu'à profiter des souffrances que le Ciel lui envoyait. « Ma disposition présente est » toute aimable, manda-t-elle alors à son fils, » puisque la croix est le plaisir et fait les délices » de Jésus; je ne puis me remettre de ma lon- » gue maladie, qui a des suites très-douloureuses » et très-pénibles. Mais la nature s'apprivoise » aux souffrances et se familiarise avec les dou- » leurs. J'y ressens même de l'attachement, et » j'ai peur que mes lâchetés n'obligent la divine » bonté de me les ôter ou du moins de les mo- » dérer. Tout ce que je prends m'est comme de » l'absinthe, qui me donne une continuelle » mémoire du fiel de la Passion de Notre-Sei-

» gneur. C'est ce qui me fait chérir cet état. »

Ce que la servante de Dieu dit ici de ses sentiments par rapport aux souffrances, paraissait dans toute sa conduite extérieure. A la voir, on était surpris d'abord qu'elle pût vivre. Cependant elle ne manquait à aucune observance régulière. Elle faisait toutes les affaires de son Couvent, écrivait un nombre prodigieux de lettres, transcrivait de gros Dictionnaires en langue sauvage, pour faciliter à ses filles l'étude de ces langues. En un mot, à l'âge de près de soixante-dix ans et dans un corps tout cassé, elle faisait tout ce qui paraissait au-dessus des forces de la meilleure santé. Sa manière de traiter avec Dieu devenait tous les jours plus simple. « Je n'ai plus, » dit-elle, de paroles aux pieds de la divine Ma- » jesté. Mes oraisons ne sont autres que ces as- » pirations : *Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni,* » *ô mon Dieu!* les jours et les nuits se passent » ainsi, et j'espère de la bonté divine qu'elle me » fera expirer en ces mots, je dirais mieux en » ces *respirs.* »

Ces délices spirituelles furent un peu interrompues par une de ces épreuves dont Dieu se sert assez souvent pour achever de purifier ses

plus fidèles serviteurs. Ce fut une très-grande frayeur des jugements de Dieu. Elle se comporta dans cette épreuve comme elle avait fait dans toutes les autres, n'opposant aux pensées accablantes dont elle était tourmentée, qu'une profonde humilité et beaucoup de confiance. Ce tempérament de crainte et d'amour, qui favorise d'autant plus le progrès de l'âme, qu'il la tient plus à l'abri de la présomption, fut une des grâces du ciel dont la Mère de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnaissance. C'est par les fruits qu'elle en tira qu'elle finit le récit de ses dispositions. « Je me vois, dit-elle, remplie » de tant d'infidélités, j'en suis si souvent acca- » blée devant Dieu, que je ne sais comment y » apporter le remède. Effectivement, je vois mes » dispositions dans une obscurité qui n'a point » d'entrée ni d'issue. Me voilà à la fin de ma » vie : je ne fais rien qui soit digne d'une âme » que le souverain Juge doit bientôt faire com- » paraître à son tribunal. Toute imparfaite » néanmoins que je suis, et quelque anéantie » que je sois en sa présence, je me vois partout » perdue dans sa divine Majesté. C'est une es- » pèce de pauvreté d'esprit qui ne me permet pas

» même de m'entretenir avec les Anges, ni des
» délices des Bienheureux, ni des mystères de
» notre foi. Je veux quelquefois me distraire
» pour m'arrêter à ces choses et m'égayer dans
» leur beauté dont je suis éprise, mais aussitôt
» je les oublie, et l'esprit qui me conduit me
» remet plus intimement dans mon fond. Là je
» me perds dans celui qui me plaît plus que tout
» autre chose. J'y vois ses amabilités, sa ma-
» jesté, ses grandeurs, sa puissance, sans aucun
» acte de raisonnement et de recherches, mais
» en un moment qui dure toujours. Je ne sau-
» rais dire autrement. Il n'y a ici rien de maté-
» riel, mais une foi toute nue qui dit des choses
» infinies. L'imagination, qui n'y a aucune part,
» cherche à se repaître et voltige çà et là, et son
» opération se dissipant, ses inquiétudes ne lais-
» sent pas d'être importunes, et des sujets de pa-
» tience et d'humiliation.

Dans la dernière lettre qu'elle écrivit à son fils, elle parle ainsi : « Quelque sujet d'oraison
» que je puisse prendre, je l'oublie aussitôt. Ce
» n'est pas qu'au commencement de l'oraison,
» je ne puisse l'envisager et que je n'envisage
» en effet le mystère ; mais d'une vue très-

» simple; et dans le moment, sans que j'y fasse
» réflexion, je me trouve dans mon fond ordi-
» naire, où mon âme contemple Dieu, dans le-
» quel elle est. Je lui parle selon le mouvement
» qu'il me donne, et cette grande privauté ne
» me permet pas de le contempler sans lui par-
» ler. Si l'attrait me porte dans la vue de sa
» grandeur, et tout ensemble dans mon néant,
» mon âme lui parle conformément à cela. Je
» ne sais si ce sont des sortes d'actes qu'on
» nomme Anagogiques; car je ne m'arrête point
» à ces distinctions. Mes paroles sont comme à
» l'époux. L'amour n'est jamais oisif, et mon
» cœur ne peut respirer que cela. Ces *respirs*
» qui me font vivre, sont de mon époux, et me
» consument de telle sorte par intervalles, que
» si la miséricorde n'accommodait sa grâce à la
» nature, j'y succomberais. Je m'aperçois quel-
» quefois que, marchant par la maison, je vais
» chancelant; c'est que mon esprit *patit* un
» transport qui me consume. Mais quelque pri-
» vauté que me permette mon époux, je n'ou-
» blie point mon néant, et c'est un abîme dans
» un autre abîme. En ces rencontres, je ne puis
» me tenir à genoux sans être appuyée; car, bien

» que mes sens soient libres, je suis faible, et si
» je me veux forcer, le corps qui souffre me
» cause des distractions. En d'autres occasions,
» mon âme porte un état crucifiant. Elle con-
» temple Dieu, qui semble se plaire à me ren-
» dre captive. Je voudrais l'embrasser et traiter
» avec lui, à mon ordinaire; mais il me tient
» comme liée, et, dans mes liens, je crois qu'il
» m'aime. Ah! que c'est un grand tourment!
» Mon âme y acquiesce néanmoins, parce qu'il
» ne m'est pas permis de vouloir un autre état
» que celui où sa divine Majesté me veut. Je
» regarde celui-ci comme un état de purgation.
» Il passe, et je me trouve à mon ordinaire. »

Il n'y avait pas longtemps que cette lettre était écrite, lorsque Dieu, qui avait résolu d'appeler à lui sa servante, la fit passer par une nouvelle épreuve, qui ne pouvait pas manquer d'être bien rude à un aussi bon cœur que le sien. Le 18 novembre 1671, Madame de la Peltrie tomba malade d'une pleurésie qui l'emporta le septième jour. Depuis que cette illustre femme était en Canada, elle avait mené une vie très-cachée, et semblait n'avoir eu d'autre attention qu'à s'anéantir et à se faire oublier des hommes.

Pauvre et austère jusqu'à l'excès, et se chargeant toujours de ce qu'il y avait de plus rebutant dans l'éducation des filles sauvages, auxquelles elle avait consacré ses biens et sa personne, elle était, sous un habit séculier, l'exemple d'une des plus saintes communautés qui fût dans le monde. Mais la personne qui l'admirait le plus, parce qu'elle la connaissait mieux qu'aucune autre, était la Mère de l'Incarnation. Ces deux grandes âmes avaient bien des rapports qui avaient formé entre elles une union très-intime. Pour le dehors, Madame de la Peltrie semblait être fort peu connue; mais il parut bien, quand on l'eut perdue, que sa réputation n'avait pas laissé de se répandre fort loin; outre qu'on n'ignorait point que le Canada lui était redevable de l'établissement d'une maison qui était d'une si grande utilité pour la Colonie. Effectivement, sa mort jeta une grande consternation dans le pays; et il n'y eut personne qui par ses larmes et sa douleur ne fît son éloge. La Mère de l'Incarnation lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'Eglise du Monastère. Les Jésuites en firent autant dans la leur, où elle avait souhaité que son cœur fût enterré sous le marchepied du grand Autel. Son oraison funèbre y fut

prononcée; et l'on eut soin ensuite de donner au public un recueil des vertus héroïques dont elle avait donné jusqu'à sa mort de continuels exemples.

Cette perte fit sur la Mère de l'Incarnation les mêmes effets qu'avaient accoutumé d'y produire les croix. Mais cette fermeté d'âme, qui la rendait alors admirable, n'empêchait point qu'on n'aperçût, dans les occasions semblables à celle-ci, toute la bonté et la tendresse de son cœur. On l'avait déjà remarqué, surtout à la mort de sa chère disciple et de sa compagne inséparable, la Mère Marie de Saint-Joseph, dont elle nous a laissé un éloge historique, qu'on a imprimé parmi ses lettres, et qui est en même temps une preuve de la beauté de son esprit et de la bonté de son cœur. L'amitié tendre et la force de l'esprit n'ont jamais été deux choses opposées ; il est même certain que leur alliance leur communique un degré de perfection, et leur donne un lustre qu'elles n'ont point l'une sans l'autre.

Cependant il n'y avait guère que trois mois que Madame de la Peltrie était morte, quand la Mère de l'Incarnation se trouva tout d'un coup

dans un état qui fit juger d'abord qu'elle n'avait pas longtemps à vivre. Quelque bien rétablie qu'elle eût paru depuis sa dernière maladie, il lui en était resté une très-grande amertume dans la bouche et beaucoup de faiblesse dans les côtés. C'était une bile fort âcre, dont une partie s'était attachée aux reins et l'autre lui infectait la bouche et lui rendait très-amer tout ce qu'elle mangeait. Enfin, la nuit du quinze au seize de janvier, il lui prit un débordement de cerveau qui se jeta sur sa poitrine et pensa l'étouffer. Cette première attaque fut suivie d'un vomissement extraordinaire qui dura vingt-quatre heures. Dès qu'il eut cessé, l'étouffement recommença et devint extrême. Il fut accompagné d'une douleur de tête continuelle et d'une insomnie qui furent augmentées par la bile, laquelle se répandant par tout le corps, y mit le feu et le rendit si pesant, qu'à peine trois personnes des plus robustes pouvaient le remuer. Au même temps, il parut aux côtés deux tumeurs qui furent jugées deux dépôts d'une bile recuite, et la fièvre devint si ardente, qu'on ne crut pas que la malade pût vivre encore quelques jours.

La servante de Dieu ainsi couchée sur le lit

de douleur, y devint un spectacle si ravissant, que quantité de personnes, à qui on ne put refuser la permission de la voir, demeuraient presque tout le jour dans sa chambre. On voyait dans ses paroles, dans ses regards et dans tout son maintien, une douceur et une résignation qui donnaient tout ensemble de la dévotion et de l'étonnement. Elle se réjouissait avec Jésus-Christ de se voir crucifiée avec lui, et n'avait guère à la bouche que ces paroles de l'Apôtre : *Christo confixa sum cruci* (Ad Gal., 2. 19). Dès le cinquième jour, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait point de guérison à espérer. Aussitôt on songea à donner les derniers Sacrements à la malade. Elle les reçut de la main de M. de Bernières, en présence de toute la Communauté qui fondait en pleurs. Elle fit paraître pendant toute la cérémonie une fort grande présence d'esprit, demanda pardon à M. de Bernières, son Supérieur, et au Père Lallemant, son directeur, de toutes les fautes qu'elle croyait avoir faites contre eux. Elle remercia ses Sœurs de tous leurs bons soins, et leur fit bien des excuses des peines qu'elle leur donnait. Quelques moments après, on vint lui dire qu'un capitaine Algonquin venait

d'envoyer sa fille au Séminaire; elle voulut voir cette enfant, lui fit mille caresses, et prit cette occasion de dire à ses Religieuses des choses admirables touchant leur vocation et la sainteté du ministère qu'elles exerçaient; mais ces bonnes filles n'étaient guère en état de faire attention à ce qu'elle leur disait, et tout l'effet que produisaient ses paroles, était d'augmenter leur douleur. Alors toutes de concert entreprirent de faire violence au ciel, pour la conservation d'une vie qu'elles étaient prêtes de racheter au prix de la leur. Le Père Lallemant, voyant cette ferveur, se tourna du côté de la malade, à qui un si grand empressement pour la prolongation de sa vie causait bien de la confusion, et lui ordonna de se joindre à ses filles, pour demander à Dieu le recouvrement de sa santé.

Cet ordre embarrassa l'humble Religieuse. Elle fut quelque temps comme interdite : puis levant les yeux et les mains vers le Ciel : « Je » crois, dit-elle, que j'en mourrai ; toutefois si » c'est la volonté de Dieu que je vive encore, » j'en suis contente. » Cela est bon, ma Mère, reprit le Père Lallemant, mais ce n'est pas assez: il faut vous mettre de notre côté, et faire tout

votre possible pour vous conserver à votre Communauté, qui croit encore avoir besoin de vous. Il fallut obéir : la malade ferma les yeux à ses propres intérêts, et dit d'une voix distincte : « Mon Seigneur et mon Dieu, si vous jugez que » je sois encore utile à cette petite Communauté, » je ne refuse point la peine ; que votre volonté » soit faite. » Presque dans le moment, on s'aperçut qu'elle était mieux, et peu de temps après, les Médecins la déclarèrent hors de danger. On courut à l'Église chanter le *Te Deum;* la malade y assista, et ses forces revinrent si bien, qu'elle allait aisément par la maison à l'aide de deux bâtons.

La joie d'une si prompte convalescence ne fut pas renfermée dans les bornes du Monastère : tout le pays y prit part, et ce fut à qui contribuerait le plus au parfait rétablissement d'une santé si précieuse. Les uns lui envoyaient les meilleurs plats de leur table ; les autres faisaient chasser leurs gens pour avoir du gibier. Tout cela redoublait la confusion de la Mère ; mais il n'y avait pas moyen de l'empêcher. Tout le Carême elle se porta assez bien, et assista même à tout l'Office de la Semaine-Sainte. Mais le soir du

Vendredi-Saint, elle fut obligée de déclarer à sa Supérieure (car elle était sortie de charge quelque temps avant sa maladie), que les deux enflures qu'elle avait aux côtés, lui causaient des douleurs extraordinaires. On appela sur-le-champ le Chirurgien qui trouva deux abcès formés, et dit qu'il fallait y faire des ouvertures. Elles furent faites le lendemain à cinq heures du matin, de quatre doigts de long, et jusqu'à l'os. Le soir il fallut encore les accroître de beaucoup ; et, quoique l'opération fût très-sensible, on n'aperçut point sur le visage de la malade d'autre changement qu'une plus grande sérénité. Un jour, néanmoins, qu'on mettait dans ses plaies le fer, le feu et les eaux caustiques, elle parut frémir un peu; et cette sensibilité lui causa tant de confusion, qu'elle en fit une satisfaction publique comme d'un scandale.

Le Chirurgien disait toujours que les plaies étaient belles; mais au huitième jour, il s'aperçut que la malade s'affaiblissait, et dit nettement qu'il n'y avait plus d'espérance de guérison. On lui annonça sur-le-champ cette nouvelle, qui lui fut bien agréable. Dès ce moment elle parut prendre possession du Ciel. Le reste de sa vie

ne fut plus qu'une douce contemplation entre les bras de son Epoux. Sa Supérieure la fit ressouvenir de son fils; elle s'attendrit, et dit que dans le Ciel, où elle espérait aller, elle l'aurait toujours dans le cœur, et ne cesserait de solliciter sa sanctification. La Supérieure lui fit encore un amoureux reproche de ce qu'elle était réduite en cet état, pour avoir mangé d'une viande qui lui était contraire, et qu'on lui avait servie par mégarde et contre l'ordre. Elle répondit qu'elle avait toujours cru devoir éviter la singularité en tout, et que Dieu le lui avait recommandé lorsqu'elle partit pour le Canada. Il n'y a peut-être point de vertu moins éclatante que cet amour de la vie commune; mais il n'y en a point de plus solide et de moins équivoque.

La malade tirant à sa fin, on lui administra les Sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction. Elle les reçut avec une parfaite présence d'esprit, mais non pas avec les mêmes empressements pour s'aller unir à Dieu qu'elle avait fait paraître trois mois auparavant. Elle ne voulait plus que l'accomplissement de sa volonté, et elle demeura jusqu'à la fin dans la disposition d'une victime qui attend le moment de son sa-

crifice. Peut-être que Dieu, en lui prolongeant la vie à la prière de ses filles, avait eu principalement en vue de lui donner encore le temps d'acquérir cette perfection.

Comme toute sa passion, depuis le commencement de sa vocation au Canada, avait été de procurer aux Sauvages la connaissance et l'amour de son divin Époux, non contente d'avoir consumé sa vie à leur service, elle demanda instamment à Dieu qu'il lui donnât pour purgatoire d'aller après sa mort exciter toutes les nations barbares à embrasser la foi, et d'y accompagner les Missionnaires, pour les engager à n'épargner ni leurs peines ni leur vie pour faire entrer tous les peuples dans le sein de l'Eglise. Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il avait sa prière pour agréable, mais qu'elle finirait son purgatoire avec ses jours, et qu'il consisterait dans ses souffrances et dans le sacrifice de sa vie, qu'elle lui offrirait pour le salut des Sauvages.

Effectivement les quinze derniers jours qu'elle vécut, elle n'eut point d'autre occupation que ce sacrifice; de sorte que ses Religieuses, qui, charmées de sa douceur dans de si vives douleurs, la prièrent de leur faire part des mérites qu'elle

amassait par une si héroïque patience, n'en reçurent que cette réponse : « Je n'ai plus rien dont » je puisse disposer ; tout est pour les Sauvages. » Se sentant à l'extrémité, elle demanda à voir encore une fois les petites Sauvages pour leur dire un dernier adieu, et, sur le midi du samedi 30 avril, elle entra dans une douce agonie. Elle ne perdit point la connaissance, mais seulement l'ouïe et la parole. Au bout de quelque temps, elle baisa tendrement son crucifix, et, en le baisant, jeta trois ou quatre grosses larmes, ouvrit les yeux qu'elle tenait fermés depuis longtemps, regarda amoureusement ses Sœurs, comme pour prendre congé d'elles, les referma, et jetant deux petits soupirs, elle expira. La joie qu'elle avait eue en mourant, demeura peinte sur son visage, et fut accompagnée d'un éclat de beauté et d'un rayon de majesté si vif, qu'il semblait que l'âme communiquât au corps la gloire dont elle jouissait. Cette vue si charmante calma en un moment la douleur des Religieuses, et toutes ne songèrent qu'à s'assurer en cette illustre morte d'une protectrice dans le Ciel. Celles qui l'ensevelirent furent étrangement surprises de lui trouver tout le corps ulcéré et écorché jus-

qu'aux os. Tout ce qui avait été à son usage fut enlevé en un instant, et celles qui ne purent y avoir part, tâchèrent de se dédommager en lui faisant toucher leurs livres, leurs chapelets et leurs médailles; en quoi il fallut aussi contenter la dévotion des personnes du dehors. Ses obsèques se firent avec tout l'appareil possible. Le Gouverneur général et l'Intendant y assistèrent avec tout ce qu'il y avait dans la ville de personnes considérables, et le Père Lallemant prononça l'Oraison funèbre.

Le lendemain, M. de Bernières et le Père Lallemant se transportèrent dans le caveau où le saint corps avait été déposé, firent ouvrir la bière; et un peintre qu'ils avaient amené, tira le portrait de la défunte, dont le visage n'avait encore rien perdu de son premier éclat. La Mère de l'Incarnation était d'une taille haute, d'un port grave et majestueux, mais d'une majesté tempérée par une douceur humble et modeste. Lorsqu'elle était encore dans le siècle, tout son air avait quelque chose de si grand et de si admirable, qu'on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer. Ses traits étaient réguliers, mais c'était une beauté mâle, et l'on y voyait toute la gran-

deur de son courage. Elle était forte et bien constituée, d'une humeur très-agréable; et quoique la présence de Dieu, qu'elle avait continuelle, lui donnât je ne sais quoi de céleste et qui imprimait le respect, on n'était cependant jamais embarrassé ni gêné avec elle.

On voit par ses écrits qu'elle était une des plus spirituelles femmes de son siècle. Tout y est solide: elle pense juste, elle approfondit tout, donne à ce qu'elle dit un tour ingénieux, et son style a cette simplicité noble où peu d'écrivains parviennent. Elle n'entreprenait rien qu'elle n'y réussît parfaitement, et les plus habiles ouvriers étaient surpris de l'entendre parler de leurs arts aussi bien qu'eux. Nulle ne la surpassa, et peu l'égalèrent en adresse dans les ouvrages propres aux personnes de son sexe. Ce qu'on admirait le plus en elle était une pénétration et une solidité de jugement qui allaient si loin, qu'on ne doutait pas que son union intime avec Dieu ne lui eût communiqué des lumières surnaturelles. Elle n'eut cependant jamais aucune peine à les soumettre au jugement d'autrui. Aussi, bien éloignée de l'erreur de ceux qui se persuadent qu'il y va de la gloire de Dieu de ne point céder

en ce qu'ils croient venir de son inspiration, elle se serait jugée indigne des dons célestes, et les aurait eus pour suspects, si elle eût eu la moindre attache à son sens. Dom Raymond de Saint-Bernard, qui avait reconnu d'abord que Dieu avait de grands desseins sur elle, n'avait rien négligé pour l'établir dans une profonde humilité. Il la traitait souvent très-durement, et avait le plaisir de la voir s'humilier encore plus qu'il ne l'humiliait. Il en était de même de la Mère Françoise de Saint-Bernard, qui fut sa Supérieure une bonne partie du temps qu'elle demeura au monastère de Tours. Cette vertueuse fille, qui avait une grande lumière expérimentale des voies de Dieu, et qui connaissait aussi mieux que personne ce que c'était que la Mère de l'Incarnation, la traita souvent d'une manière où il paraissait de l'excès à ceux qui ne savaient pas les raisons qu'elle avait d'en user ainsi. L'abjection était la chose qui causait un plaisir plus réel à la servante de Dieu. Un jour qu'elle pensait aux moyens de s'humilier, Dieu lui dit au fond du cœur qu'elle s'abaissât jusqu'au plus profond anéantissement, que c'était là le centre où elle trouverait son repos. Aussitôt elle se mit à con-

sidérer ce qui pouvait le plus flatter son amour-propre, afin d'en faire à Dieu le sacrifice, et elle trouva que c'étaient les exercices de Religieuse de Chœur, surtout la psalmodie et l'instruction. Sur-le-champ elle résolut de faire tous ses efforts pour obtenir qu'on la réduisît au rang de Sœur converse. Elle alla trouver sa Supérieure, et lui fit les instances les plus fortes pour en obtenir ce qu'elle souhaitait. La Supérieure répondit qu'elle y penserait. Cette réponse, et plus encore l'air dont elle fut faite, lui donna quelque espérance; elle se laissa aller à la joie d'être sur le point de servir Dieu dans un état où tous ses sentiments seraient humiliés. Au bout de quelque temps, elle renouvela ses poursuites auprès de sa Supérieure, qui lui dit qu'elle consulterait et en passerait par tout ce que les personnes à qui elle en parlerait auraient décidé. La décision ne fut pas favorable aux désirs de l'humble Religieuse, qui, voyant par là que la volonté de Dieu n'était pas ce qu'elle avait cru d'abord, chercha d'autres moyens de s'anéantir.

La patience et l'humilité vont toujours de compagnie, et se perfectionnant l'une l'autre, contribuent également à rendre la dévotion so-

lide. Il serait assez difficile de dire dans quel état, de tous ceux par où a passé la Mère de l'Incarnation, elle a eu le plus à souffrir. On ne nous représente son mariage que comme la source d'une infinité de croix des plus pesantes. La manière dont elle s'y comporta fut si héroïque, que l'admiration qu'elle excitait ne laissait presque point de place à la compassion. Après la mort de son mari, elle se trouva sans bien, sans ressource, et chargée d'un enfant au berceau ; on peut juger de ce que la pauvreté et la dépendance lui attirèrent de croix. La constance qu'elle y fit paraître passe tout ce qu'on en peut dire. Nous avons vu ce qu'elle eut à souffrir chez son frère. La religion où elle se retira ensuite est un port, et il semble qu'on n'y ait point à craindre de grandes tempêtes ; mais combien de fois a-t-on vu échouer au port ceux qui avaient résisté à toutes les fureurs de la mer. On dirait qu'en embrassant une profession plus sainte, on contracte une plus grande sensibilité; un orgueil secret déguisé en zèle fait qu'on se la justifie à soi-même, et qu'on s'imagine prendre en main les intérêts de la vertu et de la religion ; lorsque, par une délicatesse dont les mondains

auraient honte, on ne veut rien souffrir. Le principe qui faisait agir la Mère de l'Incarnation était trop solide pour donner dans un travers si dangereux. Elle regarda toujours le saint habit de la Religion comme la livrée d'un Dieu homme, dont toute la vie n'a été qu'opprobres et souffrances. Elle eut occasion de le faire paraître dès le Noviciat. Il se trouva parmi les novices une jeune fille d'un esprit extrêmement vain et mauvais qui la prit en aversion, et qui ne manquait guère d'occasion de lui faire de la peine, même jusqu'à l'insulter plus d'une fois sur ce qu'elle ne donnait à Dieu que les restes d'un cœur qui avait été engagé, et sur cela elle s'échappait en des discours où la pudeur n'était pas assez ménagée. A tout cela, l'humble veuve n'opposa jamais que des amitiés et des services ; elle prit même plus d'une fois la défense de celle qui la persécutait si cruellement. Mais Dieu la vengea : l'orgueilleuse Novice fut frappée de peste, et en mourut dans des sentiments bien différents de ceux qu'elle avait eus jusque-là, pleine de confusion de sa conduite scandaleuse, de reconnaissance pour la bonté de Dieu, qui ne semblait lui abréger ses jours que pour lui épargner la honte

d'être renvoyée, et les périls auxquels elle allait être exposée dans le monde, et convaincue qu'elle devait cette grâce de prédestination aux prières de celle qu'elle avait si fort maltraitée.

Ce ne fut pas là l'unique occasion qu'eut la servante de Dieu de souffrir dans son monastère de Tours ; car, après avoir parlé en termes fort expressifs de ses peines intérieures, elle ajoute : « Les mortifications que j'endurais de la part du prochain étaient bien plus sensibles. Mais je m'en tais, parce que j'ai toujours cru que Notre-Seigneur les permettait pour mon bien. Ainsi j'aimais d'un amour tendre et sincère ceux qui me les suscitaient. » Quant aux traverses qu'elle eut en Canada, c'est assez dire que sa patience y donna de l'étonnement à ces saints fondateurs de l'Eglise de la Nouvelle-France, qui n'avaient pas de la vertu une idée commune. Un jour, une Religieuse, presque autant lassée que charmée de son inaltérable douceur au milieu des plus indignes traitements, lui en témoigna sa surprise d'une manière où il paraissait de l'émotion ; toute la réponse que lui fit la généreuse Mère fut, qu'elle ne se souvenait

pas que les personnes dont il s'agissait lui eussent causé le moindre déplaisir. Aussi cette grandeur d'âme poussée si loin, l'avait mise en possession de la récompense attachée à la douceur évangélique. Elle était la maîtresse des cœurs, et il n'était pas possible de lui vouloir résister. Pour en venir là, il faut avoir un grand fond de charité, et nous avons vu que ce fut la vertu dominante de notre illustre Fondatrice. On l'a vue, au fort de l'hiver, tirer les couvertures de son lit et se dépouiller même de ses habits pour en couvrir ses Novices, demeurant elle-même exposée au froid le plus piquant, échauffée du seul feu de sa charité. Pendant son Noviciat, la peste se mit parmi les Novices, et emporta d'abord celle dont nous avons parlé. Le danger où toute la Communauté était exposée obligea à faire changer d'air aux Novices. La sœur de la Mère de l'Incarnation leur offrit une fort belle maison de campagne, et on l'accepta. La servante de Dieu y alla avec les autres, et montra bien qu'il n'y a que les Saints qui savent accorder à propos les soulagements que demande la nature, avec ce que le devoir exige. Tout consistait à récréer ces jeunes filles et à leur ôter l'idée du péril ; et

c'est ce qu'elle faisait de la manière la plus aimable, inventant mille moyens innocents de les divertir, tandis qu'elle se chargeait de tout le poids de la régularité, afin que les anciennes Mères n'entreprissent pas d'abréger le temps de ces divertissements, sous prétexte de ne pas laisser cette jeunesse dans une plus longue dissipation.

Mais ce fut dans la supériorité que la Mère de l'Incarnation montra toute l'étendue de sa charité. Non-seulement ce qu'il y avait de plus pénible était toujours son partage, mais ses filles étaient tous les jours surprises de voir que leur besogne était faite, tandis qu'elles étaient au lit, ou à la récréation, ou dans quelque autre occupation plus tranquille; elle en usait de même à l'égard des domestiques; et pour ce qui est des pauvres, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il fallait que le pain et l'argent se multipliassent entre ses mains, pour fournir à tout ce qu'elle donnait; et qu'étant pauvre, chargée d'une Communauté pauvre et accablée de dettes, les indigents trouvaient en elle des ressources qu'ils ne trouvaient pas ailleurs. Elle avait encore l'adresse d'aller au-devant des besoins de ceux à qui la

honte de demander est plus dure que leur propre indigence, et elle savait leur cacher à eux-mêmes les secours qu'elle leur donnait. On l'a vue dans le temps qu'elle était chargée de toutes les affaires de son frère, avoir en même temps sur les bras un grand nombre de domestiques malades. Elle ne les abandonnait ni le jour ni la nuit, et ne pouvait souffrir qu'aucune des servantes leur rendît le moindre service. Souvent il y avait des plaies ulcérées qui jetaient une infection épouvantable; elle semblait en faire ses délices. Quelquefois ces malades étaient furieux: rien ne l'étonnait, et une femme seule fournissait à ce qui eût donné bien de l'embarras à plusieurs hommes.

Dans le même temps, un bon bourgeois de Tours fut accusé d'un crime dont il était innocent, et mis au cachot. Les apparences étaient si fortes contre lui, que tous ses amis l'abandonnèrent. On le poussait vivement, lorsque Madame Martin entreprit de le sauver. La prévention du public contre l'accusé était à un point, qu'une partie de l'odieux retomba sur sa charitable avocate. Les juges mêmes lui dirent qu'ils ne pouvaient comprendre comment une personne

de piété comme elle, se chargeait d'une si mauvaise cause. Elle, sans se rebuter, alla son chemin, et enfin eut la consolation d'avoir fait toucher au doigt l'innocence du prétendu criminel.

Dieu pour récompenser sa charité, lui avait donné une grâce toute particulière pour consoler les affligés. Un mot de sa bouche, quelquefois même un de ses regards, dissipait les plus grands chagrins. Mais c'était principalement dans les tentations et dans les peines d'esprit qu'on la trouvait admirable. On ne la quittait point qu'on ne fût soulagé. Il semblait que l'Esprit-Saint, qui a inspiré les auteurs sacrés, lui mît dans la bouche ce que ces divines Ecritures avaient de plus conforme aux dispositions de chacun. Ses lettres qu'elle n'avait assurément pas le loisir de composer, et où il est aisé de voir que rien n'est étudié, sont remplies d'une doctrine si céleste, de traits si lumineux et si enflammés, qu'il suffit de les lire, pour se convaincre que personne n'a peut-être jamais possédé plus parfaitement qu'elle toutes les parties de la science des Saints, et n'a été plus capable d'en donner des leçons. En effet, pour peu qu'on la pratiquât, on remarquait que l'Esprit sanctificateur non-seulement répandait

en elle une grande abondance de lumières surnaturelles, et lui communiquait une force toute divine, mais qu'il donnait encore à ses paroles une efficacité à laquelle rien ne résistait. Une Religieuse qui avait un grand fond d'amour et de crainte de Dieu, se trouva un jour accablée de tentations et de peines intérieures, et dans un resserrement qui lui ôtait la liberté de s'ouvrir à qui que ce fût; ce qui rendit bientôt son mal extrême. Elle avait tout à craindre d'une situation si triste, et elle était déjà sur le bord du précipice, lorsqu'elle se sentit poussée avec une espèce de violence d'aller déclarer son tourment à la Mère de l'Incarnation. Elle l'alla donc trouver dans sa chambre, et n'y eut pas été longtemps, que la Mère qui la vit troublée, ne disant rien de suite et ne faisant que soupirer, lui dit : « Votre peine » est grande, ma chère Sœur, mais, puisque vous » ne pouvez me l'apprendre, prions Dieu en- » semble qu'il me la fasse connaître. » En disant cela elle s'appuya la tête sur la main et demeura ainsi penchée l'espace d'un *Pater* et d'un *Ave*. Puis se relevant : « Hé bien ! ma Sœur, re- » prit-elle, deviez-vous avoir tant de peine à me » dire telle et telle chose? Quoi donc, ne me con-

» naissez-vous pas encore?... Allez, mon enfant,
» tout cela n'est rien. Voici ce que vous devez
» faire pour sortir de cet état. Dieu vous aime,
» ma chère Sœur, ajouta-t-elle, soyez fidèle et pre-
» nez courage; vous n'êtes pas encore au bout;
» mais Dieu saura tirer sa gloire de tout. Allez de ce
» pas vous prosterner devant le St-Sacrement,
» et abandonnez-vons au bon plaisir de Dieu. » A mesure qu'elle parlait, cette âme affligée sentait diminuer ses peines, et elle n'était pas sortie de la chambre, que le calme était entièrement remis dans son cœur. La même chose arriva plusieurs fois à la même personne, qui en a rendu publiquement témoignage, et à plusieurs autres.

On a vu la servante de Dieu, tandis qu'elle était encore dans le siècle, non-seulement faire tomber à son approche les armes des mains de ceux qui étaient près de s'entr'égorger, mais leur tirer du cœur toute leur haine, et les obliger à lui sacrifier leurs plus vifs ressentiments. Elle entra un jour dans une maison, où une femme venait de tomber dans une espèce de fureur, sur ce qu'on lui avait appris que son fils s'était trouvé dans une méchante affaire, et courait risque d'être saisi par la justice. Elle je-

tait des cris épouvantables : ses yeux étincelants, ses bras étendus, tout son corps en convulsion, donnaient un spectacle qui inspirait de l'horreur. Mais rien ne causait tant de frayeur que la manière dont elle invoquait le diable qui paraissait la posséder. La sainte veuve voulut d'abord essayer de la ramener à son bon sens par des paroles pleines de douceur. Mais voyant qu'elle ne gagnait rien, elle se jeta à son cou, et la tint étroitement embrassée. Dans le moment, la voilà aussi tranquille que si elle se fût éveillée d'un doux sommeil. Elle avoua que tout le temps qu'avait duré son accès, elle avait eu devant les yeux plus d'un million de flambeaux ardents qui lui avaient causé ces violents transports, et qu'au moment que la charitable mère l'avait embrassée, tout s'était évanoui.

Tant de douceur et de charité ne peuvent être le fruit que d'une grande mortification. Il faut n'avoir point de passions, ou les avoir bien mortifiées, pour être ainsi à tout le monde plus qu'à soi-même, souvent aux dépens de ses propres intérêts ; et pour tout dire en un mot, il faut se haïr soi-même pour aimer le prochain d'un amour aussi parfait. On a déjà assez parlé des

austérités de la Mère de l'Incarnation, et on croit pouvoir assurer que peu de Saints ont été en cela aussi loin qu'elle. C'est assez dire, qu'à force de mortifier son goût, elle en avait perdu le sentiment; qu'elle ne traitait pas mieux ses autres sens; que la manière dont elle prenait son repos, était une vraie pénitence; et que sous l'extérieur d'une vie commune dont elle ne se départit jamais, depuis qu'elle fut entrée en Religion, elle trouva le moyen de ne laisser aucune partie de son corps sans son supplice particulier.

La mortification des deux plus nobles facultés de l'homme qui se fait par l'obéissance, est sans doute la plus parfaite et la plus difficile. La Mère de l'Incarnation fit toujours voir par sa conduite le cas qu'elle en faisait, et la préférence qu'elle lui donnait sur toutes les autres vertus. En voici un exemple qu'elle donna en cessant de vivre. Sa Supérieure lui ayant envoyé une religieuse pour la garder, tandis que l'Infirmière entendrait la Messe, cette bonne fille commença par lui demander comment elle se trouvait; elle répondit qu'elle avait la bouche extrêmement sèche. La Religieuse lui offrit de la lui rafraîchir; elle le refusa, et dit qu'il fallait attendre l'Infirmière,

ou sa permission, afin que tout se fît dans l'ordre de l'obéissance. Assez peu de temps après, elle entra en l'agonie.

Il lui arriva quelques années après son arrivée en Canada, une chose qui fait bien voir que les Saints ne croient pas qu'il y ait jamais d'occasion où il leur soit permis de ne pas se soumettre aux lumières de ceux qui ont droit de leur commander. Nous avons vu qu'en attendant qu'on pût bâtir le monastère, on avait logé les Religieuses dans une petite maison. L'incommodité de ce lieu étroit croissant à mesure que le nombre des Religieuses augmentait, il fallut enfin les en tirer, et penser sérieusement à les mettre plus au large. On s'assembla d'abord pour voir en quel lieu on bâtirait. Madame de la Peltrie, les anciennes Religieuses, et le Supérieur des Missions, dirent tous leur avis, qui se trouva uniforme. La Mère de l'Incarnation ne crut pas l'endroit qu'on marquait avantageux, et elle dit son sentiment avec sa franchise ordinaire. Il fut rejeté, et même avec quelque sorte de mépris. Elle ne dit rien, et la chose fut conclue comme on l'avait proposé; mais on fut bientôt contraint de revenir à son avis.

Dans une autre occasion, comme elle faisait bâtir une Église, le Père Lallemant, à qui elle en communiqua le plan, lui dit qu'il n'approuvait pas une Chapelle de douze pieds en carré, qui était comprise dans le dessin. Elle répondit que le marché était fait, et qu'il n'en coûterait pas quatre cents livres davantage. Le Supérieur tint bon, et répondit que quatre cents livres étaient quelque chose pour des filles qui n'avaient rien. La servante de Dieu se soumit, et commença par faire murer l'ouverture qui devait communiquer de la Chapelle dans l'Église. Son obéissance ne fut pas longtemps sans récompense. Quelques années après, M. de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, étant allé visiter la maison, et quelqu'un par hasard lui ayant parlé de ce que je viens de dire, il fut touché d'un si bel exemple de soumission, et donna sur l'heure de quoi bâtir la Chapelle beaucoup plus magnifiquement que ne l'avait voulu faire la Mère de l'Incarnation.

On était si persuadé que l'obéissance pouvait tout sur elle, que dans ses maladies, qui furent longues et fréquentes en Canada, on n'employait point d'autre motif pour la résoudre à tout ce

qu'on souhaitait d'elle ; car dans le temps même qu'elle était Supérieure, elle voulait être soumise aux moindres ordres de ses Infirmières. C'est ainsi qu'en commandant, elle ne désapprenait point à obéir, parce que c'était en obéissant, qu'elle avait appris à commander.

De l'assemblage de tant de vertus, il se forma cette admirable simplicité qui rend la piété si aimable, et qui est un des plus précieux dons que le ciel puisse communiquer à la terre. Mais tous ne sont pas en état d'en connaître le prix. Elle consiste particulièrement à se dépouiller de son propre esprit, et elle est la perfection de cette pauvreté d'esprit, qui tient le premier rang parmi les Béatitudes évangéliques. La Mère de l'Incarnation n'avait en entrant en Religion que des inclinations saintes à sacrifier ; elle assure qu'elle s'en dépouilla, de sorte qu'elle n'avait plus de pouvoir ni de vouloir sur elle-même, et qu'elle n'aurait eu aucune peine à obéir à des enfants. En effet, une des Novices la voyant un jour travailler à quelque ouvrage, prit la liberté de lui dire qu'elle ne faisait pas bien. « Montrez-moi donc, mon enfant, » reprit doucement la Mère. La jeune fille dit son sentiment, et quoi-

qu'elle se trompât, l'humble Supérieure aima mieux faire moins bien, en donnant un grand exemple de simplicité, que de faire mieux en suivant ses propres lumières. Ces choses paraîtront petites; mais dans les âmes élevées, tout est grand, et les plus petites choses sont les marques les plus certaines de la solidité de leur vertu.

Un Père Jésuite, qui a éprouvé la servante de Dieu autant qu'une âme le peut être, dit un jour à quelques religieuses, que toutes ses vertus étaient grandes; mais qu'elle était incomparable en pureté et en humilité; et que, s'il lui était permis de parler, il dirait des choses qui étonneraient. Elle n'avait en vue que la gloire du Fils de Dieu, et c'est ce qui lui faisait prendre un si grand soin pour donner de bonne heure aux enfants qu'elle élevait, de l'horreur pour les moindres imperfections. Le moyen le plus efficace dont elle se servait pour cela, était de leur inspirer une dévotion tendre envers le sacré Verbe. Elle usait en cela de manières si engageantes, qu'on voyait les plus petites pensionnaires se porter au bien par inclination et avec attrait. Quelquefois elle les assemblait pour leur ap-

prendre à prier. D'abord elle leur mettait devant les yeux quelques-unes des vertus ou quelque circonstance de la vie et de la mort du Sauveur; elle les exerçait à s'en entretenir, et finissait par un discours amoureux et affectif en forme de colloque. Enfin elle marquait la résolution qu'il fallait tirer de cette méditation. Cela se faisait avec tant de piété, que ces enfants sortaient de ces exercices toutes embrasées du feu céleste qui consumait le cœur de leur sainte maîtresse. On leur a souvent ouï dire qu'elles n'avaient qu'à jeter les yeux sur elle pour être touchées de dévotion, et l'opinion qu'elles avaient de sa sainteté était si grande, que quand elles la voyaient en oraison, elles allaient par respect lui baiser les pieds et les habits; et quoiqu'elles ne prissent pas toujours garde à ne point faire de bruit, jamais elles ne furent aperçues. La Mère de Sainte-Croix, qui ne l'avait point quittée depuis Dieppe, a déclaré qu'en trente-trois ans qu'elle avait eu le bonheur de vivre avec elle, jamais elle ne lui avait vu faire une faute contre la douceur, la patience, l'humilité, la charité, la modestie, la pauvreté et l'obéissance, et qu'il ne s'était présenté aucune occasion de pratiquer ces vertus,

qu'elle n'en eût profité. Avec cela elle fut ferme dans le gouvernement; mais il est vrai que n'ayant guère à gouverner que des saintes, elle eut peu de sujets de faire éclater cette fermeté.

Ainsi vécut, ainsi mourut l'illustre Marie de l'Incarnation. L'histoire nous présente peu de femmes qu'on puisse lui comparer; et je crois que personne de ceux qui se donneront la peine d'examiner attentivement ses actions et ses écrits, ne fera difficulté d'en convenir. Tout ce que nous avons eu dans ce siècle de plus distingué par la sainteté et par le mérite, en a ainsi jugé; et les plus grands éloges qu'on lui ait donnés sont venus de ceux qui l'ont connue plus parfaitement. Le Père Jérôme Lallemant, qui a été plus longtemps que personne son directeur, et entre les bras duquel elle expira, qui outre les affaires de sa conscience, en a eu à traiter avec elle de toutes les sortes, et dont elle rend elle-même ce témoignage dans une lettre à son fils, que c'était l'homme le plus saint et le plus éclairé dans les voies de Dieu, qu'elle eût connu en toute sa vie, ne parlait de ses vertus et de ses éminentes qualités qu'avec admiration. Enfin on peut dire qu'au moment qu'elle cessa de vivre, la voix pu-

blique la canonisa dans tous les lieux où elle était connue.

Dès la nuit même qui suivit sa mort, sa nièce qui était Religieuse au Monastère de Tours, la vit étendue sous un drap mortuaire, et entendit une voix qui lui dit : elle est morte. La voix était si proche, qu'elle sentit comme l'haleine de la personne qui lui parlait et quelle en fut éveillée. Il se répandit en même temps dans son âme une très-sensible consolation. Elle raconta le lendemain ce qui lui était arrivé. On fit ce qu'on put pour l'empêcher d'ajouter foi à ce songe, mais on n'y réussit pas, et l'arrivée des premiers vaisseaux ne le vérifia que trop. Une autre personne religieuse d'une éminente piété, et qui n'a jamais voulu être nommée, eut de grandes assurances de la gloire dont jouissait la servante de Dieu. Comme elle se préparait à communier pour le repos de son âme, elle entra dans une douce extase où Dieu lui fit voir que cette sainte âme n'avait point passé par le feu du Purgatoire. Il lui découvrit ensuite la beauté ravissante dont il l'avait ornée, et tout ensemble les principaux fondements de sa vie intérieure

et cachée ; son anéantissement parfait, son union avec Dieu, si intime et jamais interrompue ; son état perpétuel de victime ; ses abandonnements, par le moyen desquels Dieu la rendait une image du Sauveur abondonné sur la croix ; la perte entière d'elle-même en Dieu, en vertu de laquelle il semblait qu'elle ne subsistait plus que par l'Être de Dieu ; son zèle infatigable pour le salut des âmes, qui lui faisait, au sens de Moïse et de saint Paul, oublier le sien propre, pour agir et ne souffrir que pour celui des Sauvages ; et beaucoup d'autres particularités dont cette bonne Religieuse n'avait eu jusque-là aucune connaissance. Dieu lui fit voir ensuite comment elle pourrait imiter tant de vertus, et lui ordonna d'écrire ce qui venait de lui être révélé. Elle le fit, et porta son écrit à sa Supérieure qui le communiqua à Dom Claude Martin. Il porte en substance que la Mère de l'Incarnation s'était tellement anéantie et écoulée en Dieu, qu'elle n'avait plus de réflexion aperçue sur elle-même ; que Jésus-Christ l'avait si intimement et si parfaitement possédée, qu'il avait par elle glorifié son Père, comme par une victime très-

pure ; que la partie inférieure de son âme avait été dans le dernier abandon ; qu'elle ne pensait pas même à s'appliqner le mérite de ses peines, soit pour sa propre purification, soit pour une plus grande ou plus prompte jouissance de la gloire, ne pensant alors ni au Paradis ni à l'enfer, mais s'oubliant de telle sorte par le zèle de la gloire de Dieu, qu'elle ne voulait que se laisser conduire par l'amour du salut des âmes ; que cet état de la sainte Mère lui avait été manifesté avec tant de clarté, et une si forte impression, qu'elle avait senti toute la nature en frémir, et qu'elle en avait été pénétrée d'une très-vive douleur, accompagnée d'une fort grande angoisse de cœur ; en sorte que, pendant trois jours, elle ne respirait qu'avec peine ; qu'après la communion Notre-Seigneur lui dit ces paroles : « Ceux qui s'oublient eux-mêmes et leurs » intérêts propres pour mon amour et pour ma » gloire, je ne les oublierai jamais, et je ne me » laisserai point surmonter par ma créature. » Si cette âme qui a tant souffert s'est aban- » donnée à moi, tu vois que j'en ai pris le soin, » et qu'elle me glorifiera éternellement. »

Elle ajoute qu'ensuite elle reçut de fortes impressions des choses qui regardaient sa propre perfection.

APPROBATION.

J'ai lu avec attention par ordre de Monseigneur le garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation, etc.* L'auteur a su trouver le moyen d'employer les propres paroles de cette sainte Religieuse, en nous donnant l'histoire de sa vie également admirable et édifiante, y joignant seulement de lui-même, outre sa belle Préface, ce qui était nécessaire pour l'arrangement et la suite, par des réflexions instructives et solides. La voie qui la conduisit à Dieu fut sublime et extraordinaire. Elle vérifie ce que dit Gerson, après saint Augustin et saint Bernard, qu'*une âme en cet état est plus dans son Dieu qu'elle aime, que dans son corps qu'elle anime.* Elle peut toutefois servir cette voie si relevée à des âmes chastes, que le Seigneur appelle à lui par une route semblable; et du moins animer les autres à marcher fidèlement dans celle qu'il leur marque, quoiqu'inférieure et moins parfaite. Tous les lecteurs trouveront dans cette vie de quoi s'édifier, et beaucoup d'événements aussi singuliers que touchants, qui les engageront à lui donner volontiers toute l'attention qu'elle mérite, non-seulement par tant de choses merveilleuses qu'elle contient, mais encore par la beauté et les ornements du style dont elle est écrite, d'une manière, à mon jugement, qui ne laisse rien à désirer par rapport à la Foi et aux bonnes mœurs. Donné en Sorbonne, ce 14 novembre 1723.

A. LEMOINE,

Docteur de la Maison et Société de Sorbonne, et Chanoine de Saint-Benoît.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-aimé le Père DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JÉSUS, Nous a fait exposer qu'il souhaiterait faire imprimer et donner au public *la Vie de la Mère Marie de l'Incarnation, Institutrice et première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France;* s'il Nous plaisait lui accorder nos Lettres de permission sur ce nécessaires; Nous avons permis et permettons par ces présentes audit Père de Charlevoix, de faire imprimer ledit livre en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, et autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défense à tous Libraires, Imprimeurs, et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, et ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en bon papier et en beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie, et qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou l'imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre, sera mis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains

de notre très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; et qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, et un dans celle de notre très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles nous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayants cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et nécessaires, sans demander notre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le premier jour du mois de juin, l'an de grâce mil sept cent vingt-quatre, et de notre règne le neuvième.

Par le Roi en son Conseil.

FOUBERT.

Registré sur le Registre V de la Chambre Royale et Syndicale de la Librairie et Imprimerie de Paris, N° 861, f° 546, conformément au Règlement de 1723, qui fait défense, art. IV, à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, autres que les Libraires et Imprimeurs, de vendre, débiter et faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement; et à la charge de fournir les exemplaires prescrits par l'article CVIII du même Règlement. Paris, le 12 juin 1724.

BRUNET, *Syndic.*

Le très-Révérend Père de Charlevoix a cédé le présent Privilége au sieur Antoine-Claude Briasson, Libraire à Paris.

Clermont, typ. Ferd. Thibaud.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE FERDINAND THIBAUD,

Imprimeur de Mgr l'Évêque & du Clergé,

Rue Saint-Genès, 8-10, *à* CLERMONT-FERRAND.

Ouvrages à l'usage des Religieuses Ursulines.

Le Directoire des Novices de la Congrégation de Paris, en 2 volumes in-18.

Les deux volumes peuvent se vendre séparément.

Le Cérémonial des Sacrements de Confession, Communion et Extrême-Onction; de la Visite des malades et de l'Ordre de la Sépulture, conformément au Rituel romain, pour les Religieuses de Sainte-Ursule. (Le *Libera* et le *Subvenite* y sont notés comme dans l'Antiphonaire romain.) 1 vol. in-12.

Le Cérémonial des Vêtures et Professions, pour les Religieuses de Sainte-Ursule de la Congrégation de Paris. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 vol. in-12.

Le Livre renfermant l'Office de la sainte Vierge, celui des Défunts, les Litanies des Saints avec l'*Exurge* noté, les Oraisons pour la bénédiction des Cendres, et des Cierges le jour de la Purification, etc., etc. (Les Prières en latin et les Psaumes y sont accentués). 1 vol. in-12.

La première partie des Règlements des Religieuses Ursulines de la Congrégation de Paris, divisés en trois livres. 1 vol. in-12.

Un petit Cahier qui contient les prières avant et après le repas, pour tous les jours de l'année, selon la règle et le Bréviaire romain. In-18.

Règles et Constitutions de saint Augustin. 1 vol. in-32.

Les Annales de l'Ordre de Sainte-Ursule. 2 beaux volumes in-8°.

Les Lettres historiques de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première Supérieure des Ursulines de Québec; volume in-12, dédié aux élèves des Religieuses Ursulines.

Les Méditations pour les Retraites sur les devoirs des personnes qui instruisent les jeunes filles, composées par une Religieuse Ursuline de Montargis. 1 vol. in-12.

Ouvrages destinés aux jeunes personnes et spécialement aux élèves des Religieuses Ursulines.

La Pieuse Abeille du saint Evangile, ou Recueil de Maximes spirituelles, à l'usage des élèves des Ursulines. 1 vol. in-18.

Instructions chrétiennes ou Formulaire de Prières à l'usage des élèves des Religieuses Ursulines, format in-18, nouvelle édition en caractères neufs.

Le nouveau Formulaire de Prières et instructions chrétiennes (rite romain), avec 3 approbations, gros vol. in-18, de 740 pages, avec 3 grav.

Guide de la jeune Personne, ou Recueil de réflexions, prières et pratiques de piété à l'usage des demoiselles, par Mme la baronne de L***, avec approbation épiscopale; jolie édition grand in-32 raisin.

Le même, très-belle édition de luxe avec encadrement de couleur, grand in-32 Jésus glacé, titre orné, trois gravures.

Le même, édition grand in-18, encadrement noir.

Jardin Eucharistique, 1 vol. grand in-32.

Guide Eucharistique, ou Exercice pour se préparer à la première communion, par l'auteur du Guide de la jeune Personne.

Eucologe selon l'usage de Rome, contenant l'Office des dimanches et fêtes, un volume in-18 de 880 pages.

Ce livre, un des plus complets en son genre, est approuvé et vivement recommandé par MMgrs l'Archevêque d'Avignon et les évêques de Clermont, de Perpignan et de Moulins.

Le même, format grand in-32 raisin.

Bonheur dans la Religion, avec approbation épiscopale, 1 vol. grand in-32.

Paroissien des Demoiselles, grand in-32.

Journée Chrétienne, nouvelle édition, grand in-32.

Office de la Quinzaine de Pâques, à l'usage de Rome; édition de luxe, la plus complète qui existe, 1 vol. grand in-18.

Office de la Semaine Sainte, à l'usage de Rome, in-32 raisin.

Prières de sainte Gertrude, ou Vrai Esprit de Prières que Jésus-Christ a révélées pour la plupart à sainte Gertrude et à sainte Mechtilde, Vierges de l'ordre de Saint-Benoît, 1 vol. grand in-32.

Guide de l'Adolescence, prière, et instructions chrétiennes à l'usage des enfants après la première communion, par M. Bergounioux, 1 vol. in-18.

Guide de l'Enfance, prières et instructions chrétiennes à l'usage des enfants avant leur première communion, par M. Bergounioux. 1 vol. in-18.

Exercice de l'âme intérieure conversant avec Dieu (prenez, lisez, méditez, profitez. L'abbé B.); gros volume in-18.

Violettes musicales offertes au Cœur immaculé de Marie. Cinq morceaux de chant avec accompagnement de piano ou orgue :

1°. Le Réveil de ma Lyre pour chanter Marie Immaculée ;

2°. Magnificat pour solos, duos, chœurs et un trio;

3°. Transport de l'âme pour J.-C. son vainqueur ;

4°. Hommage à sainte Angèle — Rosa Mystica — sur le même air ;

5°. La Voix du Printemps, romance-cantique.

Ode à Pie IX, très-joli morceau.

La jeune Quêteuse, romance dédiée aux élèves des Ursulines.

Mélodie pastorale dédiée à Notre-Dame de la Grotte de Lourdes.

Violettes musicales offertes au S. Cœur de Jésus; 4 morceaux de chant avec accompagnement de piano ou orgue :

1°. Le Sacré-Cœur de Jésus aimant des cœurs ;

2°. Soupirs vers le ciel avec invocation à Ste Cécile;

3°. O quam pulchra est casta ! chant virginal ;

4°. Laudate Dominum.

Le Catalogue général est envoyé franco aux personnes qui en feront la demande par lettre affranchie.

M. Ferdinand Thibaud se charge, aux conditions les plus avantageuses, de toutes les impressions de luxe ou ordinaires, notamment des ouvrages de piété, pour les auteurs et maisons d'éducation.

CLERMONT, TYP. F. THIBAUD.

e Marie.
nent de

rie Im-

un trio;
queur;
stica —

que.

ves des

a Grotte

; 4 mor-
piano ou

urs;
Cécile;
al;

ersonnes
ie.

ions les
luxe ou
pour les

THIBAUD.